

14568

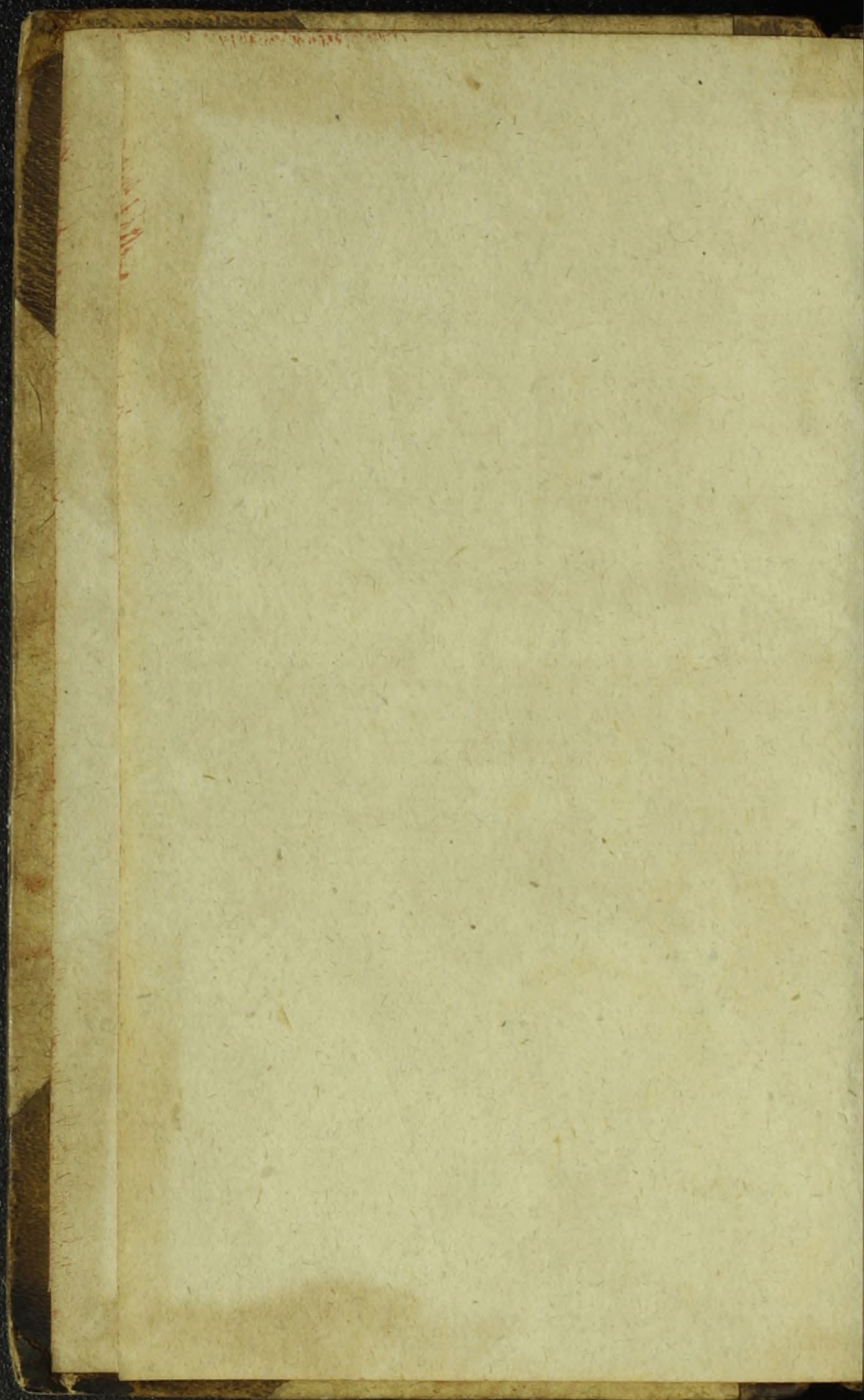
2 partus



2 Vols.

~~600,~~

300,





LA FOLE  
DE PARIS,

*OU*

LES EXTRAVAGANCES  
DE L'AMOUR

ET DE LA CRÉDULITÉ.

PREMIÈRE PARTIE.

THE HISTORY

OF THE

OF

THE

OF THE

OF THE

OF THE



# LA FOLE DE PARIS,

OU

LES EXTRAVAGANCES  
DE L'AMOUR

ET DE LA CRÉDULITÉ:

*Ouvrage rédigé et mis au jour  
par M. NOUGARET.*

PREMIÈRE PARTIE.



A LONDRES,

*Et se trouve*

A PARIS,

Chez BASTIEN, Libraire, rue des  
Mathurins, N°. 7.

---

1 7 8 7.

BIBLIOTECA MUNICIPAL

"CRIGENES LESSA"

Tombo N.º 27366

MUSEU LITERARIO







# PRÉFACE

## *HISTORIQUE.*

**D**ANS le tems de la démolition du Pont Notre-Dame, je m'étais arrêté un soir du côté du Quai de Gêvres; je regardais abattre la maison la plus proche, lorsque je m'aperçus que deux Manœuvres tiraient une petite cassette d'une ouverture pratiquée dans un gros mur. Curieux de découvrir, autant qu'il me serait possible, de quelle nature était cette trouvaille, je feignis de porter mon attention sur quelques autres objets, et j'observai du coin de l'œil l'action de mes deux

hommes. Je les vis saisir chacun par un bout la précieuse cassette , ne doutant pas qu'elle ne contînt un trésor ; et après s'être disputés tout bas ( sans doute à qui elle appartiendrait ) prendre le parti d'aller à l'écart partager leur proie. Comme j'étais le seul qui prît garde à eux , il leur fut facile , à la faveur de l'obscurité , de se glisser dans la rue voisine , sans être apperçus. Je me mis aussi-tôt à les suivre , et je me trouvais quelquefois assez près d'eux pour les entendre se féliciter de la fortune dont ils se croyaient sur le point de jouir. Ils s'arrêtèrent sous les arcades gothiques de l'ancienne Halle , et posant à terre leur fardeau , qui ne devait pas être fort lourd , ainsi qu'on va le voir , ils se hâtèrent de briser la cassette ,



afin de s'emparer de ce qu'elle contenait : caché derrière un pilier, je les voyais agir, et je ne perdais même rien de leurs paroles. — Que diable est ceci, s'écrièrent-ils, après avoir tâté avidement leur découverte ? ce n'est que des pape-rasses qui ne valent pas deux sous. Laissons-là ces chiffons, et allons chez l'Épicier boire demi-septier de rogame. — Ils s'éloignèrent alors aussi vite qu'ils étaient venus, et je m'empressai de ramasser les papiers objets de leur mépris.

A peine fus-je rentré chez moi, que je me mis à les examiner : une partie était imprimée, et l'autre manuscrite ; au commencement de la première, je lus en gros caractères : LE FOURBE PUNI. Je connus

que le tout ensemble avait rapport à une histoire particulière , mais souvent interrompue par des lacunes considérables. En relisant ces feuilles et ces papiers sans ordre , je crus qu'il n'était pas impossible d'en former un Ouvrage suivi , et qui pourrait avoir quelque chose d'intéressant de nos jours , où la Folie prend la place des passions sur nos principaux Théâtres.

On verra dans celui-ci , que l'amour a de tout tems troublé la raison , et sur-tout celle des femmes, dont la sensibilité est beaucoup plus exquise que celle de l'homme le plus porté à la tendresse. Mais une autre cause encore contribua à la folie de la jeune personne dont je publie aujourd'hui l'Histoire :

une lecture trop continuelle des mauvais Romans et des Livres qui traitent de la Magie, des Démons, des Esprits, &c. &c.

L'extrême crédulité qui paraît avoir formé la base de son caractère, m'a donné l'idée de la rapprocher un peu plus de nos jours, et de lui faire jouer un rôle dans des évènements modernes, dont les héroïnes n'auront pas de peine à se reconnaître, et seront facilement nommées dans les meilleures sociétés. Il est bien étonnant qu'un siècle aussi éclairé que le nôtre, produise des ridicules et des travers tels que ceux qui vont passer ici en revue, et l'on est confondu de trouver ces ridicules et ces travers parmi les gens du monde, qui



devraient être beaucoup plus éclairés que le Peuple. J'examinerai peut-être ailleurs, quelque jour, les causes de cette bisarrerie, qui n'a rien de bien surprenant lorsqu'on y réfléchit.

J'ai raconté fidèlement par quel hasard une partie de l'Ouvrage que je mets au jour m'est tombée entre les mains, et j'ai fait part du motif qui m'engage à le publier. Je souhaite que mes Lecteurs me sachent gré de la peine que j'ai prise.

Je ne chercherai point à découvrir les raisons qui l'avaient fait renfermer pendant un grand nombre d'années dans l'épaisseur d'un mur : un ancien Libraire avait-il eu dessein de l'imprimer, et quelque acci-

dent l'aura-t-il empêché de mettre à fin son entreprise ; ou bien l'Auteur de cette production a-t-il été forcé de la soustraire à tous les yeux ? C'est ce que je laisse à déterminer à ceux qui trouveront ces questions assez importantes pour s'en occuper.

Tout ce que je crois devoir observer ici , c'est qu'il semble que la fin des aventures de Clélie annonce une suite concernant l'amant qu'elle a si justement maltraité , et qui pourrait bien peut-être être devenu fou. Il serait piquant de contempler les travers d'un homme du grand monde, assez enthousiaste de ses goûts, de ses fantaisies , pour en perdre la raison. Ces considérations me font prier

( xij )

les personnes qui auraient en leur pouvoir ce qu'a pu écrire ce personnage singulier, d'avoir la complaisance de me le communiquer, et de me permettre d'en faire part au Public.





---

# T A B L E

*Des Chapitres contenus dans cette  
première Partie.*

<b>C</b> HAPITRE PREMIER. <i>Combat</i> <i>extraordinaire,</i>	page 1
<b>C</b> HAP. II. <i>Avantures dans le Parc</i> <i>de S. Cloud,</i>	10
<b>C</b> HAP. III. <i>Commencement de l'his-</i> <i>toire de la Fole,</i>	17
<b>C</b> HAP. IV. <i>Incident imprévu, et qui</i> <i>n'en est pas un,</i>	46
<b>C</b> HAP. V. <i>Clélie croit à la vérité des</i> <i>rêves,</i>	49
<b>C</b> HAP. VI. <i>Autres preuves de folie,</i>	55
<b>C</b> HAP. VII. <i>Retour à la raison, et</i> <i>nouvel égarement,</i>	60
<b>C</b> HAP. VIII. <i>Les mauvaises inten-</i> <i>tions ne réussissent pas toujours,</i>	69
<b>C</b> HAP. IX. <i>Qui prouve qu'il est dan-</i> <i>gereux d'aimer une Fole,</i>	78
<b>C</b> HAP. X. <i>Correspondance épistolaire,</i>	81
<b>C</b> HAP. XI. <i>Rencontre qu'on n'atten-</i> <i>dait guère,</i>	92

CHAP. XII. <i>Folies à la campagne</i> ,	page 103
CHAP. XIII. <i>Indiscrétions, tracasseries, dépit amoureux, &amp;c.</i>	117
CHAP. XIV. <i>Rendez-vous nocturne, gourmandes, égratignures,</i>	129
CHAP. XV. <i>Suite du rendez-vous nocturne. Manière bizarre dont il se termine,</i>	139
CHAP. XVI. <i>Graves projets de mariage,</i>	145
CHAP. XVII. <i>Mademoiselle de M*** achève de conter son Histoire, et donne de nouvelles preuves de folie,</i>	152
CHAP. XVIII. <i>Le père de Clélie,</i>	176
CHAP. XIX. <i>Me marirai-je, ou ne me marirai-je point?</i>	182
CHAP. XX. <i>Les Loteries. Engouement ridicule,</i>	188
CHAP. XXI. <i>Extravagances des Modes,</i>	203
CHAP. XXII. <i>Incident qui en promet d'autres,</i>	215

Fin de la Table de la première Partie.



LA FOLE  
DE PARIS,  
OU  
LES EXTRAVAGANCES  
DE L'AMOUR  
ET DE LA CRÉDULITÉ, &c.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Combat extraordinaire.*

J'AVAIS une affaire très-importante à Saint-Cloud, où le Roi était alors; je me rendis aux voitures de la Cour, dans le dessein d'y prendre place dans une chaise. J'attendis quelque tems un

*Première Partie.*

A



compagnon de voyage, il ne s'en présentait point, j'étais pressé, je payai pour deux, et je partis seul.

Nous passions dans le Bois de Boulogne, lorsque tout-à-coup le Postillon qui me conduisait, arrêta ses chevaux, en s'écriant : — Ah ! pargois ! voilà qui est drôle ! deux femmes qui jouent de l'épée ! — Où sont-elles, lui demandai-je, en mettant la tête à la portière ? — Là, me répondit-il, en me montrant du bout de son fouet une petite allée solitaire, où j'entre-vis deux femmes l'épée à la main, qui se poussaient des botes, que leur peu d'adresse, et peut-être une crainte mutuelle d'en être blessées, rendaient sans effet.

Je descendis précipitamment de ma voiture, et courant pour les séparer, j'arrivai dans le tems que l'une portait à l'autre un coup qui aurait dû terminer le combat, si le bras qui le poussait avait été plus adroit, ou si un corps de baleine n'avait arrêté la pointe de l'épée : c'est peut-être le premier et le

seul service qu'ait jamais rendu cette espèce de cuirasse, dont le beau sexe se meurtrit et se disloque la taille.

Je m'indisposai contre la Dame qui avait failli blesser son aimable adversaire; je courus à elle, et lui fis sauter l'épée de la main. L'autre, me voyant approcher respectueusement, baissa la pointe de la sienne. — Mon ennemie étant sans arme, me dit ma protégée, je ne dois plus chercher à me venger de son indigne conduite à mon égard, ni songer à recommencer un combat si ridicule; d'ailleurs, ajouta-t-elle, je reviens de mon erreur, et je connais trop bien à présent le prix de la vie, pour l'exposer une seconde fois en faveur d'un infidèle. — J'allais lui répondre pour la confirmer dans un sentiment si raisonnable, lorsque nous vîmes un Cavalier qui s'approchait de nous au grand galop. — Au nom de Dieu, Monsieur, me dit la Dame à laquelle je m'intéressais, rendez-moi le plus grand des services, en me délivrant de la présence de cet ingrat; c'est lui

qui a causé notre combat extravagant ; vous avez là une voiture , menez-moi au bout du monde ; partons , mon cher Monsieur , ne m'exposez pas..... —

Vous n'avez rien à craindre , Madame , lui répliquai-je en l'interrompant , et lui montrant mon épée ; je saurai vous défendre contre toute espèce d'insulte , et je jure..... — Il est bien question à présent de faire le spadassin , reprit-elle en m'interrompant à son tour ; je ne doute point que vous ne soyez brave comme tous les Amadis ; mais il ne s'agit point ici de jouer le rôle de Chevalier-Errant. Les aventures ne se trouvent que trop sans les chercher. Il faut simplement éviter un éclaircissement qui pourrait me mettre dans un cruel embarras , et réserver votre courage et le mien pour des circonstances plus terribles. — Alors , me prenant par la main , elle me conduisit vers la chaise , dans laquelle nous montâmes , et puis fouette Cocher.

Nous roulâmes quelque tems sans parler , et dans cet intervalle , je considérai



la Dame avec attention. Elle était dans un désordre charmant, et l'émotion qu'elle ressentait encore, lui prêtait des grâces que peut-être n'avait-elle pas dans un état plus tranquille. Je ne savais comment m'y prendre pour la tirer d'une profonde rêverie dans laquelle elle paraissait plongée; cependant je voulais savoir le motif d'un combat aussi singulier que celui que je venais d'interrompre. Quelques larmes que je vis couler sur son visage me servirent de prétexte pour satisfaire ma curiosité.

— Serait-ce vous déplaire, Madame, lui dis-je, que de faire ici l'office de consolateur, et n'y a-t-il pas d'indiscrétion à vous demander quelle est la cause des larmes que je vous vois répandre? — A cela point de réponse; elle me regarda seulement avec de beaux grands yeux, qui se fixèrent ensuite comme auparavant sur le dos du Postillon. Attendons, dis-je alors en moi-même, qu'il lui prenne envie de parler; cela ne doit pas tarder beaucoup.

Cependant je regardai ce que devenaient les personnes que nous avions laissées sur le champ de bataille ; elles me parurent d'abord ne pas faire une grande attention à notre fuite. Le Cavalier avait mis pied à terre , et il parlait avec beaucoup d'agitation à la Dame qui s'était assise. Puis tout-à-coup il remonta à cheval , et piqua de notre côté : mais apparemment que les cris de sa Dame qui s'était levée et courait après lui , l'arrêtèrent , et lui firent tourner bride ; ils se rejoignirent , et je les perdis de vue.

Nous roulâmes encore quelque tems en gardant un profond silence ; enfin un éclat de rire bientôt suivi d'un grand soupir , me fit juger que la Dame allait parler. Je ne me trompais pas. — Qu'il est plaisant de voir deux rivales se battre en champ clos , s'écria-t-elle ! en vérité , si toutes les femmes abandonnées par un infidèle , se mettaient en tête d'envoyer un cartel à l'amante préférée , la moitié de mon sexe ne ferait sans cesse que guerroyer..... Mais c'en est fait , ingrat , je

romps ma chaîne ; tu ne mérites pas un cœur comme le mien ; tu peux promettre à ma rivale l'amour que tu m'avais juré , je n'apporterai point d'obstacle à ton prétendu bonheur : le cœur de Clélie se fera regretter , & j'attends de tes remords la punition de ta perfidie. . . . . Oui , la chanson que tu m'as faite , les vers si tendres que je t'ai adressés , ont été vus avec le plus grand plaisir dans les Journaux , et je . . . — Une femme en colère est éloquente et toujours prolixé : je jugeai à propos d'interrompre le soliloque de mon Amazone , dans la crainte qu'elle ne voulût regagner en paroles superflues le tems qu'elle avait perdu en gardant le silence. — Madame , lui dis-je donc en l'interrompant , où souhaitez-vous que j'aie l'honneur de vous conduire ? Il est vrai que vous m'avez parlé du bout du monde ; mais je ne vois pas qu'il soit nécessaire d'aller si loin pour fuir un perfide. — Eh ! mais effectivement , Monsieur , en quel endroit me menez-vous ? J'ai tout l'air d'une beauté



qu'un téméraire vient d'enlever, ou d'une héroïne de Roman qui court par monts & par vaux. — Nous n'allons pas bien loin, je ne vais qu'à Saint-Cloud. — Eh! pourquoi à Saint-Cloud? Il y a bien des siècles qu'on ne va plus se plaindre à la Cour de l'injustice des amans. — Je lui répliquai qu'une affaire indispensable m'obligeant de me rendre auprès d'un Ministre, j'avais cru qu'elle ne me refuserait pas de m'accompagner, d'autant plus qu'elle m'avait fait connaître que le lieu où je la mènerais lui serait indifférent, pourvu qu'elle évitât son infidèle. — Vous avez raison, reprit-elle, et je vous suis obligée de votre complaisance. Je ne refuserais point de vous accompagner, si vous me promettez de me remettre ce soir à Paris. Je suis persuadée que, quoique seule, je ne risque rien avec un inconnu aussi galant homme que vous me le paraissez être..... Mais il est vrai que la race des méchans est bien commune, et que le vernis de la politesse ne sert qu'à

cacher le mensonge et la fausseté. — Je remerciai la Dame de la bonne opinion qu'elle avait de mes sentimens honnêtes, et l'assurai que, bien éloigné d'avoir adopté la façon de penser de mon siècle, mes discours étaient les interprètes de la franchise de mon cœur. La Dame me félicita par un gracieux sourire, et nous arrivâmes à Saint-Cloud dans une aussi parfaite intelligence que si nous nous fussions connus depuis long tems.

Je m'apperçus en descendant de la chaise que mon héroïne avait encore son épée nue, le fourreau étant resté sur le champ de bataille. Je la lui fis cacher sous sa robe, et je la conduisis dans le parc. Après l'avoir fait asseoir dans un endroit solitaire, je la priai d'attendre patiemment mon retour, et je volai où m'entraînaient de graves intérêts, mais rempli d'impatience de retourner au plus vite auprès de la femme extraordinaire, dont je venais de faire la rencontre d'une manière si bizarre.

## CHAPITRE II.

*Avantures dans le Parc de S.-Cloud.*

J'E me hâtai de me rendre chez le Marquis de \*\*\*\*, qui me retint beaucoup plus que je n'avais compté. Combien de fois maudis-je en moi-même et les grandeurs humaines & les vanités de l'ambition ! La raison me retenait chez le Ministre, et les élans de mon cœur m'appelaient auprès de ma divinité du parc. Enfin il me fut permis de me retirer, et je courus où je l'avais laissée, avec un empressement que j'avais peine à définir ; car je ne pouvais me persuader que je pusse devenir amoureux d'elle. C'était une brune fort blanche, avec des traits réguliers. J'ai déjà dit qu'elle avait de beaux yeux ; mais elle était d'une taille presque gigantesque ; je n'ai jamais vu de si grande femme : cependant, comme elle était très-bien faite, l'œil



la considérait avec plaisir, et trouvait dans son extérieur quelque chose de fin et de délicat. Pour son caractère, il me paraissait avoir été gâté par la lecture des Romans; je me doutais qu'elle avait puisé dans les anciens une fierté extrême, et dans les modernes un fond de tendresse qui avait peine à s'allier avec ses autres idées; en sorte qu'elle était tout à la fois sévère, galante, réservée, peu circonspecte, enjouée et sérieuse. On verra tout à l'heure, par les nouvelles découvertes que je ne tardai pas à faire, les terribles inconvéniens qui étaient résultés de la difficulté de concilier tant de passions diverses et opposées. Hélas! combien de jeunes personnes et de mères de famille ont peine à concilier la sagesse avec la coquetterie et le goût du plaisir? Il faut pourtant qu'elles aient l'art de se faire estimer dans le monde, tandis qu'elles portent dans leurs cœurs ces trois ennemis de leur repos. O femmes, que vous êtes à plaindre!

Pour revenir à ma compagne de

voyage , si je ne décris pas plus en détail toutes ses perfections corporelles , j'espère que mes lecteurs me sauront gré de leur avoir épargné l'ennui de cette description. A l'ouverture du premier Roman qui leur tombera sous la main , ils trouveront une bouche de rose , une gorge d'albâtre , des bras arrondis , des jambes fines , faites au tour , un pied mignon , une taille svelte et dégagée , et quantité d'autres appas qui conviendront à merveille au portrait que je ne fais qu'esquisser.

L'imagination remplie de tant de beautés , je me pressai d'arriver dans le parc ; mais quelle fut ma consternation de ne plus trouver au lieu de mon rendez-vous l'objet de mes douces pensées ! Je me remis enfin de mon saisissement , dès que j'eus eu la présence d'esprit de présumer que la Dame qui devait m'y attendre était allé promener ses rêveries aux environs. Je la cherchai en vain sans l'apercevoir ; je retournais même sur mes pas , lorsque j'entendis une voix plaintive que

je crus reconnaître; je me laissai guider, et jugez de ma joie quand je découvris au travers d'une espèce de charmille la Beauté que je cherchais, assise au pied d'un arbre, son épée dans une main, et sa tête appuyée sur l'autre; elle racontait ses malheurs aux échos d'alentour.

Je fus obligé de faire un grand circuit pour m'ouvrir un passage jusqu'à elle; j'allais la joindre, nos yeux se rencontrèrent déjà, lorsque se levant tout-à-coup, elle s'éloigna de moi à grands pas. Fort étonné d'une pareille action, que je ne pouvais concevoir, je la suivis au plus vîte, et ramassai l'épée qu'elle avait laissée à terre. Un cri perçant que nous entendîmes à quelque distance de nous, l'obligea de tourner la tête, et me voyant derrière elle l'épée à la main, elle s'arrêta d'un air héroïque, qui me disait que rien ne pouvait l'épouvanter; mais son courage était bien inutile dans les circonstances présentes. — Téméraire, me dit-elle, lorsque je fus à portée d'en être entendu, quelle est ton intention, et que



prétends-tu faire de cette épée? — Vous la remettre, lui répondis je, en la lui présentant respectueusement par la garde. — Pardon, Monsieur, me dit-elle alors; je ne vous reconnaissais pas : les affreux malheurs qui causent le trouble mortel dont je suis agitée fesaient dans ce moment une si cruelle impression sur mes esprits égarés, que vous méconnaissant entièrement, j'ai pensé que vous étiez un de ces êtres frivoles et méprisables qui, aimant mieux devoir à la violence qu'au sentiment les faveurs les plus précieuses, veulent attenter à notre honneur; mais je ne perdrai le mien qu'avec la vie. Si les êtres célestes qui gardent ma vertu, comme une armée nombreuse campée autour d'une forteresse, abandonnaient leur poste, seule, je la défendrais contre toutes les attaques des Génies malfaisans.

L'action, le geste, et le ton dont ces mots furent prononcés, me jetèrent dans une surprise d'autant plus facile à imaginer, que je ne connaissais point

encore le caractère de la Dame ; je la regardais avec un étonnement mêlé du respect que m'inspirait la vue d'une figure qui avait quelque chose de majestueux , et de l'envie de rire que sa façon singulière de s'exprimer excitait chez moi. Je balançai quelque tems entre la vénération et l'irrévérence. Mais faisant réflexion que ce que je venais d'entendre était peut-être la suite de quelque vertige auquel elle était sujette , je choisis le parti que l'on prend avec les fous ; c'est à-dire que je flatai sa manie , et prenant à mon tour le ton et le geste d'un Prince dramatique , je lui répondis en ces termes : — Vous n'avez rien à craindre , Madame , d'un homme qui bien loin de manquer au respect que vous lui inspirez , serait au contraire prêt à punir tout mortel audacieux , assez hardi pour écouter des desirs effrenés , et porter sur vous ses mains criminelles. — Ces paroles firent l'effet que j'avais prévu ; la sérénité se répandit sur le visage de l'héroïne ; elle me tendit la

main en me disant qu'elle se confirmait de plus-en-plus dans l'opinion avantageuse qu'elle avait d'abord conçue de ma probité.

Je la priai de cacher une seconde fois son épée sous sa robe ; ce qu'elle fit à l'instant. Ensuite nous gagnâmes le château , dans le dessein de manger un morceau chez le Suisse : il était une heure après-midi , et nous étions encore à jeun l'un et l'autre. Je commandai un bon dîner , et pendant qu'on l'apprêtait , je fis passer la Dame dans une chambre écartée , et là , je la priai de m'instruire de la cause du combat que j'avais interrompu. — Cela est trop juste , me dit-elle , je vais satisfaire votre curiosité. — Alors elle toussa gravement deux ou trois fois. Ce prélude me donna lieu de craindre qu'elle ne me débitât en stile héroïque le récit que je lui demandais ; mais heureusement que j'en fus quitte pour la peur ; elle me raconta son histoire à-peu-près dans les termes que l'on verra dans le Chapitre suivant.



---

---

CHAPITRE III.

*Commencement de l'histoire de la  
Fole.*

**J**E suis née dans un petit coin de l'immense étendue de la Capitale, c'est-à-dire que j'ai le bonheur d'être Parisienne. N'est-ce pas un bonheur suprême, en effet, que d'avoir pris naissance dans la première ville du plus beau Royaume du monde, où sont rassemblés tout ce que les Arts ont de plus exquis, les seuls beaux Esprits et les seuls Savans qu'il y ait en France, et d'où les modes se répandent dans tout l'Univers ? Mon nom est de M\*\*\* ; mais j'ai adopté celui de Clélie, à cause de la tendresse et de la constance de mes sentimens. Mon père, fils d'un Echevin, se donne d'autant plus les airs d'un homme de qualité, qu'il jouit d'une fortune considérable. Ma mère étant morte lorsque je touchais à peine à ma neuvième année, il me mit dans un

Couvent, afin que j'y reçusse une brillante éducation. Il montra , par cette façon d'agir, qu'il était assez raisonnable pour adopter l'usage général. Peut-on mieux faire que de confier le soin d'élever des jeunes Demoiselles, destinées à vivre un jour dans le monde, à de graves Religieuses, qui étant solitaires, éloignées de toute dissipation, n'ont qu'à s'appliquer à diriger les tendres plantes qu'on leur confie? Il est vrai qu'elles ne connaissent guère que leurs exercices de piété, des *Oremus*, des prières mystiques, des pratiques minutieuses; mais ne reçoit-on pas, dans de vastes parloirs, les leçons de tous les Maîtres possibles, depuis celui de Grammaire, jusqu'à celui de Danse, si digne d'obtenir la préférence sur tous les autres? Les bonnes Religieuses qui m'élevèrent, m'ont d'ailleurs appris mille histoires charmantes de revenans, de sorciers, de loup-garoux, auxquels je me vante hautement de croire, ainsi que vous le verrez par la suite.

Nous étions fort unies, mes compagnes et moi, à l'exception que les grandes pensionnaires se familiarisaient rarement avec les petites; mais en général les deux classes étaient animées du même principe : nous voulions toutes également nous réjouir, et tourmenter les révérendes Mères par différentes espiègeries. A l'égard des Religieuses, c'était autre chose, elles désiraient nous assujettir à certaines règles en usage dans le Couvent, et dont nous ne fisions que rire en secret. Aussi nous ne leur obéissions qu'avec nonchalance; quelquefois même nous osions enfreindre les lois que les Béguines nous prescrivaient. Delà, venaient des châtimens, légers à la vérité, mais qui n'en étaient pas reçus avec moins d'humeur. Nos petites cervelles n'auraient pu tenir contre de pareilles rigueurs qui nous semblaient si injustes, si les tribulations n'avaient été adoucies par des lectures prohibées dans les Cloîtres; c'est-à-dire que les livres agréables ne nous manquaient pas.



Comédies, Historiettes, Contes, jolis vers, Opéra-Comiques, Romans de toute espèce, franchissaient la grille, et arrivaient jusqu'à nous. Les unes les recevaient d'un frère ou d'une amie vivant dans le monde; les autres d'une obligeante femme-de-chambre, ou d'un Maître d'agrément, non moins aimable que les jolies choses qu'il montrait; bref, chacune de nous en avait chaque jour sa petite provision, qu'elle cachait avec un très-grand soin : j'avoue que ce fut par le moyen de ces différentes brochures, que l'amour se glissa dans mon cœur.

Les Pensionnaires, dont j'avais fait mes amies, n'avaient point de frères ou de parens qui vinssent à la grille rendre hommage à mes charmes naissans. Ce manque d'amoureux dans la circonstance où je me trouvais, me causa autant d'étonnement que de peine. J'avais vu dans une infinité de livres, de tendres inclinations se former dans les parloirs, et j'étais désespérée de la fatalité qui m'em-

pêchait d'éprouver une chose toute simple. Comme l'amour-propre semble être né avec nous, je présumais assez de mes attraits pour croire qu'on ne devait pas les voir impunément : j'attendais avec impatience le moment fortuné où mon cœur devait se rendre à son vainqueur. Mais hélas ! mon attente fut trompée , et la disette d'amans réels m'en fit faire un imaginaire. Je rassemblai, dans ma petite tête , toutes les qualités du corps et de l'esprit des Céladons et autres soupirans fameux par leur constance, et prenant la quintessence, l'élixir de ces âmes héroïques et tendres , il en résulta un composé si admirable que, comme un autre Pigmalion , je devins amoureuse de mon ouvrage. J'invoquai l'amour pour le réaliser, mais l'heureux tems n'est plus où il faisait des prodiges. Cependant je me repaissais de ma chimère, je m'imaginai que mon amant escaladait les murs de ma sainte prison; qu'une confidente facilitait nos entrevues, et que nous formions des projets pour

nous soustraire à la tyrannie que nos parens allaient exercer sur nous. Mon amant écartait ses rivaux et nos surveillans ; il me faisait franchir l'enceinte du Couvent ; enfin nous prenions pour nous unir, de si justes mesures, que les événemens les plus imprévus n'auraient pu déranger nos projets.

Ces idées m'amusèrent pendant quelque tems ; mais, malgré la force de l'imagination, le cœur sentait qu'il lui fallait quelque chose de plus réel : enfin ce moment tant désiré et si long-tems attendu, arriva lorsque j'y songeais le moins. Il fut précédé d'une des plus terribles peurs que j'aie eue de ma vie.

J'étais plongée dans un sommeil délicieux, livrée à des songes enchanteurs, qui me représentaient mon amant à mes pieds, me disant les choses les plus tendres : tout-à-coup je fus réveillée en sursaut par un bruit affreux, épouvantable. Je prête l'oreille en frémissant, pour distinguer plus particulièrement la cause de cet horrible tintamarre ; j'entends



traîner des chaînes le long du dortoir ,  
et pousser , par intervalle , des gémiss-  
emens sourds et inarticulés. Je fus saisie  
d'une sueur froide , et je m'enfonçai dans  
mon lit , jetant la couverture sur ma tête.  
Je n'osai remuer que le lendemain lors-  
qu'il fit grand jour. Je trouvai la plupart  
des Pensionnaires encore toutes trem-  
blantes , et l'on me raconta que celles qui  
avaient osé regarder , avaient apperçu  
un fantôme haut d'environ douze pieds ,  
qui se rattachait et grandissait à vue  
d'œil. Une demi-douzaine de Religieuses ,  
qui accoururent avec de la lumière et  
de l'eau-bénite , le virent disparaître  
dans un petit escalier.

Ma sortie du Couvent arriva quelques  
jours après cette effrayante vision ; voici  
ce qui l'occasionna , et procura enfin à  
mes charmes un adorateur. Mon père  
eut un héritage assez considérable à  
aller recueillir en Province , et voulant  
commencer à me faire prendre le ton du  
monde , il me mit auprès d'une proche  
parente , veuve depuis une année , qui

avait besoin de dissipation , et à laquelle il pensa que ma compagnie serait aussi utile que la sienne pourrait m'être nécessaire.

Madame Bourdin, c'est le nom de cette parente, cherchant à égayer peu-à-peu le lugubre de son veuvage , me procura mille amusemens , bien entendu qu'elle en prenait sa part. Elle commença par me faire voir les principales beautés de cette vaste Capitale, dont je n'avais qu'une idée très-imparfaite. Nous employâmes ensuite plusieurs jours à admirer la magnificence des maisons Royales. Toutes ces différentes courses étant finies , nous nous livrâmes au tourbillon de Paris; les sociétés, les visites, les promenades, le jeu, les spectacles employaient si bien tous nos instans, qu'à peine avions-nous le tems de nous reconnaître. Il faut avouer qu'on songe beaucoup à Paris que la vie est très-courte, et qu'on en consacre la rapide durée à des objets extrêmement utiles.

Ma conductrice avait été fort répandue  
dans

dans un certain beau monde, que la décadance de ses charmes lui avait fait quitter. Elle s'était piquée de la bisarrierie et de l'injustice des hommes, qui ne veulent pas qu'une femme puisse seulement être passable à quarante ans. Cependant le desir de jouer encore un rôle, quelque médiocre qu'il fut, l'emportait sur un dépit si bien fondé. Mais il y avait une fâcheuse circonstance : dans les premiers mouvemens de sa colère, elle avait fait une faute difficile à réparer ; elle s'était vivement emportée contre un monde *dépriscur d'appas*, en renonçant hautement à vivre désormais avec lui, et depuis quelques années elle s'ennuiait dans une espèce de solitude dont il n'y avait que moi qui pût la tirer avec honneur. Le prétexte était spécieux ; on lui avait confié le soin de ma conduite, on voulait me faire connaître le monde. N'était-il pas de sa prudence de me guider dans la carrière où j'allais entrer ? C'eût été mal répondre à la confiance que mon père avait en elle, si elle



m'eut quittée d'un seul pas. Que pouvait-on lui reprocher en paraissant de nouveau sur la scène ? D'ailleurs , sa complaisance était agréablement récompensée : les louanges qu'on donnait à mes attraits , lui attiraient , par contre-coup , quelques politesses sur les siens ; on voyait bien qu'elle était ma parente , disait-on ; la beauté était héréditaire dans ma famille ; et d'autres complimens pareils , que lui attirait ma présence : c'était toujours autant de pris.

Nous passions peu de jours , Madame Bourdin et moi , sans quelque amusement nouveau ; je n'en trouvais point qui me fît plus de plaisir que le Spectacle , quoique j'eusse essuyé à l'Opéra une petite mortification la première fois que j'y allai. J'entraî dans une loge , lorsque tout-à-coup une rumeur extraordinaire et quelques éclats de rire frappèrent mes oreilles. Je ne croyais pas en être la cause. Madame Bourdin m'avait fait passer la première , et j'étais debout en attendant qu'elle se plaçât : je ne m'aperce-

vais pas que de la taille dont je suis, ma tête touchait presque au plafond de la loge, et que Madame Bourdin qui est petite, et à laquelle je donnais la main, ne me venait qu'à l'épaule. C'était ce contraste qui excitait le bruit que nous entendions. Je ne m'aperçus que j'étais l'objet du brouhaha, qu'en jetant les yeux dans le Parterre; je vis toutes les lorgnettes braquées sur moi, et une infinité de mains se mirent à claquer. Peu faite à cette façon d'être regardée, j'en devins toute honteuse, et m'enfonçai dans la loge pour cacher ma confusion et me dérober à la politesse Parisienne.

Je me flatais, dans mon coin, d'être à couvert des persécutions du Parterre; mais je me trompais. Les petits maîtres ou ceux qui en sont les singes venaient à chaque instant me considérer par l'ouverture pratiquée au fond de chaque loge. Que j'entendis de propos extravagans, tenus par des gens qui s'imaginaient faire briller leur esprit!

Une partie de mon supplice cessa

quand on eut levé la toile ; mais le bourdonnement qu'on fesait à mon oreille m'empêcha d'être aussi enchantée que je l'aurais été des charmes de la Musique. Je ne pus que voir non-plus très-imparfaitement les décorations et les ballets : quand je m'avançais pour regarder , les lorgnettes m'obligeaient de me retirer.

A la fin du Spectacle nous sortîmes de la salle ; autres impertinences à essuyer ; nous ne pûmes regagner notre carrosse qu'au milieu de deux haies de curieux et de prétendus agréables. A droite j'entendais dire , voilà une grande personne bien faite ! à gauche on s'écriait : ah , bon Dieu , quel échalas !

A quelque distance de notre carrosse , un homme de la connaissance de Madame Bourdin lui présenta galamment le poing , et ordonna en même tems à un jeune Cavalier de me faire la même politesse : ce dernier s'en acquitta avec tant de froideur , que je pensai d'abord que c'était l'homme qui m'avait traitée d'écha-



las. Ma conductrice qui voulait me faire voir une promenade, proposa à ces Messieurs de nous conduire au Boulevard du Temple, alors fort à la mode : la partie fut acceptée avec plaisir par l'un, et très-indifféremment par l'autre.

Nouvelle scène sur ces fameux Boulevards, lorsque nous eumes mis pied à terre, pour nous enfoncer dans la cohue qui affluait entre deux rangs de chaises; j'y fus entourée, regardée, examinée, considérée, avec autant de curiosité que l'on en aurait eu pour quelque chose d'extraordinaire et nouvellement arrivé des Indes. Pour me dérober à tant d'importunités, je priai Madame Bourdin de passer dans une allée moins fréquentée; elle y consentit avec un empressement qui me surprit dans une femme qui aimait à se faire voir; mais elle avait des raisons que je ne tardai pas d'apprendre. Cependant le Cavalier qui m'accompagnait ne m'avait encore parlé que par monosyllabes; il conservait toujours le même froid avec lequel il m'avait abordée : j'en étais

piquée , je ne concevais pas comment avec une figure comme la sienne on pouvait être si peu galant auprès des Dames : ce n'était point là de ces jeunes gens dont je m'étais fait une idée si brillante. Je l'agaçais inutilement par des discours qui sans sortir des bornes de la modestie , devaient le tirer de l'air sombre dans lequel il paraissait enseveli. Je laissai tomber un de mes gans , il le ramassa et me le rendit avec une politesse indifférente. Je suis bien sotte , dis-je alors en moi-même , de faire des avances à un nigaud si difficile à émouvoir. Aussi-tôt je rejoignis assez brusquement Madame Bourdin , qui s'apercevant du dépit que je voulais en vain cacher , alla joindre mon insensible , et me laissa avec celui qui lui avait fait compagnie. Oh ! pour le coup , je trouvai à qui parler. Quelle fertilité d'imagination ! quel choix de fines louanges ! je n'ai jamais été si belle que dans ce moment. Ce qui aurait été imperfection dans une autre , était beauté chez moi. Mon amour-

propre s'accommodait à merveille de tous ces jolis propos ; mais c'était à ma taille où j'attendais mon flatteur : eh bien, il s'en tira avec beaucoup d'esprit, ou plutôt de mémoire ; il me prouva qu'il avait lu le Télémaque : je ressemblais à Calipso, qui surpassait de toute la tête les plus grandes Nymphes de sa suite. Je ne pouvais reconnaître tant de discours obligeans qu'en le payant de la même monnoie. Mais je ne possédais pas si bien que lui l'art de mentir, art si nécessaire dans le monde. Cet homme était bien fait, mais il n'était plus jeune : je laissai-là sa figure demi-ridée, et je me mis à faire l'éloge de ses manières et des charmes de son esprit. En louant en lui cette dernière qualité, je lui fis appercevoir qu'il avait oublié de m'en gratifier : il ne manqua pas de réparer sa faute, en sorte que je ne me trouvai pas moins d'esprit que de beauté.

Dans le tems que nous étions le plus attentifs à nous renvoyer les complimens, Madame Bourdin élevant la voix, me



causa quelque distraction , et me fit naître l'envie d'entendre en même tems et ce qu'on disait derrière moi et les fleurettes qu'on me débitait. — Ah ! mon Dieu , s'écria-t-elle , en continuant de parler à mon insensible , quelle hérésie en matière galante ! une jolie Demoiselle en est-elle moins aimable , parce qu'elle est plus grande qu'une autre ? — Ces mots me firent comprendre qu'il était question de moi. Adieu , mon attention aux belles choses qu'on me débitait , et , en vérité , j'y perdis : je crois que sans cela je me serais trouvée à la fin un modèle de perfection. Mon complimenteur s'aperçut que j'étais distraite , et eut la complaisance de se taire pendant quelques instans. Le silence qu'il garda me mit en état d'entendre des choses bien différentes de celles qu'il venait de me dire. Le revers de la médaille n'était pas beau ; je marchais et je me tenais de mauvaise grâce , on aurait eu plus d'honneur d'habiller un fagot.

Mon compagnon de promenade qui

avait l'oreille aussi fine que moi, se désolait de voir renverser d'un coup de langue l'édifice qu'il avait eu tant de peine à construire : il avait des vues sur moi par rapport à ce jeune homme qui était son neveu ; et ce ne fut pas sans dépit qu'il vit celui que je ne pouvais cacher. Pour le faire cesser il rendit la conversation générale en se joignant à Madame Bourdin et au galant personnage qui chantait si bien la palinodie de ce que l'oncle venait de me dire. Nous fimes encore quelques tours d'allées ; et l'heure de se retirer étant plus que passée, ces Messieurs montèrent avec nous dans notre carrosse, et vinrent souper chez Madame Bourdin.

Je remarquai que le neveu ne daigna qu'à peinem'honorer de quelques regards, et qu'il fut aussi laconique à mon égard que lorsqu'il s'était promené avec moi. De telles observations n'étaient pas faites pour me mettre de bonne humeur ; aussi fus-je très-maussade pendant tout le repas, malgré les attentions continuelles

de l'once. Je supposai une migraine affreuse, afin d'avoir un prétexte de me retirer dans ma chambre de meilleure heure.

Je passai une partie de la nuit sans dormir; mon insensible me revenait sans cesse à la pensée; je ne pouvais me consoler de ce que j'appellais ses malhonnêtetés; mais j'étais enchantée de sa figure. Il réunissait, quant à l'extérieur, tout ce que j'avais désiré dans un amant: il ne lui manquait que les sentimens dont je m'étais flatée de trouver pénétré mon amoureux imaginaire. Cependant, malgré ce défaut essentiel, je souhaitais qu'il m'aimât, non pas que je crusse avoir intention de répondre à sa tendresse; mais seulement pour me donner le barbare plaisir de le punir par mes rigueurs du peu de goût qu'il avait fait paraître pour moi. Il me semblait du moins que je n'aurais souffert son amour qu'à cette condition; et assurément je me trompais; car j'avoue de bonne-foi que c'était en vain que je



voulais me faire illusion ; je l'aimais déjà , et s'il était venu me jurer l'amour que je ne lui souhaitais que pour le maltraiter , je n'aurais pas eu la force de faire la cruelle.

A mon réveil je n'eus rien de plus pressé que de tirer les cartes. J'y vis mon bel insensible entre deux brunes , qui s'efforçaient d'obtenir son cœur. Mais ce qui m'inspira les plus vives inquiétudes , c'est que le huit de pique m'annonça des choses fâcheuses , et que je connus clairement qu'une *mauvaise femme* me causerait de violens chagrins.

A l'heure du déjeuner je descendis chez Madame Bourdin , et lui demandai que's étaient les deux Messieurs qui avaient passé avec nous la soirée. Ce sont , me répondit-elle , de fort honnêtes gens ; le plus âgé est un Gentilhomme de Province , et l'autre est son neveu. Comment trouvez-vous le jeune homme , ajouta-t-elle ? Il est d'une figure fort agréable , répondis-je ; quel dommage qu'il soit si sot ! Vous êtes dans

l'erreur, reprit-elle; je veux vous mettre à même de le connaître plus particulièrement; vous conviendrez que sa sottise n'est que de la timidité. — Je sais à quoi m'en tenir sur son compte, poursuivis-je; quand il m'aura vue une seconde fois, je n'en aurai pas moins l'air d'un fagot. — A cette preuve de la fidélité de ma mémoire, Madame Bourdin rougit et fut déconcertée. — J'ai l'oreille bonne, continuai-je, aucune de ses douceurs ne me sont échappées. Vous recevez peut-être souvent ses visites; ainsi je ne ferai pas un long séjour dans votre maison. — Madame Bourdin me protesta qu'elle aimerait mieux rompre avec toutes ses sociétés, que de me donner le moindre sujet de me fâcher contre elle. Notre conversation fut alors interrompue par un Laquais, qui annonça le Chevalier de Saint-Albin, c'est le nom de l'insensible dont j'avais tant à me plaindre.

Je voulus sortir en le voyant arriver; on me retint sans beaucoup de violence,

et je restai d'autant plus facilement que, contre mon attente, le Chevalier lui-même m'en pria avec de vives instances. A son air tendre et empressé, je jugeai qu'il allait parler un autre langage que sur les Boulevards; et je me préparai à jouer le rôle d'indifférente.

Pendant les premières civilités, le Chevalier m'examina avec attention. J'avoue sincèrement, que l'amour-propre me fit subir cet examen avec joie, et que je mis en œuvre tous ces petits riens si précieux que notre sexe sait faire valoir avec tant d'art.

Déjà nous avons épuisé les lieux communs des complimens; le Chevalier, à ce qu'il me paraissait à son embarras, cherchait à entrer en matière, et moi, je me disposais à mon rôle de froideur, lorsqu'on annonça M. d'Ormond, c'est l'oncle du Chevalier. Ne croyez pas que son arrivée fût due au hasard; elle avait été préméditée. Il est nécessaire que vous sachiez, pour l'intelligence de ce qu'il me reste à vous dire, que Madame



Bourdin et M. d'Ormond avaient imaginé de me faire épouser le Chevalier et de se marier ensuite eux-mêmes : ils n'étaient point riches, mais mon bien leur paraissait devoir suffire au mari qu'ils me destinaient. Quelque sordide que fût ce projet, il était bien conçu ; mais l'amour le renversa entièrement : j'aimais le Chevalier, et Madame Bourdin, avec ses appas suranés, en fit la conquête ; M. d'Ormond ne put résister à mes charmes, et tout son esprit ne fit aucune impression sur mon cœur.

Pour la réussite de ces différens desseins, il fallait que le Chevalier se mît en frais de tendresse ; et il avait été résolu dans le conseil qu'ils avaient tenu entr'eux, lorsque je m'étais retirée la veille aussi-tôt après le souper, qu'il saisirait la première occasion qu'on lui ferait naître. En conséquence de cet arrangement secret, Madame Bourdin et M. d'Ormond laissèrent insensiblement le champ libre au Chevalier, et se retirèrent dans un coin de l'appartement.

Il profita de leur complaisance avec toute l'ardeur d'un homme bien amoureux et qui veut avancer ses affaires. Ce n'était plus cet homme froid qui, le jour précédent, avait à peine daigné me parler à la promenade; la vivacité de son oncle avait passé chez lui. Que l'on est facile à abuser quand on aime! Je crus que le Chevalier me parlait de bonne-foi, et si je ne répondis rien à ses douceurs, ce fut moins pour suivre le dessein que j'en avais formé, que pour laisser un libre cours à des expressions que j'écoutais avec plaisir. Une conversation si peu attendue, un amour qui s'exprimait si tendrement, car il m'en avait fait une déclaration en forme, achevèrent de déterminer mon penchant, et je conviens sincèrement que dès cet instant j'aimais le Chevalier autant qu'il paraissait m'aimer lui-même.

Ce fut dans une partie de campagne que je découvris combien j'étais sa dupe. M. d'Ormond proposa à Madame Bourdin d'aller avec moi passer quelques jours

à la Terre d'un de ses amis. J'y consentis avec d'autant plus de plaisir, que le Chevalier devait être des nôtres.

Nous partons, et nous arrivons dans un très-antique Château, dont le maître, son épouse et leur nombreuse famille vinrent au-devant de nous à deux-cents pas de leur habitation. L'on ne termina que dans une des salles de la maison des complimens qui ayant été recommencés et interrompus plusieurs fois pendant le chemin, n'avaient encore pu parvenir à une heureuse conclusion. Après avoir parcouru une enfilade considérable d'appartemens à demi meublés, nous passâmes dans un lieu qui était tout ensemble cour, jardin, parc et grand chemin. Je dis grand chemin, car une partie des murs dont ce lieu était entouré, étant tombée de pure vétusté, les voyageurs et les voitures y passaient familièrement pour éviter le détour qu'il aurait fallu faire pour se rendre d'un lieu à un autre. Le propriétaire ne pouvait empêcher cette espèce de servi-



tude qu'en faisant relever les murailles abatues ; mais il avait tant dépensé à l'acquisition , qu'il était hors d'état de songer aux réparations. Ce délabrement n'empêchait pas que le propriétaire n'eût l'agrément , lorsqu'il était à Paris , de dire mon Château , mon parc ; et il était si persuadé de l'ancienneté de son domaine , qu'il n'en parlait jamais qu'avec le respect dû à la plus vénérable antiquité.

Après nous être long-tems promenés , nous regagnâmes la maison. On servit le souper , et nous nous mêmes quinze à table. Je remarquai dans la nombreuse famille une petite blonde , qui pouvait avoir quinze ans , jolie comme on nous peint les Anges ; elle se trouva placée auprès de moi , et je la comblai d'amitié. Rien n'égalait le babil du maître du logis ; pour le faire taire un instant , il fallait parler à tue-tête.

Le moins tranquile des repas étant heureusement fini , on retourna à la promenade , où chacun prit parti selon son

inclination ; Madame Bourdin s'empara du Chevalier , à mon grand regret ; M. d'Ormond se chargea du soin de me conduire , et les enfans se divisèrent de côté et d'autre , à l'exception de la petite blonde que j'engageai à venir avec moi , ne me souciant point d'un tête-à-tête avec le doucereux d'Ormond. Lui , de son côté , ne vit qu'avec dépit qu'un tiers allait se joindre à notre conversation. Désespéré de ne pouvoir s'expliquer clairement , il n'y eut sorte de moyen dont il ne se servît pour l'éloigner : jusqu'à vouloir l'engager d'aller cueillir des fleurs , pour me faire un bouquet , quoiqu'il fût plus de minuit ; je m'y opposai , et mon homme n'espérant plus de venir à bout de son dessein , prit le parti de parler de la pluie et du beau tems. Cependant j'étais inquiète de ce qui se passait entre Madame Bourdin et le Chevalier ; un noir pressentiment me disait que j'étais trahie. Afin de m'éclaircir , je résolus de la joindre , mais il fallait me débarrasser de mon importun. Plus

heureuse qu'il n'avait été adroit, j'en trouvai bientôt l'occasion. Nous entendions à quelque distance de nous parler avec chaleur, comme si l'on s'était querellé; je me doutai que c'était le pétulant Seigneur Châtelain, qui n'était pas du même avis que sa chère et douce moitié; nous allâmes à la voix; quand nous fûmes plus près, je reconnus distinctement que je ne m'étais pas trompée. J'invitai M. d'Ormond à rétablir la paix dans le ménage; la petite fille qui n'aimait pas à entendre crier, quoiqu'elle dût y être accoutumée, l'en pria aussi avec tant d'instance, qu'il n'osa nous refuser. A peine nous eut-il quittées, que je proposai à ma jeune compagne de chercher quelque endroit où nous pussions nous entretenir en liberté. — Je vais, dit-elle, vous mener dans un lieu où nous serons tranquillement. — Je m'appuyai sur son épaule et nous nous mîmes en marche. Nous n'avions encore fait que trente ou quarante pas, quand je m'aperçus qu'il prenait à mon guide



un tremblement un versel. — Qu'avez-vous donc, lui dis-je, ma belle enfant, est-ce que vous avez peur? — Non, Madame, me répondit-elle, mais j'appréhende de vous faire voir quelque chose qui peut-être ne vous fera pas plaisir. — J'allais ouvrir la bouche pour lui demander ce que c'était, j'en fus empêchée par un bruit que j'entendis dans le taillis voisin, et je vis en même tems quelqu'un qui s'enfuyait d'entre les arbres. Je ne savais que penser de cela, et je retournais sur mes pas pour joindre quelqu'un de la compagnie, lorsque la petite fille m'arrêta, en me disant de ne rien craindre, et que l'on ne me ferait point ce mal. Je lui demandai l'explication de ce qu'elle voulait dire, et elle m'avoua ingénument qu'elle croyait que la personne que nous avions vu fuir, était le fils de la Dame du Village, parce que c'était dans ce lieu qu'elle lui parlait ordinairement. A ces mots je devinai que la petite Javote me menait à son rendez-vous..... —

Mademoiselle de M\*\*\* ou Clélie, puisqu'elle veut être appelée de la sorte, allait poursuivre son histoire, que j'écoutais avec plaisir malgré sa prolixité et ses disparates, et malgré les besoins de mon estomac, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée des garçons du Suisse qui nous apportaient à dîner.



## C H A P I T R E I V .

*Incident imprévu , et qui n'en est pas un.*

Nous mangions avec un appétit merveilleux et en grand silence , et cependant je faisais réflexion à ce que je venais d'entendre. L'enjouement que Clélie avait affecté en racontant des choses qui intéressaient si sensiblement son cœur , ne s'accordait pas avec les premiers discours qu'elle m'avait tenus. J'avais peine à concevoir comment on pouvait passer si rapidement du désespoir à la tranquillité : il n'y a , me disais-je , que le cœur d'une femme capable d'un pareil effort.

Dans le tems que je raisonnais de la sorte en moi-même et tâchais de satisfaire une faim de chasseur , car l'un n'empêchait pas l'autre , je fus tiré de ces deux occupations par l'arrivée subite



de cinq ou six manans armés de bâtons, de hallebardes, qui se jetèrent précipitamment sur mon épée et sur celle qu'avait apportée Clélie. Etonné, comme on peut le croire, du procédé de ces gens-là, je leur demandai quelle pouvait en être la cause. — Ce n'est pas nous, me répondit l'un d'eux, à vous en rendre raison; c'est à M. le Bail pardevant lequel nous allons vous conduire, ainsi que Madame. — J'eus beau dire que je n'avais rien à démêler avec les Baillis, aussi-bien que ma compagne et que nous avions un appétit qui nous obligeait d'achever au plus vite notre dîner. Ces gens-là n'entendirent pas plus raison que des Recorps; il me fallut céder à la force, et consentir de comparaître devant M. le Bailli.

Nous marchions gravement au milieu des singuliers hoquetons qui nous escortaient, lorsque Clélie, rompant le silence qu'elle avait gardé jusqu'alors se pencha vers moi, et me dit à l'oreille : — Savez-vous, Seigneur, e

quel lieu on conduit nos pas? Pourquoi cette garde, cette troupe menaçante, et de quel crime sommes-nous accusés? — Ma foi, je n'en sais rien, lui répondis-je d'un stile moins héroïque; tout ce que je puis vous dire, Madame, c'est que je me sens la conscience fort tranquille. — En ce malheur extrême, reprit-elle d'un ton ampoulé, j'ai du moins la satisfaction de voir que vos généreuses mains ne sont point chargées d'indignes fers. Sans doute qu'un mauvais génie veut nous faire sentir son funeste pouvoir. — A ces étranges propos, mes yeux se dessillèrent tout-à-fait, je vis que mon infortunée compagne avait des momens d'aliénation d'esprit, et je soupçonnai que l'amour, trop exalté dans son cœur, était la cause de ce triste état.



## C H A P I T R E V.

*Clélie croit à la vérité des rêves.*

**A**RRIVÉS devant M. le Bailli, l'un de ceux qui nous y avaient conduits prenant la parole, lui dit : — Voilà, Monsieur, les personnes que vous m'avez commandé de vous amener ; et c'est ce Cavalier qui poursuivait Madame l'épée à la main. — Je vis alors de quoi il était question ; et sans attendre l'interrogatoire, je mis le Juge au fait de ce qui s'était passé dans le parc. Il m'écouta fort attentivement, et quand j'eus cessé de parler, il me répondit avec politesse, qu'il était fâché d'avoir été contraint de me faire venir ; mais qu'il n'avait pu se dispenser de cette formalité, attendu le rapport qui lui avait été fait, que l'on m'avait vu courant l'épée à la main après une Dame dans le dessein de la maltraiter ; que les lois et le respect dû au lieu ne permettant point de pareilles

*Première Partie.*

C



violences , il avait estimé qu'il était convenable de nous faire enlever l'un et l'autre , afin d'être éclairci de la vérité par lui-même , avant de procéder contre moi suivant la rigueur des lois. — Vous êtes libre , ajouta-t-il , ainsi que Madame ; mais pour ma propre satisfaction , je vous prie de me dire pourquoi vous avez deux épées , et que l'une des deux est sans fourreau ? — A cette question je me trouvai embarrassé ; je ne voulais pas faire connaître l'extravagance de Clélie , ni la mettre dans le cas d'encourir les peines portées par l'Ordonnance , supposé que son sexe ne fit point une exception. Je cherchais donc un biais pour satisfaire la curiosité du Juge , quand Clélie prenant la parole , découvrit ce que je voulais cacher. — Depuis quand , Seigneur , s'écria-t-elle , empêche-t-on les cœurs généreux de venger leurs outrages par la voie des armes ? Une indigne rivale m'a enlevé mon amant ; j'ai cru devoir l'en punir , et peut-être ne l'aurais-je pas tenté en vain , sans ce

brave inconnu. Ma rivale, ajoûta-t-elle en m'adressant la parole, vous a l'obligation de voir encore la lumière ; ce bras l'aurait plongée dans la nuit éternelle , si votre courage , Prince généreux , ne se fût opposé à un châtiment légitime , et que je n'ai différé que par la considération qu'on doit à ceux qui , comme vous , Seigneur , tirent moins d'éclat d'une illustre naissance que de leurs propres vertus. —

Cette tirade étonna singulièrement M. le Bailli, et je fus on ne peut pas plus surpris d'avoir été Prince sans en avoir rien su. Je vis bien dans les regards et à la contenance du Juge qu'il prenait Clélie pour ce qu'elle était ; et malgré le bon sens que j'avais fait paraître , il m'assura , par un coup d'œil méprisant , qu'il ne me croyait guère plus sage qu'elle. Cette opinion acheva de nous justifier dans son esprit , il ne nous regarda plus que comme deux fous plus propres à divertir les gens qu'à leur faire aucun mal. — Allez , Seigneur , me dit-il , remettez la Princesse dans ses États ,

et sur-tout que vos altesses prennent garde en retournant à Paris, d'approcher de trop près les Petites-Maisons : ce lieu a une vertu attractive pour les Princes de votre espèce. —

Après cette plaisanterie qui me parut de très-mauvais goût, et à laquelle cependant je ne jugeai pas à propos de répondre, afin de sortir plus vite d'embaras, on me rendit mon épee et on retint celle de Clélie, parce qu'on jugea sans doute sa folie plus dangereuse que la mienne.

Nous avions déjà gagné le seuil de la porte de M. le Bailli; mais ma compagnie revint tout-à-coup sur ses pas, et s'adressant à ce Juge : — Vous pourriez, Monsieur, recevoir ma plainte contre un amant infidèle et trompeur. Pourquoi n'a t-on pas établi un tribunal suprême destiné à punir les perfides amoureux et à venger les constans qui gémissent de trouver des maîtresses volages? Le mensonge, la mauvaise foi, les faux sermens sont regardés avec horreur dans



tous les états de la société; doit-on, par une condescendance criminelle, les laisser subsister dans l'empire de la tendresse? Non, un tems viendra qu'un sage législateur daignera les proscrire dans leur dernier retranchement. Un rêve que j'ai fait cette nuit me confirme dans cette douce espérance. J'ai vu en songe le perfide qui m'est trop cher; il était entouré de chaînes, dont l'un des bouts était soutenu par Thémis, de la même main qu'elle tient sa balance, et elle lui enfonçait de l'autre son glaive dans le cœur, tandis que le malheureux me conjurait de lui accorder sa grâce, qu'il promettait de mériter par sa constance et son repentir. Je ne puis douter, ajouta-t-elle, que ce rêve ne m'annonce une vérité importante. Vous savez tous que les songes nous dévoilent notre destinée; aussi les uns les consultent-ils pour découvrir les caprices du sort dans le jeu de la Loterie; et d'autres pour apprendre le bon ou le mauvais succès des projets qu'ils méditent.... —

Clélie avait parlé avec une telle volubilité, qu'il m'avait été impossible de l'interrompre, enfin saisissant le moment où elle avait besoin de respirer, je l'entraînai avec un peu de violence hors de l'appartement de M. le Bailli, en l'assurant, pour mieux l'engager à me suivre, que nous reviendrions au plutôt faire informer contre tous les amans volages ou perfides. Elle me crut, comme si la chose avait été possible !





## C H A P I T R E V I .

*Autres preuves de folie.*

**L**E nouveau Prince & la nouvelle Princesse reprenaient le chemin du Château pour y achever de dîner et payer leur écot, lorsque Clélie s'arrêta et me dit en soupirant : — Souffrez, Seigneur, que nous demeurions sous ces feuillages épais, ou cherchons quelque asile écarté pour y déplorer en secret nos malheurs. Hélas ! les miens sont de nature à ne pouvoir souffrir aucune consolation. L'infidèle pour qui je soupire encore, n'a que trop mérité ma haine, et je sens malgré moi, qu'il m'est impossible de le bannir de mon lâche cœur. O amour ! passion terrible, qu'on est loin de se douter des peines qu'éprouvent ceux que tu rends infortunés ! —

Après cette douloureuse complainte, elle fixa sur la terre ses beaux yeux pleins de larmes. Qu'elle était touchante et belle



en cet état ! Je voudrais que les personnes qui me blâmeront d'avoir osé aimer une fole, l'eussent vue en cette occasion : elles me trouveraient excusable.

Je prenais un plaisir indicible à la considérer, aucun de ses charmes ne m'échappait ; sa douleur avait quelque chose de si tendre, son attitude était si noble, et les larmes que je voyais couler me semblaient si précieuses, que j'enviais le sort de l'ingrat qui les faisait répandre. Prenant tout-à-coup la généreuse résolution d'en détruire la cause, je fermai les yeux sur le péril que j'allais courir. Je comptai pour rien l'extrême difficulté de me substituer à la place d'un amant aimé, jusqu'à faire tourner la tête ; j'envisageai sans frayeur toutes les inégalités, tous les caprices que j'aurais à essayer d'une personne que je ne pouvais regarder comme bien sensée. En un mot, rien ne fut capable de m'arrêter, et j'entrepris l'aventure à mes risques, périls et fortune.

Je n'eus pas plutôt formé ce projet

téméraire, que je pris des mesures pour l'exécuter. Je cherchai de l'œil un endroit où je pusse entretenir paisiblement l'objet de ma nouvelle tendresse. J'en découvris un qui me parut propre à favoriser mes desseins. — Ce lieu semble fait pour une amoureuse rêverie, lui dis-je lorsque nous y fumes arrivés; Madame, voulez-vous vous asseoir sur ce tendre gazon? Sa fraîcheur invite à s'y reposer; et nous pourrons en liberté l'arroser des larmes que nous devons aux malheurs dont nous sommes accablés. — A ces mots Clélie me regardant avec une douce compassion, s'assit sur l'herbe, et je me couchai à ses pieds dans l'attitude d'un Prince qui succombe sous le poids de ses infortunes.

Après quelques momens de silence, mon aimable soie m'adressa la parole en ces termes : — Les circonstances nous sont favorables, Seigneur; vous pouvez maintenant me tenir la promesse que vous m'avez faite. J'ai une impatience extrême d'entendre de votre bouche le récit de

vos aventures merveilleuses. Le fameux Prince Fénix, qui a vécu des milliers de siècles, et qui renaît de ses cendres, doit avoir des choses bien surprenantes à me dire. Parlez, de grâce, révélez-moi les mistères de votre auguste naissance. Vous êtes Seigneur suzerain des pyramides d'Egipste; vous commandez aux Esprits souterrains, à ceux du feu et de l'air; vous pouvez guérir toutes les maladies présentes et futures; vous savez composer la panée universelle et l'élixir de vie; vous avez dans vos creusets la pierre philosophale, et vous changez des cailloux en diamans précieux: mais quels sont les auteurs de vos jours? —

J'étais encore plus étonné de mon pouvoir merveilleux que de ma qualité de Prince; la surprise que j'éprouvais m'ôta long-tems la force de parler; d'ailleurs, je n'avais pas assez d'imagination pour satisfaire sur-le-champ celle de la belle personne qui venait de me donner une si vaste carrière. Elle paraissait attendre avec impatience le com-



mencement de mon histoire ; et voyant que je différerais d'entrer en matière , elle allait renouveler ses instances , lorsque prenant enfin la parole : — Madame , lui dis-je , je crois qu'il serait plus à propos que vous continuassiez le récit que vous aviez commencé avant le dîner. — Alors Clélie baissa la vue , s'enfonça dans une profonde rêverie , quelques larmes coulèrent de ses yeux , et j'entendis des soupirs qui me firent croire qu'elle allait me faire part de quelque nouvelle vision , ou apostropher l'ingratitude de son amant. Eh bien , je me trompais , ainsi qu'on le verra dans le Chapitre suivant.



## CHAPITRE VII.

*Retour à la raison , & nouvel  
égarement.*

**P**OURQUOI, Monsieur, s'écria l'intéressante Clélie, insulter à mes malheurs et au trouble affreux de mon esprit? Je n'en sens que trop l'aliénation, et je m'apperçois souvent du ridicule que me donne une funeste passion, que je ne puis vaincre malgré tous mes efforts. Convient-il à un homme honnête et sensible de rire aux dépens des infortunés? — Mademoiselle de M\*\*\* prononça ces mots avec une douleur qui me pénétra; il m'était aisé de voir celle qu'elle ressentait de m'avoir rendu témoin des égaremens de sa raison: les fous les plus à plaindre sont ceux qui ont de bons intervalles; et c'est aussi ceux dont on a le plus à souffrir. J'en ai fait une cruelle expérience.

Je consolai cette charmante personne du mieux qu'il me fut possible, et je m'efforçai de lui persuader que je croyais qu'elle avait cherché à s'amuser par un simple badinage. Je citai en preuve l'embarras que j'avais éprouvé quand elle m'avait prié de lui raconter l'histoire du Prince Fénix. Ce discours parut calmer sa douleur; peut-être attribua-t-elle à ma crédulité, ce qui n'était qu'un effet de ma complaisance; elle reprit son air enjoué, et voulut que nous retournassions achever notre dîner.

Nous nous entretînmes, chemin faisant, avec beaucoup de gaîté; je glissai quelque chose de mes projets amoureux; ce que j'en dis fut reçu de manière à ne pas me désespérer; devenu plus hardi, je lui proposai de lui faire oublier son infidèle. — Ce serait un grand service à me rendre, dit-elle en riant; mais je craindrais de ne sortir d'un précipice que pour retomber dans un autre. — J'attestai pour garant de ma fidélité, l'effet que ses charmes avaient fait sur



mon cœur à la première vue; en un mot, je lui débitai tous les propos doucereux dont les jeunes gens ont toujours ample provision, et qui savent si bien tourner la tête des femmes les plus raisonnables. Mais Clélie ne fit que rire de ma déclaration amoureuse; je m'efforçai en vain de lui persuader qu'elle était très-sincère. Admirez mon guignon, j'eus le malheur de trouver une Fole qui, dans ses intervalles de bon sens, était supérieure à tout son sexe.

Notre galante dispute durait encore, quand nous arrivâmes chez le Suisse, où nous avons laissé les débris de notre dîner. Comme j'étais fort connu de cet honnête Helvétien, il n'avait eu aucune inquiétude sur son paiement, et s'était bien douté que nous reviendrions. Nous nous remîmes à table, mais notre appétit avait beaucoup perdu de sa vivacité. Voyant que ma compagne redevenait mélancolique, je cherchai à dissiper les noires idées qui pouvaient la tourmenter encore; pour cet effet je

hasardai de tendres caresses ; un baiser que je dérobaï sur sa bouche mignone , fut assez bien reçu ; mais ayant osé pousser plus loin ma témérité , elle m'appliqua un soufflet si vigoureux , que j'en demurai tout étourdi pendant quelques minutes. Après un tel exemple , soyez donc galant auprès de certaines femmes ; elles vous repoussent souvent d'une manière fort impolie , sans considérer qu'il est tout naturel qu'un amant s'émancipe un peu , et qu'il n'y a que dans les Romans gothiques , que les tête-à-têtes amoureux se passent toujours en conversations.

Convaincu que l'heure du Berger ne sonnait pas encore pour moi , et ne pouvant pas douter que je n'étais pas le plus fort , je n'eus rien de mieux à faire que de prier mon héroïne de reprendre la suite de son histoire.

Au lieu d'avoir égard à ma demande , elle se leva sans me répondre , et fixant de l'eau qui était dans une jate , — vous allez voir , me dit-elle , des choses sur-

prenantes ; voici de l'eau enchantée , dans laquelle se représente tout ce qui doit nous arriver ; elle est de la composition d'un Sage , qui en débite à tout Paris , moyennant des sommes considérables. Examinons les actions actuelles du perfide Chevalier et de l'indigne Madame Bourdin. . . . O ciel ! les voilà renfermés ensemble ; une idée plaisante paraît exciter leur bonne humeur ; ils rient sans doute de l'infortunée Clélie. . . . Mais que vois-je ! il se jette à ses genoux , elle le relève en rougissant ; il couvre sa main de baisers. . . . Les caresses mutuelles qu'ils se font , mettent le comble à mon outrage. . . . Je ne puis soutenir cet odieux spectacle , partons , Monsieur , retournons promptement à Paris ; je veux éteindre dans leur sang coupable et mon amour et ma vengeance.

— Quoique jen'approuvasse pas un tel emportement , je convins pourtant qu'il était à propos de quitter Saint-Cloud ; j'espérais que d'autres pensées calmeraient sa fureur ; je ne pouvais , d'ailleurs ,



tarder à me mettre en route, attendu que la nuit commençait à venir.

Nous montâmes dans une voiture pareille à celle qui nous avait amenés, et nous reprîmes le chemin de Paris. Il semble que j'avais une bonne occasion de dérober les faveurs qu'on refusait à ma vive tendresse; mais je savais combien ma nouvelle amante avait la main rude, et j'étais résolu de ne pas m'exposer de sitôt à l'impétuosité de ses coups. Cependant le diable me tenta; je crus devoir faire encore quelques tentatives, qui achevèrent de me prouver qu'une femme ne se rend qu'autant qu'elle le veut bien. Il est vrai que peu d'hommes ont le malheur de s'adresser à des héroïnes de près de six pieds de haut, et dont la cervelle détraquée leur fait avoir des sentimens tout-à-fait extraordinaires. Il fallut me contenter de pousser de tendres soupirs, et de poser souvent mes lèvres brulantes sur une main blanche comme la neige, et de la former la plus mignone, qu'on daignait m'abandonner sans tirer à conséquence.

Arrivés à l'endroit où j'avais interrompu le combat de Clélie, je lui dis pour découvrir ce qu'elle pensait sur le compte du Chevalier, quand son esprit était un peu plus tranquille : — Voilà, Madame, le lieu où ce matin vous disputiez l'épée à la main le cœur d'un infidèle avec une rivale indigne de vous. — A propos de quoi, répondit-elle, me faire souvenir d'une extravagance, que vous devriez être le premier à bannir de ma mémoire ! — Je ne vous en parle, lui répondis-je, que pour vous inspirer toute l'horreur que vous devez avoir pour un ingrat qui vous a indignement sacrifiée. — Si vous continuez à m'entretenir de cet homme, répliqua Clélie, ce n'est pas le moyen d'avancer vos affaires auprès de moi. — Je l'assurai que je n'aurais pas de peine à me contraindre sur ce point, et que je ne lui parlerais plus que de moi et de l'amour qu'elle m'inspirerait toute ma vie. Mais, ajoutai-je, devez-vous refuser de faire, dès ce moment, le bonheur de l'amant

qui vous adore , et qui vous préférera sans cesse à toutes les beautés de l'Univers ? — Les leçons qu'on m'a données depuis mon enfance , m'ont fait connaître tout le prix de la sagesse , me répliqua-t-elle , et je suis résolue de ne cesser jamais d'être estimable à mes propres yeux. — Hélas ! m'écriai-je douloureusement , est-ce à vous qu'il convient d'écouter la voix des préjugés ? Comment pouvez-vous ignorer que les vertus sont maintenant passées de mode ; que les faiblesses sont excusées et permises ; et qu'on n'est plus tenu dans le monde , qu'à conserver l'extérieur des mœurs et de l'honnêteté ? — Je croyais cet étrange discours très-propre à convaincre , vu la bizarre façon de penser de la personne à qui je l'adressais. A mon grand étonnement , il ne produisit aucun effet. Que de jeunes personnes , que de jolies femmes l'auraient pourtant trouvé très-persuasif ! mais j'avais tort aussi de soupirer pour une Fole.

Tout ce que j'en pus obtenir fut un



rendez-vous pour le lendemain , au Jardin du Roi , à quatre heures du soir ; et cette complaisance me parut de bon augure : je me dis tout bas : elle s'adoucira , comme tant d'autres , beaucoup plus raisonnables qu'elle.

Je fus obligé de la laisser à la porte de la maison qu'elle occupait avec son père , auquel elle me dit qu'elle était sûre de justifier non-seulement son absence de tout un jour , mais même son duel extravagant avec Madame Bourdin , au cas qu'il en eut entendu parler.



## CHAPITRE VIII.

*Les mauvaises intentions ne réussissent pas toujours.*

**J**E retournai chez moi l'âme délicieusement remplie de je ne sais combien d'idées agréables : l'amour-propre me disait que ma conquête était à demi-vaincue, et que je n'aurais pas de peine à remplacer dans son cœur ce Chevalier qu'elle aimait au point d'en être fole. Je me promettais les plaisirs les plus piquans de subjuguier une femme d'un caractère aussi bizarre. Cependant quelque inquiétude se mêlait à mes douces espérances, et troublait la satisfaction chimérique dont je m'enivrais. Je ne pouvais me dissimuler que j'aimais Clélie, et que j'aurais fait les plus grands sacrifices pour obtenir sa possession ; j'étais forcé de m'avouer en même tems qu'elle était imbue de préjugés peu communs de

bienséance et de sagesse; et je sentais que si elle venait à persister dans une façon de penser aussi antique, absolument hors de mode de nos jours, il me serait impossible de me résoudre à l'épouser : un peu de folie est bon dans une maîtresse, mais on n'en veut point du tout dans sa femme légitime. Ainsi j'étais agité tour-à-tour et par l'espoir et par la crainte. Tout bien considéré, je vis qu'il valait mieux jouer le rôle de suborneur que celui de mari. Je me flatai de parvenir avec adresse à mon but, en profitant de la faiblesse de son esprit, et en pliant ma façon de penser aux écarts de son imagination, et en tirant parti sur tout de mes avantages. Ce projet n'est pas trop louable, j'en conviens; Clélie devait inspirer la pitié; mais elle était belle, et tout en plaignant les égaremens de sa raison, je convoitais ses charmes. S'il est si affreux de vouloir faire perdre tout-à-fait la tête à un aimable fole, est-on moins criminel de chercher à ravir le trésor de l'innocence.



à une jeune personne raisonnable ?

Vêtu dans le négligé si recherché d'un joli petit-maître, et à pied comme un vulgaire fantassin, car ma fortune ne me permet pas d'aller toujours en carrosse, malgré mon beau titre de Comte, je me rendis lestement au Jardin du Roi. J'en parcourus plusieurs fois toute l'étendue ; j'étais si occupé de l'objet de ma passion, que je fis une attention très-légère aux embellissemens qui viennent d'être ajoutés à ce Jardin, et qui le rendent l'un des plus magnifiques de l'Europe. Enfin, excédé de fatigue, je me plaçai sur un banc, et tirai un livre de ma poche, que je me mis à lire avec assez de distraction, ne pouvant m'empêcher de lever souvent les yeux, et m'occupant involontairement de l'idée que ma Folie m'avait peut-être tout-à-fait oublié. A moment que j'y songeais le moins, je me sentis saisir à brasse-corps par derrière, et embrasser avec beaucoup d'affection par une femme que je ne pouv

distinguer. Je me prêtai d'autant plus volontiers à de si vives caresses, que je croyais en être redevable à l'empressement de Clélie : des éclats de rire que j'entendis m'obligèrent de me retourner plutôt que je n'aurais fait, et je vis que j'étais la dupe d'une espièglerie de ma sœur.

Elle était mariée il y avait déjà quelque tems à un homme de Province aussi jaloux que brutal, dont les vivacités, à l'égard d'une personne en place, lui avaient fait une mauvaise affaire qu'il venait accommoder à Paris. Ma sœur et M. d'Albon son époux, y étaient arrivés depuis deux ou trois jours, et comme ils logeaient dans un quartier fort éloigné du mien, près le Jardin du Roi, il ne m'avait pas encore été possible d'aller les voir. Ma sœur enchantée du hasard qui nous faisait rencontrer, me conduisit dans un lieu solitaire, malgré toutes mes instances, et il me fallut entendre le récit de toutes ses peines, doléances rendues encore plus touchantes,

tes , par les larmes qui l'accompagnèrent. Malgré la position où je me trouvais , mon cœur étant partagé entre l'amour et l'amitié fraternelle , je donnai à ma sœur toutes les consolations que son état exigeait , et ne pouvant faire mieux pour elle , je l'aidai à déclamer contre l'entêtement et le sordide intérêt des pères et mères qui marient leurs enfans sans s'inquiéter des suites d'une union mal assortie.

Après nous être mutuellement affligés , ma sœur reprit une humeur gaie qui lui est si naturelle , qu'elle l'emporte toujours sur les plus noirs chagrins. Elle me demanda des nouvelles d'une personne que j'avais beaucoup aimée , qui venait de me quitter pour un autre , et me voyait maintenant avec une si parfaite indifférence , qu'il semblait qu'elle ne m'avait jamais connu. Mais ces choses-là arrivent chaque jour dans le monde : il n'y a qu'une Provinciale telle que ma sœur , qui puisse s'en étonner. Madame d'Albon rit de tout son cœur de ma



disgrâce amoureuse , et s'amusa d'autant plus de mon récit , que je ne lui cachai aucune des particularités de mon humiliante histoire. — Cher petit frère , me dit-elle , quand j'eus achevé ma narration , tu as du malheur en maîtresse ; prends une femme , peut-être trouveras-tu dans le mariage de quoi te dédommager de tes infortunes en amour. . . . — Ton exemple , lui répondis-je , en l'interrompant , ne conclut point en faveur de ton raisonnement , et j'appréhenderais de trouver en femme ce que tu as rencontré en mari. —

Cette réflexion fort déplacée aurait pu nous faire tomber dans la tristesse , si ma sœur voulant changer la conversation , ne m'avait demandé ce qui m'attirait dans le Jardin du Roi. En la ramenant insensiblement vers la grande allée , je lui contai la rencontre extraordinaire que j'avais faite de Clélie , dont je lui dépeignis le caractère ; je lui fis part ensuite de la résolution que j'avais formée de la séduire ; je détaillai les

moyens que je prétendais employer; et je finis en priant Madame d'Albon de lier amitié avec Clélie, pendant le séjour qu'elle ferait à Paris, pour donner plus de facilité à l'exécution de mon projet. Ma sœur riait aux éclats pendant que je prenais la peine de lui faire part de mes nouvelles vues; je m'imaginai qu'elle les approuvait, quand elle s'écria: — Mon cher petit Comte, la famille de ta Clélie, et cette jeune beauté elle-même, doivent te remercier de ce que tu veux bien courir les risques de devenir fou, pour faire faire à l'objet de ta tendresse la dernière folie. — C'est-à-dire, sœurlette, ma mie, lui repliquai-je, que vous n'êtes point affectée de mon dessein, et qu'il n'a pas l'honneur de votre approbation? — Je pense, reprit Madame d'Albon, que tu as assez bonne opinion de moi, pour soupçonner que je te parle sérieusement, et que je ne suis point d'humeur à me charger de l'honorable emploi que tu me destines auprès de ta maîtresse. —

Je crus avoir lieu d'être piqué d'un pareil refus ; comme je la quittai brusquement , j'apperçus Clélie qui venait au rendez vous ; je me pressai d'aller à sa rencontre ; mais ma sœur courant après moi avec précipitation , me rejoignit , et me retenant fortement , me conjurait de l'écouter encore un instant. Pendant que je cherchais à me débarrasser d'une amitié si importune dans les circonstances présentes , Clélie s'était arrêtée sitôt qu'elle m'avait vu dans la compagnie d'une femme inconnue , et ne sachant que penser de l'air de familiarité avec lequel on me parlait , elle prit le parti de sortir du Jardin , sans que je m'en apperçusse. — Laissez-moi , disais-je à ma sœur , laissez-moi , vous m'empêchez d'aborder celle pour qui je suis venu ici. — Je ne vois personne , reprit ma sœur ; vous avez l'esprit troublé. — Personne , m'écriai-je en me tournant du côté où j'avais vu Clélie , ah ciel ! qu'avez-vous fait ? votre sottise amitié me fait manquer une



occasion que je ne retrouverai peut-être plus. — A ces mots je m'échappai des bras de Madame d'Albon, et courus à la porte du Jardin : je ne vis qu'un carrosse de place, qui allait à toute bride du côté de l'église Sainte - Geneviève. Sans être sûr que Clélie fût dedans, je me mis à courir de toute la légéreté de mes jambes après le char délabré qui pouvait enlever mon Infante.



## C H A P I T R E IX.

*Qui prouve qu'il est dangereux  
d'aimer une Fole.*

J'ÉTAIS si troublé que je ne m'apercevais pas que je n'avais ni chapeau ni perruque, l'un et l'autre étaient tombés, soit par la rapidité de ma course, soit par les mouvemens violens que je m'étais donnés en me débarrassant de Madame d'Albon. La populace qui me voyait courir dans le plus grand désordre, se mit à me poursuivre avec des huées affreuses; elle gênait mon passage; je craignais de laisser échapper le carrosse, la tête me tourna sans doute, puisque, pour comble d'extravagance, je mis l'épée à la main, et frappant à droite et à gauche, j'eus le malheur de blesser un enfant qui se trouva devant moi; le tumulte augmenta, on ramassa des pierres, et sans d'honnêtes gens qui me

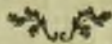
firent entrer dans une maison , je courrais risque d'être lapidé.

Malgré les mouvemens violens qui m'agitaient , j'avais couru avec trop de justesse pour un homme ivre ; aussi ceux qui m'avaient suivi dans l'asile où on m'avait fait sauver , me firent-ils la grâce de me prendre pour un fou ; j'entendis même autour de moi des gens qui se le disaient en confidence. Loin de détruire une pareille idée , je jugeai à propos de la confirmer par des discours extravagans , et cette opinion qui m'avait été déjà si favorable auprès du Bailli de Saint-Cloud , s'étant répandue parmi la populace , me justifia dans son esprit : on me laissa la liberté de me retirer , après que j'eus donné quelque argent aux parens de l'enfant , qui , par bonheur , n'avait qu'une très-légère blessure. Un homme du peuple me vendit un chapeau conservé peut-être depuis un siècle dans sa famille ; on me conseilla charitablement de m'en servir , afin de me préserver des rhumes fort dangereux alors.



Un peu de tranquillité ayant remis mes sens dans leur état ordinaire, il fut question de m'en retourner chez moi. J'avais payé assez cher mon mauvais chapeau, mais on n'avait pu me procurer une perruque. J'allais néanmoins monter dans un fiacre qu'on m'avait amené, lorsque Madame d'Albon arriva avec mon chapeau qu'elle avait acheté de ceux qui l'avaient trouvé : de sorte que j'avais deux chapeaux et point de perruque.

La vue de ma sœur, rappella à mon souvenir qu'elle était cause de la fuite de Clélie, et de la scène ridicule que je venais de donner au Public; je ne voulus ni la regarder ni l'entendre, et lui laissant le soin de justifier l'intérêt qu'elle paraissait prendre à un fou, je m'élançai dans mon fiacre, qui s'éloigna avec autant de rapidité que la voiture leste et élégante d'un petit-mâitre.



## CHAPITRE X.

*Correspondance épistolaire.*

**J'**ARRIVAI chez moi en pestant contre Madame d'Albon, seule cause de tout ce qui venait de m'arriver; je craignais sur-tout qu'elle ne me fît perdre Clélie, dont je n'avais pu dissiper l'erreur. Elle m'avait presque vu dans les bras d'une femme, après lui avoir protesté que je ne voulais vivre que pour elle, et dans le tems que peut-être elle en venait chercher de nouvelles assurances. Mes craintes ne se trouvèrent que trop bien fondées.

Je hasardai d'aller le lendemain me présenter à la porte de Clélie, et de demander à lui parler; un laquais incivil me répondit brusquement que Mademoiselle ne recevait que les connaissances de Monsieur son père, qui, de son côté, n'était visible que pour bien peu

de personnes. Je me mis à roder autour de la maison, afin d'épier le moment où Mademoiselle de M\*\*\* sortirait, de la suivre et de l'aborder soit à la promenade, soit à la Messe, ou de lui faire du moins quelques signes, si elle se montrait à la fenêtre. Mais mon mauvais destin voulut que ces expédiens ne me réussissent point, quoiqu'ils aient si souvent tiré d'embarras presque tous les amoureux passés et présens. Plusieurs jours s'écoulèrent sans que je visse paraître ma divinité. Las de faire en vain le pied de grue, je me retirai honteux et désespéré.

Je n'abandonnai pourtant pas la proie délicieuse que l'amour m'avait promise : il est trop désagréable de renoncer à une conquête que l'on croit aisée. En réfléchissant aux moyens qu'il me restait à tenter, je m'avisai que je n'avais pas mis en usage celui qui commençait ordinairement la séduction de la plupart des femmes, et qui ne pouvait par conséquent manquer son effet sur le cœur



d'une fole. Je résolus d'envoyer de galantes missives à l'objet de ma bizarre tendresse , et de les écrire d'une manière analogue au dérangement de son esprit.

Voici celle que je m'avisai de lui faire tenir par mon laquais , drôle très-dégourdi et fort au fait des commissions amoureuses : il la lui remit à elle-même , sous prétexte que la lettre était d'une amie intime , et se retira promptement sans attendre de réponse.

*Lettre du Comte de D\*\*\* , à Mademoiselle Clélie.*

MADemoiselle ,

« Dès qu'on a eu le bonheur de vous  
» voir une seule fois , on desire de vous  
» voir à chaque instant de sa vie , et l'on  
» ne goûte plus de bonheur que celui  
» qu'on éprouve dans votre société.  
» Ne soyez donc pas surprise, Mademoi-  
» selle , de la hardiesse que je prends  
» de vous écrire , afin que ma plume

» vous transmette du moins ce qui se  
» passe dans mon cœur, si ma bouche  
» est privée de la félicité de pouvoir  
» vous le dire, et si mes yeux n'ont  
» plus la faculté suprême de contempler  
» vos charmes. Mes tendres sentimens  
» ressemblent à un torrent impétueux,  
» qui grossit d'autant plus qu'il rencontre  
» d'obstacles ; ne vous opposez donc  
» point à leur expression, si vous ne  
» voulez que, trop plein de votre image  
» et de mon amour, je ne sois en proie  
» à un supplice plus cruel que la mort.  
» Comment se fait-il que le ravissant  
» plaisir qu'on éprouve à votre vue,  
» se change en un affreux tourment ?  
» Dans votre absence, la cause de mon  
» bonheur devient celle de ma peine ;  
» je retrace à mon imagination l'ado-  
» rable personne dont je suis séparé,  
» et l'idée de ses perfections me rend  
» sa privation insupportable. Un coup  
» d'œil vous a suffi pour régner à jamais  
» sur mon âme ; en un mot, votre divin  
» aspect a été pour moi la tête de Mé-

» duse : vous ne m'avez pas pétrifié ,  
» mais vous m'avez enchanté. Au nom  
» de ce qui vous est le plus cher, pro-  
» curez-moi le plus souvent possible le  
» charme de votre présence. Ne crai-  
» gnez point de rivale , je ne puis aimer  
» que vous seule , puisque vous réunis-  
» sez toutes les grâces et toutes les per-  
» fections de votre sexe : les femmes  
» ne sont pour moi maintenant que des  
» fleurs d'une beauté et d'un parfum  
» très-diversifiés : mais il n'y en a qu'une  
» seule que je desire et brûle de poser  
» contre mon sein. La Dame que vous  
» avez vue avec moi au Jardin du Roi ,  
» est ma sœur , qu'une rencontre fortuite  
» m'avait fait retrouver , après une an-  
» née de séparation. Mais que les sen-  
» timens fraternels sont loin d'avoir une  
» vivacité égale à celle de la passion  
» qu'inspire l'amour ! Que n'est-elle  
» dans votre cœur comme elle est gra-  
» vée au fond du mien ! notre félicité  
» serait bientôt parfaite , et les oiseaux  
» de Vénus cesseraient d'être le symbole



» de la fidélité : ce serait notre union  
 » éternelle que citeraient désormais tous  
 » les amans. Prononcez de ma vie ou  
 » de ma mort, et, j'ose le dire, décidez  
 » de votre bonheur à vous-même, Ma-  
 » demoiselle, car où trouverez-vous  
 » un homme qui vous adore comme  
 » moi? Ne me refusez pas du moins un  
 » mot de réponse; écrivez-moi quelques  
 » lignes de votre belle main; que je  
 » baise un million de fois les caractères  
 » que vous aurez formés, et qui auront  
 » sur tout mon être une puissance tel-  
 » lement magique, qu'ils pénétreront  
 » de joie ou de désespoir celui qui est  
 » pour la vie, votre affectionné servi-  
 » teur et amant,

» Le Comte de D\*\*\*\*.

» Rue \*\*\*\*, n°. 78. »

Cette lettre, comme on voit, est un  
 assemblage de tous les lieux communs de  
 la galanterie; c'est avec ces phrases cent  
 fois répétées de *beaux yeux*, de *martire*,  
 de *flammes*, de *chaînes éternelles*, &c. &c.

qu'on tourne la tête d'une infinité de jeunes personnes , et ce qu'il y a de plus étonnant, d'un grand nombre de femmes, que leur expérience devrait éclairer. Plus ma missive était tendrement ridicule , plus j'étais certain qu'elle porterait le trouble dans l'âme de Clélie. Mes espérances ne tardèrent pas à se réaliser. Peignez-vous mes transports quand le Facteur de la petite Poste m'apporta une lettre dont l'écriture m'annonça la main d'une femme , et qu'à l'ouverture je reconnus pour être de cette charmante fole. Je ne vous dirai pas combien de fois je l'ai baisée , cette chère lettre : ceux qui ont aimé savent toutes les extravagances qu'on fait en pareil cas. Je ne crois pas pourtant qu'aucun homme , d'amoureuse mémoire , ait reçu un billet doux pareil à celui que m'écrivit Clélie : que le Lecteur décide.

*Réponse de Clélie.*

« Homme cruel ! , tu prétends donc  
» troubler mon repos ! Tu m'aimes ,

» dis-tu. Mais si j'avais la faiblesse de  
» te croire, à quel sort affreux ne m'ex-  
» poserais-je pas? . . . Barbare ! connais-  
» tu le cœur que tu veux séduire ? Ap-  
» prends qu'il est capable de former  
» l'attachement le plus durable ; tous  
» les feux ardens de l'amour le pénètrent,  
» tandis qu'on n'en a dans le monde  
» qu'une petite étincelle. . . Non, je ne  
» serai pas ta victime ; un seul instant de  
» perfidie, de ta part, me précipiterait au  
» tombeau : trop heureuse encore de  
» mourir ! Vas chercher d'autres beau-  
» tés plus crédules et moins tendres,  
» qui ne voient dans l'amour qu'un chan-  
» gement de saison, et qui sont aussi  
» inconstantes que le climat de Paris.  
» Adieu, crains de m'avoir pour ton  
» amante ; laisse-moi seule dévorer mes  
» chagrins. . . . Que dis-je ! tu es néces-  
» saire au bonheur de ma vie ; j'ai besoin  
» de consolation, d'un ami. . . je n'ose  
» dire d'un amant ! Un monstre n'a que  
» trop abusé de la douceur que je trou-  
» vais à croire un amant sincère ; il me



» jurait que j'en étais chérie ; mais il ne  
» me le disait que de bouche , la vérité  
» s'adressait à une autre , et moi je  
» savourais le mensonge ! Pourquoi  
» faut-il que je sois détrompée ? hélas !  
» que je regrette l'illusion qui enchantait  
» mon âme ! Si l'amour n'est qu'une  
» longue erreur , qu'on serait heureux  
» que cette erreur ne se dissipât qu'au  
» moment où l'on cesse d'exister . . . . .  
» Du moins fais durer l'agréable men-  
» songe dont tu viens enchanter mes  
» sens , aie pitié de moi , je puis ajouter  
» foi à tes paroles , je puis t'aimer.  
» Serait-ce un crime , et devras-tu m'en  
» punir ? Mais n'écris-je pas à un être  
» fantastique ? Quel es-tu ? je ne te con-  
» nais point. Tu es peut-être une de ces  
» intelligences célestes qui peuplent les  
» Elémens . . . . Tant mieux , tu es au-  
» dessus des défauts , des vices , des  
» prétendues vertus de l'espèce hu-  
» maine . . . . Fais-moi tenir tes lettres  
» par un de ces Esprits inférieurs qui  
» sont soumis à tes ordres ; tu sais

» qu'une simple mortelle a des ména-  
 » gemens à garder , fût-elle adorée par  
 » un amant fidèle.... Parles-moi sans  
 » cesse de celui qui me sera toujours  
 » cher , malgré sa fausseté , sa perfidie ».  
 » die ». —

Cette lettre où règne le désordre des idées de celle qui l'avait écrite , et la malheureuse passion dont elle était tourmentée , me causa quelques instans de remords , peu s'en fallut que je ne fusse tenté de renoncer à cette infortunée. Mais les réflexions que je fis me guérissent bientôt de ma vertu pusillanime. J'eus honte de vouloir être plus raisonnable que les jeunes gens de mon âge. Aucun d'eux , me dis-je , n'aurait la délicatesse de renoncer à la conquête facile de Clélie. D'ailleurs n'est-ce pas rendre un service signalé à cette Belle , que de lui faire oublier un ingrat ? Ce qui m'excitait encore à mettre à fin l'aventure commencée , c'est que je la regardais comme sur le point de se terminer d'une manière avantageuse

pour moi. Clélie a reçu ma tendre épître ,  
m'écriai-je transporté de joie , elle daigne  
y répondre ; elle est à demi-vaincue :  
n'est-ce pas de la sorte que la séduc-  
tion commence à pénétrer dans le cœur  
d'une Beauté crédule ?





## CHAPITRE XI.

*Rencontre qu'on n'attendait guère.*

**E**H BIEN, je me trompais encore ; je ne tardai pas à apprendre que les moyens qui attendrissent une personne sensée, ne font aucun effet sur une fole. Voulant continuer mon commerce épistolaire, dont j'espérais les plus grandes merveilles, j'envoyai mon fidèle émissaire porter une nouvelle missive, où *mon cœur s'exprimait au moyen de ma plume ; gros de soupirs, je ne respirais qu'en songeant à mon inhumaine ; sa vue seule pouvait m'empêcher de mourir.....* Mais, ô revers imprévu ! toutes mes belles phrases furent perdues ! on dit à mon émissaire que Mademoiselle Clélie n'était plus à Paris, et on refusa de lui apprendre ce qu'elle était devenue ; on lui tint plusieurs jours de suite le même langage et la même rigueur, et excédé

de ses visites importunes , on finit par lui fermer la porte au nez.

J'avoue que cet incident me déconcerta , et me fit repentir de n'avoir pas su mieux profiter du long tête-à-tête que j'avais eu avec ma belle soie , lorsque je fis sa bizarre rencontre. Hélas ! me disais-je douloureusement , l'occasion perdue ne se recouvre jamais. Encore si j'avais eu l'esprit de m'informer de la demeure de la prude Bourdin ou de l'inconstant Chevalier , l'un ou l'autre m'apprendrait peut-être le lieu où elle s'est retirée.

Malgré le peu d'apparence de la découvrir , je me mis à fureter dans les promenades , dans les Spectacles , dans les églises les plus voisines de son quartier , persuadé que si on en avait imposé à mon laquais et qu'elle n'eût point quitté Paris , je la trouverais enfin dans l'un de ces différens endroits. N'était-ce pas un commencement de folie de ma part , de courir ainsi après une personne qui vraisemblablement se souciait peu

de moi, et pouvait être fort éloignée du lieu où je la cherchais? Mais la passion raisonne-t-elle? et puisque je m'avisais d'aimer une fole, avais-je l'esprit bien sain?

Mes courses ne furent pas absolument inutiles; elles me firent rencontrer la vertueuse Bourdin et le dangereux Chevalier qui occasionnait des duels parmi les Dames. Cette rencontre se fit assez singulièrement.

Fatigué un soir de ma promenade aux Tuileries et aux Champs - Elisées, je montais dans un fiacre pour me rendre à la Comédie Française, quand je vis entrer par l'autre portière une grosse femme, courte et ronde, qui allait être suivie d'un homme assez bien vêtu: pour arrêter cette irruption, je représentai que je m'étais emparé du fiacre le premier; les nouveaux arrivés soutinrent qu'ils y avaient plus de droit que moi; il allait s'élever une querelle sérieuse entre les deux prétendans du misérable carrosse de place, si la Dame



ne nous avait conjurés d'avoir de la modération, et ne s'était avisée de dire qu'il serait plus convenable de me conduire où m'appelaient mes affaires. Je n'eus pas plutôt lâché que j'allais aux Français, qu'ils poussèrent un cri de joie, et m'apprirent qu'ils avaient aussi formé le dessein de s'y rendre. La paix fut alors faite entre-nous, et nous roulâmes avec autant de bonne-humeur que si nous nous étions connus depuis long-tems. Le Monsieur qui accompagnait la Dame, lui adressant la parole, lui dit que son oncle, M. d'Ormond, avait toujours désiré de voir la Pièce qu'on donnait ce jour-là ( c'était *la Fole-Journée* ). Le nom de d'Ormond me frappa : Quoi ! m'écriai-je, seriez-vous Madame Bourdin, et vous, Monsieur, ce Chevalier qui soupirait autrefois pour Mademoiselle Clélie ? — C'est nous-mêmes, me répondit-il ; mais par quel hasard prononcez-vous nos noms, et comment savez-vous une inclination qui doit être ignorée du Public ? — La raison en est toute simple,

répliquai-je en riant ; j'eus le bonheur d'empêcher le plus étrange combat dont on ait entendu parler. — Après cette explication , je les priai l'un et l'autre de m'informer du sort actuel de Mademoiselle de M \* \* \* , à laquelle je déclarai prendre un intérêt très-vif. Madame Bourdin me dit qu'elle ne l'avait point revue depuis le duel ridicule auquel elle avait été forcée de consentir. Le Chevalier ajouta qu'il n'avait osé se présenter qu'une seule fois chez elle , depuis ce jour funeste et comique. Il soupira en proférant ces mots , baissa les yeux et devint rêveur. Pour la Dame Bourdin , elle se mit à m'entretenir avec une volubilité extrême , de mille choses indifférentes : elle cherchait à faire briller les charmes de son esprit , et ne parvint qu'à me montrer qu'elle était une des grandes babillardes de son sexe. Tandis qu'elle m'étourdissait par son flux immodéré de paroles , j'eus tout le loisir de la considérer. L'embonpoint de Madame Bourdin la fait paraître plus petite qu'elle

qu'elle ne l'est en effet ; mais il lui prête des grâces qu'une autre n'aurait pas ; quoiqu'elle puisse avoir trente - six à quarante ans, elle a toute la fraîcheur de la jeunesse , une carnation digne du pinceau de l'Albane ; sa blancheur éblouissante est relevée par le coloris de la rose ; son bras et sa main ont la forme la plus parfaite ; son fichu , soigneusement fermé en apparence , laisse pourtant appercevoir la forme d'une gorge dodue , et par une petite échappée , la neige et les lys qui en parent les attraits. Un grand œil noir et plein de feu , anime singulièrement sa physionomie , et fait un étrange contraste avec l'air recueilli que s'efforce de prendre la bonne Dame Bourdin ; car sa manière modeste , mais recherchée , d'être mise , les couleurs sombres de ses ajustemens , mais qui lui sièent à ravir , annoncent , autant que ses discours réservés , qu'elle veut jouer le rôle de dévote , ou du moins de prude.

Le Chevalier me parut un beau jeune

*Première Partie.*

E



homme , d'une taille élancée , d'une figure aussi agréable qu'intéressante : je lui aurais , je crois , pardonné de se faire aimer des femmes jusqu'à la folie , si je ne m'étais aperçu qu'il affectait souvent de rire , afin de montrer la beauté de ses dents , et si je ne lui avais trouvé la fatuité et l'amour-propre des jeunes gens de son âge.

Nous arrivâmes à la Comédie peu avant qu'on commençât ; le Chevalier et sa Dame eurent bien de la peine à se glisser dans une loge où on leur gardait deux places ; moi , je fus très-heureux de pouvoir me fourer dans un coin de l'orchestre , tant la foule était considérable , et cependant on jouait cette Pièce pour la quatre-vingtième fois. J'avais failli , quelques jours auparavant , être étouffé au Théâtre Italien , à la vingt-neuvième représentation de *la Fole Nina* , Pièce aussi bizarre , aussi extravagante que *la Fole Journée*. En doit-on conclure que l'amour des bonnes choses est perdu dans la Capitale ? Non , ce serait une

hérésie en matière de goût. Présumons-  
 en seulement que le Public de nos jours  
 s'y amuse quelquefois de monstres Lit-  
 téraires et Dramatiques, et qu'il a sur-  
 tout un grand faiblesse pour les folies.

En me séparant de Madame Bourdin ,  
 je lui avais demandé la permission d'al-  
 ler lui présenter mes hommages ; elle me  
 l'avait accordée en me serrant la main  
 par un mouvement non réfléchi, qui  
 la fit rougir dans le même instant. Tout  
 fier de l'impression favorable qu'il me  
 semblait avoir faite sur l'appétissante dé-  
 vote, je me préparais le lendemain à  
 voler chez elle ; une visite qu'on m'an-  
 nonça , m'obligea de modérer mon im-  
 patience , et me causa beaucoup d'éton-  
 nement. C'était le Chevalier si vivement  
 aimé de l'infortunée Clélie , et dont  
 j'appris que le nom était de Saint-Albin.  
 Il entra d'un air contraint et embarrassé,  
 que je ne m'attendais pas de voir dans  
 un étourdi tel que lui. Il me pria de lui  
 dire quelle était encore la façon de penser  
 à son égard de la jeune personne qui

avait exposé sa vie dans l'excès de sa passion, et il m'assura qu'il lui importait de savoir s'il était devenu un objet odieux. Je n'eus garde de l'informer de tout ce dont j'étais instruit; je feignis une ignorance entière sur les sentimens de Clélie à son égard. Je lui dis seulement que j'avais cru m'apercevoir qu'elle était revenue de la passion qu'elle avait eue pour lui, et qu'il fallait que quelque autre cause l'eût portée à se battre avec Madame Bourdin, qu'il était vraisemblable qu'elle ne haïssait plus comme sa rivale. Le Chevalier de Saint-Aubin me parut affecté de ce que je lui disais, et me quitta en poussant un profond soupir.

Dès qu'il se fut retiré, je me hâtai de me rendre chez Madame Bourdin. Sitôt qu'on m'eut annoncé, je vis sortir d'auprès d'elle, fort en désordre, un grand homme noir, à face vermeille et rubiconde, qui passa rapidement sans presque me saluer, et en marmotant des paroles que je ne pus entendre. Je trou-



vai la Dame Bourdin dans une espèce  
 d'Oratoire, où tout respirait la piété et  
 le luxe ; les tableaux de dévotion repré-  
 sentaient des sujets qui pouvaient en  
 même-tems édifier et plaire aux yeux ;  
 un prie-Dieu était auprès d'une volup-  
 tueuse otomane , et les Œuvres de Marie  
 à la Coque à côté d'un pot de rouge.  
 La maîtresse de ce lieu saint et pro-  
 fane était à demi-couchée sur une cha-  
 se-longue. Crainte de la scandaliser, je  
 m'assis à quelque distance d'elle, mais  
 elle me fit signe de m'approcher ; j'obéis  
 avec une modestie affectée, et baisai avec  
 recueillement son bras ferme et potelé.  
 Après les premiers complimens, Ma-  
 dame Bourdin amena la conversation sur  
 le sujet de Clélie, dont elle dit tout le  
 mal possible, en levant par intervalles  
 les yeux au Ciel, et accompagnant cha-  
 que médisance de pieuses exclamations.  
 Etonné d'entendre une dévote déchirer  
 ainsi son prochain, j'allais en témoigner  
 ma surprise ; mais Madame Bourdin n'in-  
 terrompit, en me priant de l'excuser si

elle était obligée de me congédier, l'heure étant venue où elle devait vaquer à des exercices de piété, après lesquels elle se proposait d'aller à l'Opéra; je me retirai peu édifié, bien résolu de revenir quelquefois m'amuser du contraste qu'offrait en cette femme l'affectation de la pratique des hautes vertus, avec le goût des plaisirs mondains.



## CHAPITRE XII.

*Folies à la campagne.*

**J**E cherchai pendant près de quinze jours , avec une activité extrême , le fol objet de ma ridicule passion ; n'ayant pu le découvrir , je commençais à mettre moins d'ardeur dans mes courses ; peut-être même aurais-je oublié tout-à-fait la cause qui les avait occasionnées , si la fatalité de mon étoile ne m'eût fait retrouver la personne qui devait troubler cruellement mon repos et ma raison ; mes vœux furent comblés dans le moment que j'étais loin de m'y attendre.

L'affaire qui avait amené mon beau-frère à Paris , était des plus sérieuses , et comme son humeur brusque le rendait peu propre à jouer le rôle de solliciteur de procès , ma sœur s'était chargée de ce soin-là ; je l'accompagnais dans les humbles démarches auxquelles



l'usage autorise tous les plaideurs , quoiqu'on regarde les Juges comme incorruptibles : j'étais d'autant plus obligé d'être le fidèle Ecuyer de ma chère sœur , que je n'avais pu m'empêcher de me réconcilier avec elle , et que j'avais des amis dans la Magistrature.

Nous allâmes un jour chez un jeune Conseiller au Parlement , mon ami intime ; nous étions dans son cabinet , lorsqu'on lui apporta une lettre , sur laquelle il n'eut pas plutôt jeté les yeux , qu'il éclata de rire , en s'écriant : — Peste soit de la fole ! vouloir que je trouve un perfide qui l'a abandonnée , et que je le fasse punir ! Si les Tribunaux se chargeaient d'un pareil soin , ils auraient furieusement d'infidèles à poursuivre. — Ces mots excitèrent toute mon attention ; je le priai de me montrer cette requête singulière , en ajoutant que je croyais connaître celle qui l'avait écrite. Il ne me refusa point la satisfaction que je lui demandais. La missive était conçue en ces termes :

*Lettre de Clelie à M. de \*\*\*\*, Conseiller  
au Parlement.*

MONSIEUR,

« Le cœur d'un vrai Juge, ouvert à  
» toutes les plaintes des citoyens oppri-  
» més, est sans cesse disposé à saisir  
» les différentes occasions qui se pré-  
» sentent de témoigner son zèle, et de  
» leur servir d'appui. Qui mérite mieux  
» la protection des Lois et d'exciter la  
» vigilance des Magistrats, que les jeunes  
» personnes trompées par l'inconstance  
» des hommes ? Hélas ! crédules et con-  
» fiantes, elles se laissent attendrir aux  
» discours trompeurs d'un amant, et  
» finissent par maudire et leur extrême  
» sensibilité et les dons enchanteurs  
» qu'elles ont reçus de la nature. Repré-  
» sentez-vous, Monsieur, la Beauté la  
» plus intéressante ; la candeur est sur  
» ses lèvres de rose, ainsi que dans son  
» âme ; voyez des larmes offusquer l'éclat  
» de ses yeux, et rouler doucement sur

» ses joues à demi-décolorées , sembla-  
» bles à une fleur qu'un soleil brûlant com-  
» mence à dessècher sur sa tige. A cet  
» aspect si touchant , quel cœur serait  
» assez dur pour n'être pas pénétré de  
» douleur ? L'ingrat qui la plonge dans  
» cette cruelle affliction , n'en pourrait  
» même soutenir le spectacle ; aussi  
» court-il au loin promener son infidé-  
» lité. Pourquoi les Lois ne viennent-  
» elles pas au secours de cette infortu-  
» née ? La crainte d'être justement puni,  
» en imposerait peut-être aux amans vo-  
» lages ; on ne se permettrait plus d'ou-  
» trager chaque jour la bonne-foi ; le  
» désordre et le crime seraient enfin  
» bannis de la société. Ces considérations  
» et une foule d'autres qu'il serait trop  
» long de vous décrire , me font espérer  
» que non-seulement vous me prêterez  
» votre appui , mais que vous sollicite-  
» rez encore la promulgation d'une Loi  
» contre les infidèles , soit époux , soit  
» amans. Mon sexe n'a pas lieu de crain-  
» dre de se trouver enveloppé dans le



» nouveau règlement; c'est lui qui est  
» victime du peu de constance et de la  
» fausseté des hommes : il ne changerait  
» jamais, s'il ne cherchait à se venger  
» d'un trop aimable scélérat. Que n'ai-je  
» la force d'être perfide à mon tour !  
» Mais je me contente de gémir, au-  
» lieu d'oublier le volage. Que je serais  
» heureuse si en fuyant de moi il eût  
» emporté son image, qu'il a laissée au  
» fond de mon cœur ! Le Chevalier de  
» Saint-Albin est l'ennemi qui me rend  
» la plus infortunée des femmes, tan-  
» dis qu'il paraissait né pour faire mon  
» bonheur. En quoi ai-je mérité tous  
» les maux qu'il me cause ? Je l'ai cru  
» sincère, je l'ai cru tendre, je l'ai cru  
» sensible à l'amour qu'il m'inspirait....  
» Lorsque j'allais lui faire lire dans mon  
» âme une tendresse supérieure à la  
» sienne, je l'ai presque surpris dans les  
» bras de ma rivale.... Quelle est donc  
» ma triste destinée, il semble que je  
» sois poursuivie par deux infidèles tout  
» à la fois !.... Augustes Magistrats ,

» ajoutez à l'étendue de vos devoirs et  
» de notre reconnaissance ; vous êtes  
» les défenseurs de la veuve et de l'or-  
» phelin ; protégez aussi les amantes dé-  
» laissées ; accordez un généreux secours  
» à la plus malheureuse de toutes ; en  
» la vengeant , sauvez les jours de

» CLÉLIE DE M\*\*\*. »

Eh ! où est-elle , m'écriai - je , cette Clélie , qui s'imagine que les Magistrats sont assez dépourvus d'occupations , pour n'avoir qu'à se mêler des tracasseries des amans ? — Elle est à la terre de Madame d'Arval , me répondit mon ami , où je vais dès demain passer tout le tems des vacances. — J'étais particulièrement lié avec M. d'Arval le fils , ainsi je ne balançai point à déclarer à M. de \*\*\*\* , que je voulais l'accompagner à la campagne , et y mener ma sœur ; mais je gardai le silence sur la liaison que j'avais commencée avec Clélie. Madame d'Albon n'eut pas de peine à pénétrer mon motif , et se contenta , dans la crainte

de me fâcher, de me témoigner sa façon de penser par un sourire.

Mon beau-frère, malgré sa brusquerie et sa mauvaise humeur, n'osa s'opposer à mon projet; il me laissa amener sa femme beaucoup plus facilement que je n'aurais cru : il est vrai qu'il ne pouvait douter qu'elle ne fût très-en sûreté avec moi, et que j'eus l'art de lui persuader que ce petit voyage serait fort utile au dénouement de son procès.

Le lendemain nous rejoignîmes le jeune Conseiller mon ami, et nous partîmes tous les trois ensemble pour la terre de M. d'Arval, où nous arrivâmes avant la fin du jour. Le premier objet sur qui mes yeux se fixèrent avec plaisir, fut l'héroïne Clélie; elle était dans un équipage vraiment guerrier, habillée en amazone, et une espèce de casque sur la tête. Cette parure lui convenait à merveille, et donnait à sa phisionomie un air noble et gracieux. Elle me considéra d'abord avec étonnement; ensuite je vis sur son visage une impression de



tendresse et de douleur ; puis regardant avec fierté la Dame qui était avec moi , elle parut démêler ses traits , et poussa un profond soupir. Aucun de ses mouvemens ne m'échappa , et il me sembla qu'ils m'annonçaient des dispositions favorables. Je n'en fus que plus empressé à lui apprendre , à la première occasion qui se présenta , que la personne que j'amenais , la même qu'elle avait vue au Jardin du Roi , était ma sœur , dont j'avais été séparé depuis une année. Cette explication , qui dissipait tous les doutes à mon égard , la combla de joie ; elle m'en témoigna sa satisfaction par un doux serrement de main , qui redoubla mes espérances amoureuses.

Le lendemain de mon arrivée , au lever de l'aurore , j'allai promener mes tendres rêveries dans un jardin qui , par son étendue , peut passer pour un parc. J'y songeais au moyen de séduire promptement Clélie , car je n'étais pas de ces amoureux qui se repaissent de tendres protestations : ils sont bien rares ces

êtres Platoniques ! je songeais , dis-je , aux moyens d'adoucir l'inhumaine Clélie , quand je crus l'entre-voir qui traversait l'allée où j'étais. Aussi-tôt je me mis à sa poursuite , avec des intentions aussi peu honnêtes que celles qu'avait Apollon courant sur les traces de la belle Daphné... Mais ma comparaison n'est pas tout-à-fait juste ; cette Nimphe fuyait , au lieu que ma divinité ne marchait que son pas ordinaire : c'était au tems jadis que les femmes craignaient un tête-à-tête avec leurs amans ; de nos jours elles recherchent ce que leurs grands'mères avaient la simplicité de regarder comme un crime. Pour ramener tout simplement mon stile à l'expression de la vérité , je dirai donc sans emphase que je tâchais de m'approcher de Mademoiselle de M\*\*\* qui , s'étant apperçue que je la suivais , s'arrêta pour que je pusse la joindre avec plus de facilité. Je lui témoignai mon étonnement de la voir levée si matin ; elle me répondit que le jeune Conseiller avec qui j'étais venu , aimait passionné-

ment Mademoiselle d'Arval , à laquelle elle voulait goûter le malin plaisir de donner un bouquet avant que l'amant fût levé , qui apprendrait par-là que c'était la fête du cher objet de sa tendresse. Je ne manquai pas d'approuver ce dessein , et de m'offrir pour la seconder. Mais j'observai que le soleil ne paraissant qu'à peine sur l'horison , nous devions attendre un peu plus tard , pour mieux juger de l'éclat des fleurs que nous voulions choisir , et je proposai à ma belle de venir s'asseoir dans un cabinet de verdure , afin de goûter la fraîcheur du matin. Elle se rendit à ma prière avec une docilité charmante , et sans me marquer la moindre défiance. J'aurais regardé cette démarche imprudente comme une nouvelle preuve de folie , si je n'avais su que la plupart des femmes se la permettent au risque même d'avoir lieu de s'en repentir. Je m'efforçai , en fin renard , de cacher l'espérance secrète dont elle enchantait mes sens ; j'avais l'air froid , indifférent , je tenais les yeux baissés , tandis que je



me disais , dans le fond de mon cœur : pour le coup , elle ne m'échappera point , je la tiens dans mes pièges. Je vais triompher de son innocence et de sa sagesse.

Je la fis asseoir sur un banc de gazon , et je me mis à ses genoux , attitude qui n'a que l'apparence de respectueuse. Je répétais alors toutes les protestations d'amour usitées dans l'empire de la galanterie ; et tout en parlant , je me saisis d'une des mains de la belle matineuse , sous prétexte de la couvrir de baisers , mais en effet pour avoir un ennemi de moins à combattre : je connaissais la force de l'héroïne que je voulais ajouter à mes conquêtes. Ainsi , sentant qu'il fallait agir avec prudence , je crus devoir assurer ma victoire en jurant effrontément que tous mes vœux tendaient au mariage , et que j'étais dans la plus vive impatience de former bientôt des nœuds indissolubles. A ces mots un doux sourire se répandit sur le visage de Clélie , ses yeux s'animèrent , la

blancheur de son teint fut relevée par le rouge de la pudeur ; je me flatai de toucher à l'heure du berger ; mais les apparences de mon triomphe ne durèrent qu'autant qu'il était nécessaire pour couvrir de honte ma fatuité. — Est-il bien vrai, s'écria Mademoiselle de M\*\*\*, en me regardant tendrement, que vous répondez à ma tendresse, et formez des vœux pour que nous soyions unis ? Eh bien, Chevalier, venez vous asseoir à côté de moi, et prenons de justes mesures pour nous rendre parfaitement heureux. — Quelle est votre erreur, repliquai-je d'un ton dolent, et sans quitter l'attitude dont j'espérais tirer un merveilleux parti ! pouvez-vous oublier que le Chevalier est un parjure, un infidèle, un monstre ; et que moi je suis animé par la candeur, la vérité, et par l'amour le plus tendre ! — Pendant cette exclamation pathétique, Clélie était sans doute revenue de son illusion ; tout ce que je puis dire, c'est que me poussant assez fort pour me renverser en arrière,

neureusement sur un tapis de mousse et de fleurs, elle n'eut point de peine à se débarrasser de mes bras. Elle s'arrêta à la porte du cabinet, et me fixant d'un œil courroucé : — Je ne sais qui tu peux être, me dit-elle, et d'où te viens l'audace de me parler d'un amour méprisable.... Laisse-moi me livrer aux savantes spéculations qui me feront trouver la fortune dans le jeu des Loteries; les nombres ont ensemble un rapport mystérieux. D'ailleurs, j'ai consulté un mendiant, un aveugle, un fou des Petites-Maisons, pour me décider sûrement dans mon choix. Une autre précaution mystérieuse va m'ouvrir le livre des destinées; j'ai lié plusieurs numéros, je les ai écrits sur du parchemin vierge avec une plume neuve, et je les ai mis hier soir sous mon oreiller: adieu, je vais les comparer aux songes qui m'ont agitée cette nuit; je vais saisir le rapport des uns et des autres, et m'enrichir à jamais par le secours de la docte cabale. —

Elle s'enfuit à ces mots d'un pied aussi



léger que celui d'une biche ; je demeurai saisi d'étonnement du discours disparate que je venais d'entendre , et indigné contre ma sottise de m'attacher au char d'une telle femme. Je formai le sage résolution de l'abandonner à ses extravagances. Mais ce projet était trop raisonnable pour que je pusse y persister long-tems.

Je me relevai regrettant déjà la proie qui venait de m'échapper. Après avoir pesté contre mon sot amour , j'allai tout doucement me renfermer dans ma chambre , et voulant me reposer de la fatigue que je venais d'essuyer , je me remis au lit , où sans penser qu'il y eût une Clélie dans le monde , je m'endormis profondément.



---

## CHAPITRE XIII.

*Indiscrétions , tracasseries , dépit  
amoureux , &c.*

JE fus brusquement réveillé par la plus désagréable musique qu'on ait jamais entendue , même dans un mauvais Opéra. Je courus à ma fenêtre pour voir d'où provenait un tel charivari ; et je ne fus pas peu surpris d'appercevoir le jeune Conseiller à la tête de cet infernal concert , destiné à donner une aubade à Mademoiselle d'Arval , en l'honneur de sa fête. Qu'on juge de l'effet qu'il devait produire ; il était composé de trois gros nanans , Chantres de l'Eglise du Village , qui hurlaient le *Gloria* *in excelsis* , tandis que leurs voix étaient mélodieusement accompagnées d'un serpent , d'une vielle , d'un tambour et d'un fifre. On se rassembla dans la salle à manger , en riant aux éclats. Le Conseiller s'excusa sur l'impossibilité de trouver

aux environs de meilleurs Musiciens ; et cette plaisanterie redoubla la gâité qu'inspire naturellement le séjour de la campagne.

Pendant que tout le monde s'amusait , je considérais Clélie , et je m'aperçus que ses regards évitaient de rencontrer les miens. Piqué d'une indifférence aussi déplacée , après ce qui s'était passé entre nous , je résolus à mon tour de montrer beaucoup de froideur. Fidèle au plan que je me proposais , j'évitai sans affectation de me trouver auprès de Clélie ; je ne jetai plus les yeux sur elle , je cessai de lui adresser la parole , et quand les Dames allaient à la promenade , ce n'était plus à elle que j'offrais le bras.

Ce dépit amoureux dura de ma part tout un grand jour ; vraisemblablement je n'aurais pas tardé à m'en lasser , si ma sœur n'était venue me mettre dans une autre position pour le moins aussi embarrassante. Comme elle observait exactement mes démarches et jusqu'à mes gestes , elle vit avec la dernière sur-



prise le changement qui s'était fait en moi. — Quel est donc le sujet de ta froideur, me dit-elle dans un moment où elle me joignit après le dîner? tu ne pouvais vivre sans ta Clélie; vous êtes sous le même toit, et vous vous évitez avec autant de soin que si vous étiez époux! — Pour toute réponse, je tirai du fond de ma poitrine un douloureux soupir. — Est-ce que les affaires de ton cœur vont mal, mon pauvre garçon, reprit ma sœur? Aurais-tu trouvé une inhumaine dans la tendre Clélie, ou te dégoûtes-tu d'une conquête trop facile? — J'étais tellement abîmé dans des sombres réflexions, que je gardais un morne silence. Impatienté du persiflage dont j'étais l'objet, et ne voulant rien répondre, je songeais à m'échapper de cette curieuse importune; mais elle se douta de mon dessein, et appela Mademoiselle d'Arval pour l'aider à me retenir. Toutes deux m'arrêtèrent en folâtrant. Je me pretais de mauvaise grâce à leur badinage. Mademoiselle d'Arval s'aperçut de mon

air contraint , et en demanda la cause. Ma sœur lui conta sans façon ma lamentable histoire en des termes si plaisans , que l'une et l'autre en riaient à se tenir les côtés. J'avais en vain tâché de faire entendre à Madame d'Albon combien son indiscretion me faisait de peine ; je ne pus empêcher un récit qui ne contenait ni l'éloge de mon esprit , ni celui de mon cœur , et , pour comble , il me fallut essuyer une longue morale sur la scélératesse du projet que j'avais formé contre la vertu de Clélie. Ma patience étant plus que poussée à bout , je parvins à m'échapper , et courus me cacher dans le plus épais d'un petit bois.

Les rieuses ne m'oublièrent point quand elles m'eurent perdu de vue , elles rentrèrent au salon , où Mademoiselle d'Arval régala aussi-tôt la compagnie de tout ce qu'elle venait d'apprendre. La maîtresse du logis frémit du danger que courait chez elle une jeune personne qu'elle avait à sa garde , et crut devoir recommander à Clélie une conduite  
extrêmement

extrêmement réservée. Pour cet effet, elle la fit passer dans une autre pièce, et la conjura de mieux s'observer qu'elle n'avait fait jusqu'à présent. Soit que le zèle de Madame d'Arval fût trop animé et qu'elle se servît de termes un peu vifs, Clélie reçut fort mal ses remontrances, et s'imagina qu'on la supposait capable de la faiblesse dont on l'avertissait si charitablement de se garantir. J'ai su tout ce détail de Clélie elle-même, qui m'en fit part dans un instant où ses sentimens m'étaient favorables.

Madame d'Arval, nullement édifiée de l'air dont elle recevait ses conseils, la quitta avec politesse, mais ne pouvant s'empêcher de ressentir au fond de son cœur ce mécontentement qu'éprouvent les personnes les plus sages, quand on refuse de se rendre à leurs avis. Cependant elle ne perdit rien de la bonne opinion qu'elle avait de la vertu de Clélie, qu'elle crut suffisamment prévenue pour se tenir en garde contre mes séductions. Une telle certitude ne lui



fit pourtant pas négliger une précaution qui lui parut très-nécessaire ; elle jugea à propos de m'engager à cesser mes poursuites , et de me faire une bonne mercuriale. Dans cette intention, elle descendit au jardin , où elle eut bien de la peine à me trouver.

J'ai déjà dit que je m'étais enfoncé dans le bois ; je m'y couchai sous un épais feuillage , et là , me croyant oublié de la nature entière , je me mis à rêver sur la fatalité de mon sort , qui me contraignait à aimer une fole , au risque de devenir fou moi-même. — Pour un homme qui a de grands desseins à exécuter , me dit Madame d'Arval , vous êtes bien tranquile. — Je me levai , et la priai de s'expliquer plus clairement. — Puisque vous feignez de ne pas m'entendre , répondit - elle , asseyons - nous sur ce banc ; je vais vous dire les plaintes que j'ai à faire de votre conduite. Ne m'interrompez point ; quand j'aurai cessé de parler , vous vous justifierez si vous pouvez. — L'air et le ton sérieux dont

cet avant-propos fut accompagné , me jetèrent dans la dernière surprise : j'étais loin de m'imaginer que Clélie en fut le motif , moi qui avais tant à me plaindre de ses procédés à mon égard. Après que j'eus pris place auprès de Madame d'Arval , elle enfla un long discours sur les bienséances , sur le tort que l'on avait dans un certain monde , de regarder les mœurs comme ridicules. Elle en vint enfin à l'attachement que je paraissais avoir voué à Clélie ; indépendamment du reproche que je méritais , selon elle , de vouloir corrompre l'innocence d'une Demoiselle honnête et bien née , elle prétendit qu'il était très-indécent de s'attaquer à une personne dont la raison n'était pas saine. J'aurais pu lui objecter que les hommes ne cherchaient point la raison dans l'objet de leur tendresse , et que par conséquent j'avais un préjugé de moins à combattre ; mais je me contentai de protester à Madame d'Arval que je savais trop ce que je lui devais , pour cesser de me con-

duire en homme d'honneur dans sa maison. Afin d'interrompre une conversation qui me peinait, je présentai le bras à la sermoneuse, et nous rejoignîmes la compagnie.

Nous arrivâmes très-silencieusement au salon, où tout le monde était rassemblé. A mon aspect la conversation fut interrompue, et tous les regards se fixèrent de mon côté. On prétendait juger à ma contenance de l'effet qu'aurait produit sur moi le sermon dont je venais d'être régalé. Comme je n'avais garde de me douter que j'eusse un si grand nombre de confidens, je ne savais ce qui les obligeait à faire de moi leur point de vue. Je demandai à ma sœur quelle était la cause de ces regards mystérieux, et du silence qu'il me semblait que ma présence eût occasionné; elle ne me répondit rien, et riait sous cape. Le jeune d'Arval et les autres Messieurs se mordaient les lèvres pour s'empêcher d'éclater, et les Demoiselles affectaient un sérieux qui me



paraissait leur coûter beaucoup à garder.

Cette scène muette aurait duré plus long-tems, si Madatne d'Arval n'eût fait un signe auquel ses filles se levèrent et la suivirent. Alors chacun cessa de se contraindre, et le premier à qui je demandai l'explication de ce que je voyais, me rit au nez : les autres suivirent son exemple. Je délibérai si je me fâcherais ou non, lorsque Clélie entra. A sa vue on reprit un maintien composé. Eh ! que diable, dis-je en moi-même, est-ce que ces gens-ci sont devenus fous ? — Suis moi, me dit le jeune d'Arval, j'ai bien des choses à t'apprendre. Je vois, continua-t-il, quand nous fûmes à l'écart, que la manière dont on agit t'inquiète. Voici la cause de tout ce mystère : ta sœur a fait confidence à la mienne de ton amour pour Clélie, et des moyens dont tu prétends te servir pour en venir à une heureuse conclusion. Tu peux facilement juger que ma sœur n'a eu rien de plus pressé que de divulguer ton secret à notre

société. Ma mère , très-scandalisée de tes mauvaises intentions , a dû te laver la tête comme il faut. Voilà le sujet de notre silence et de nos ris. — A cette explication je demeurai interdit et confus , et j'avoue de bonne foi que ce fut seulement du dépit de voir découverts mes projets amoureux. — J'ai à t'avertir , continua d'Arval , que si Clélie a pour toi quelque bonne volonté , il est à propos que vous preniez de justes mesures pour vos entretiens secrets ; car vous allez être soigneusement observés. Si j'entrais dans les vues de ma mère , poursuivit-il en souriant , je ne te parlerais pas avec tant de franchise ; mais je sais qu'à notre âge on a besoin d'indulgence. —

Je remerciai mon ami de ces avis utiles , et je lui donnai à entendre que j'aurai soin d'en faire usage. Nous rentrâmes dans le salon , où la conversation ne pouvait manquer d'être sérieuse : heureusement qu'on vint avertir que le souper était servi.

En passant dans la salle à manger, Clélie se trouvant proche de moi, me serra la main, dans laquelle elle me glissa un petit papier. Je m'attendais si peu à cette faveur insigne, que j'eus la maladresse de laisser tomber le papier mystérieux; mais je le ramassai avec la rapidité d'un éclair, et je le mis dans ma poche, avant qu'on eût eu le tems de s'en appercevoir.

Le repas commença avec la gravité d'un banquet de cérémonie. Moi j'observai la contenance de mon aimable Fole; je remarquai que ses yeux cherchaient à rencontrer les miens, quand ceux des autres étaient occupés ailleurs, car nous étions le but où se fixaient tous les regards. Le serrement de main, le papier que je soupçonnai être un billet doux, les tendres œillades lancées à la dérobée, tout cela répandit dans mon imagination un charme infini; j'en tirai le meilleur augure possible, et je repris sur-le-champ les projets que j'avais en quelque sorte abandonnés à la vue des



difficultés qui s'opposaient à leur exécution.

Quoique devenu plus gai , le souper me parut d'une longueur insupportable , tant je brûlais d'impatience de savoir ce que contenait le mystérieux papier. Enfin on se leva de table ; je courus dans une anti-chambre , et à l'aide de la première lumière , je dévorai ces lignes : — « J'ai » à vous dire un million de choses que je » ne puis écrire. Tentez toutes sortes de » moyens pour me parler cette nuit. Je » vous seconderai autant qu'il me sera » possible ». —

Ce rendez-vous me pénétra de la joie la plus vive ; je ne doutai pas qu'il ne dût me conduire au bonheur , objet de tous mes desirs , et j'en conclus qu'une fole était aussi capable qu'une personne raisonnable , de sacrifier la sagesse à l'amour.



---

## CHAPITRE XIV.

*Rendez-vous nocturne, gourmandes,  
égratignures.*

**T**ANDIS qu'on faisait un reversis dans le sallon, il me fut permis d'aller promener mes tendres rêveries dans le jardin, attendu que je ne suis point joueur, et que la présence de Clélie tranquilisait tout le monde sur mes actions. J'allai donc m'occuper de la grande entreprise que j'avais à tenter cette nuit même. Comme je ne croyais pas en venant à la campagne chez Madame d'Arval, que je serais dans le cas d'y avoir un rendez-vous nocturne, je n'avais nullement pensé à lever dans ma tête le plan de sa maison. J'en considérai les dehors avec une attention réfléchie; je vis qu'il n'était pas difficile de s'introduire par la fenêtre dans l'appartement qu'occupait Clélie; et qu'il n'y avait pas d'ap-

parence d'y entrer de nuit par la porte, à cause des différentes chambres qu'il fallait traverser pour arriver à la sienne. Il ne s'agissait donc que d'escalader, sans se rompre le cou, la fenêtre qui était raisonnablement élevée pour un premier étage, et qui donnait sur le jardin; mais je manquais de tous les instrumens nécessaires à une escalade. Quoique j'eusse une intelligence dans la place, il ne fallait pas moins trouver le moyen d'y grimper.

Je me promenais en long et en large en cherchant quelque expédient pour mettre à fin cette aventure, sans courir aucun risque, lorsque j'aperçus, à peu de distance de moi, une échelle double dont on se servait pour tailler les arbres; à cette vue je me flatai d'un prompt succès; je m'en approchai dans le dessein de la porter sous les fenêtres; mais quelle fut ma douleur de ne pouvoir qu'à peine la soulever! A force de tourner autour de ma découverte, je vis qu'elle était portée sur des roulettes; je la pousse, elle avance, enfin je l'approche au pied d'une terrasse à



laquelle il y avait une marche à monter. Cet obstacle me parut d'abord insurmontable ; mais après avoir fait de nouveaux efforts, je fis monter un côté de l'échelle ; j'allais en faire autant de l'autre , lorsque j'entendis beaucoup de mouvement dans la salle où l'on jouait , et vis-à-vis des fenêtres de laquelle j'étais. Je quittai promptement mon travail, et rejoignis la compagnie.

La terrasse dont je viens de parler était le lieu où l'on allait le plus volontiers jouir de la fraîcheur du soir ; en sorte que j'avais à craindre qu'il ne prît fantaisie à quelqu'un de vouloir s'y promener ; l'escalade que je méditais aurait alors couru risque d'être découverte. Mais heureusement pour mon entreprise que tout le monde eut envie de dormir , et chacun alla dans sa chambre se livrer aux faveurs de Morphée.

Retiré dans la mienne , je n'eus qu'à songer au bonheur que je me croyais sur le point de goûter , pour rester aussi éveillé qu'un Auteur qui médite un sublime

Ouvrage. Quand je crus toute la maison plongée dans un profond sommeil, je descendis sur le bout du pied, et me rendis à pas de loup dans le jardin. Je commençai par jeter de petites pierres aux vitres de Clélie, qui ne tarda pas à se montrer. Enchanté d'un si heureux début, je courus à mon échelle, que j'amenai fort adroitement, mais non sans peine, tout auprès de la fenêtre. Clélie descendit avec un empressement qui redoubla mes espérances. Je la reçus dans mes bras, et comme elle était légèrement vêtue, je me payai d'une partie des soins que je m'étais donnés.... O Dieu! quelle félicité délicieuse de presser contre son cœur la Beauté qu'on adore, tandis que vous êtes seul dans l'Univers avec elle; de sentir sa main délicate serrer tendrement la vôtre; de respirer le doux parfum de son haleine, et de l'entendre vous parler avec une confiance, une intimité qui peint mieux le véritable amour que les plus douces faveurs! L'amant qui n'a pas joui de ce

charme ravissant, n'a jamais connu le bonheur . . . . Mais où m'emporte le souvenir de ma félicité passée ! hélas, elle ne s'écoula que trop tôt ! Reprenons le fil de mon récit. La belle personne que j'idolâtrais s'appuya sur mon épaule, et nous parcourûmes sans parler une allée couverte au bout de laquelle il y avait un cabinet qui nous servit de retraite. Le souvenir de la triste aventure que j'y avais eue le matin, quand ma bien-aimée, afin de défendre sa vertu, m'avait renversé, d'un bras vigoureux, sur le gazon ; cette idée si mortifiante pour mon amour-propre, me fit pousser un profond soupir. Clélie m'en demanda la cause, et je la lui avouai naturellement. — C'est aussi pour réparer mes injustices, me dit-elle, que j'ai souhaité cet entretien. — Ces mots, que j'interprétais selon mes desirs, furent comme un baume rafraîchissant qui me consola de toutes mes peines. J'approchai de mes lèvres une de ses mains, et la



baisai avec une ardeur qui dut lui faire connaître combien j'étais disposé à lui tout pardonner. Le lieu où nous étions, l'heure de nos entretiens, ses bontés apparentes, me firent imaginer que j'avais enfin porté la séduction dans son âme, et qu'elle ne m'avait demandé un tête-à-tête que pour se mettre à ma discrétion. Prévenu de cette idée, je voulus lui épargner les premières avances, et comme elle ne s'opposait que faiblement à la vivacité de mes caresses, je me hâtai d'assurer ma conquête. On ne cherchait à m'arrêter que par ces mots faiblement articulés : Finissez donc, Monsieur..... Vous me prenez pour une autre..... est-ce ainsi que vous méritez ma confiance ?... Je connaissais trop les femmes pour ignorer que la colère qu'elles montrent en semblable occasion n'est qu'une véritable feinte, et les derniers soupirs d'une vertu mourante. En conséquence, j'allais toujours me rendant plus coupable, quand Clélie, ne pouvant douter de mes mauvaises inten-

tions , me repoussa par un furieux coup de poing , accompagné de plusieurs soufflets , gourmades , &c. qui tombaient si dru , que l'un n'attendait pas l'autre , et le tout sans mot dire.

Cette vigoureuse escarmouche m'eut bientôt mis hors de combat , et me terrassa tellement , que je ne pus retenir mon vainqueur , qui m'abandonna sans pitié des meurtrissures qu'il m'avait faites. Revenu de mon étourdissement , je donnai au diable mon amour et son objet , et pris la ferme résolution de ne plus m'exposer avec une si rude joueuse.

Je regagnais mon appartement , fort triste du mauvais succès de mon expédition amoureuse , et décidé à reprendre doucement le chemin de Paris , quand je le pourrais faire , sans donner à connaître le sujet de ma retraite ; je m'entendis appeler à voix basse ; mais je doublai le pas dans la crainte que ce ne fût quelqu'un qui , m'ayant observé , voulût se divertir à mes dépens. Certain qu'on me suivait , j'allais sortir d'une

allée couverte, lorsque je me sentis arrêter par derrière. Je me retournai brusquement, et qu'on juge de ma surprise à l'aspect de Clélie. Au-lieu d'éprouver un mouvement de joie, j'avoue que j'en ressentis un de crainte, me persuadant qu'elle se repentait de ne m'avoir pas arraché les yeux. Dans cette appréhension ridicule, je tâchai vainement de m'échapper de ses mains. — Pourquoi donc me fuir, s'écria-t-elle? avez-vous oublié que j'ai bien des choses à vous dire; et que ce n'est que pour vous en instruire que je me risque seule et au milieu de la nuit avec vous dans ce lieu solitaire? — Je crus que Clélie voulait me badiner, et la regardant de l'air de colère qu'elle aurait dû avoir, je lui demandai d'un ton très-brusque, si elle avait oublié l'indigne traitement que j'en avais reçu, ou si elle se proposait d'achever de me rouer de coups? — Je ne comprends rien à cet étrange discours, répondit froidement Clélie. Il est vrai que je viens d'avoir une scène



un peu vive avec l'insolent Chevalier de Saint-Albin qui, sans respect pour la maison où je suis, a sauté les murs de ce clos ; dans l'obscurité je l'ai pris pour vous ; je n'ai reconnu le scélérat qu'à la violence qu'il s'est mis en devoir de me faire. —

J'avoue que j'oubliai tout sentiment d'honneur, en entendant un discours qui me justifiait dans son esprit, et que je résolus de profiter de cet écart d'imagination, pour perdre entièrement le Chevalier, et me faire payer avec usure des disgrâces qu'il m'avait attirées. — Je suis donc bien malheureux, dis-je à Clélie, avec un soupir hypocrite, de n'avoir pu prévenir l'attentat du Chevalier, et que l'obscurité de la nuit vous ait fait maltraiter en sa place un amant qui vous adore, et mourrait plutôt que de manquer au respect qui vous est dû. — Alors Clélie, avec une bonté que certainement je ne méritais pas, me demanda pardon du traitement qu'elle m'avait fait, me pria dans les termes les

plus affectueux, de vouloir bien l'oublier, et d'accepter dans son cœur une place que le Chevalier était indigne d'occuper.

A cette proposition, je jugeai qu'il fallait que la pauvre Clélie eût absolument perdu la raison ; car, comment lui pouvait-il tomber dans l'esprit, que le Chevalier de Saint-Albin lui avait fait la violence dont j'étais seul coupable ? Toute autre qu'elle n'aurait pu douter que je ne fus e celui qui lui avait aidé à descendre de sa chambre, puisque je ne l'avais quittée qu'après en avoir reçu le châtement que je méritais.

La certitude où j'étais de l'égarement d'esprit de cette jeune personne, ne me fit point renoncer au desir de sa possession. Au contraire, je m'affermis davantage dans mon coupable dessein, parce que je crus entre-voir plus de facilité de réussir. Mon procédé n'est pas délicat, j'en conviens ; mais c'est en quoi je ressemble à la plupart des hommes avides de *bonnes fortunes*.

## CHAPITRE XV.

*Suite du rendez - vous nocturne.  
Manière bisarre dont il se termine.*

Nous revînmes dans le cabinet de verdure , où j'avais été si vigoureusement repoussé. Pour lors j'affectai la sagesse d'un Caton. Nous nous assîmes gravement sur un banc ; j'osai à peine toucher la main de Mademoiselle de M\*\*\* : je vous assure que j'avais tout l'air d'un petit hipocrite. La confiante Clélie m'instruisit des sujets de plainte qu'elle avait contre Madame d'Arval. — Je croyais , ajouta - t - elle , que cette Dame aurait eu de moi une opinion plus avantageuse ; je n'ai rien fait jusqu'à présent qui puisse lui donner lieu de présumer que je sois capable de manquer à mon devoir. Il est vrai que je me sens entraînée par un penchant qui me paraît insurmontable ; mais vos senti-



mens sont trop sincères et trop honnêtes, pour que je ne me croie pas en sûreté avec vous contre les faiblesses de mon cœur. —

Vous jugez bien que je ne manquai pas de lui assurer que je ne démentirais jamais l'estime qu'elle faisait de moi. Mes actions n'étaient pas trop d'accord avec mes paroles; car enhardi par les choses flatteuses qu'elle venait de me dire, ma main se permettait certaines libertés. Tandis que je recommençais à me rendre coupable, Clélie n'était occupée que de la douleur qu'elle ressentait de m'avoir maltraité, sans faire attention que je méritais encore un châtement pareil; elle se plaignait aussi de la mauvaise opinion que Madame d'Arval avait de sa sagesse. Les discours qu'elle tenait, faisaient un tel contraste avec les privautés qu'elle me laissait prendre, que je ne pus retenir un éclat de rire, qui la tira de sa longue distraction. Elle me saisit fortement les mains, et me demanda s'il était possible que je fusse capable d'agir

comme ces hommes sans principes , qui cherchent à déshonorer l'objet de leur tendresse ? Je m'excusai sur la violence de mon amour ; et tout en lui demandant pardon de ma témérité , je lui prouvais , en tâchant de dérober quelques baisers , combien j'étais peu repentant. Je me flatais par mes tendres caresses , de porter peu-à-peu le trouble dans ses sens. Mais , soit dit à la honte des Beautés raisonnables , une Fole n'est pas facile à séduire.

Je promis d'être tout-à-fait sage , et nous fîmes la paix. — Eh bien , s'écria Clélie , puisque vous voilà persuadé que le véritable amour est toujours respectueux , je vais terminer les confidences que je vous ai faites , en achevant le récit de mon histoire. — Que je me repentis alors de n'être pas dans mon lit , et de n'avoir pris tant de peine à tirer Clélie de sa chambre , que pour entendre froidement une narration , tandis que je brûlais de mieux employer les instans ! — Mademoiselle , dis-je alors ,

ne vous appercevez-vous pas que le jour commence à paraître ? Il est très-important que notre entre-vue ne soit point découverte. On se lève matin à la campagne ; et si Madame d'Arval qui s' imagine devoir veiller sur nos démarches , se doutait seulement de nos entretiens secrets , elle nous ôterait les moyens de nous voir sans témoins. — Votre réflexion est juste , reprit-elle , avec une docilité que je n'attendais pas d'une jeune personne qui avait envie de parler ; retirons-nous , et nous aurons recours au même expédient pour nous entretenir la nuit prochaine. — Consolons-nous , dis-je en moi-même , la tête achèvera de lui tourner une autre fois. —

Nous reprîmes le chemin de la maison , en nous jurant mutuellement une fidélité à toute épreuve. — Pour vous prouver ma sincérité , reprit Clélie , je veux vous donner mon portrait ; attendez-moi , je vais le chercher. — Elle monta par la fenêtre , et je restai sur la terrasse. Comme elle tardait à repa-



raître , je crus que je ne ferois pas mal de me donner les airs d'un amant bien empressé , en allant au-devant de la faveur promise. Je ne voudrais pas jurer que ce ne fût un motif moins délicat qui me fit promptement escalader la fenêtre. . . . Mais, ô catastrophe imprévue ! on me la ferma brusquement au nez , dans le tems que je m'y présentais. — Maugrebleu de la fole , m'écriai-je en descendant aussi vîte que j'étais monté ! Il faut que je sois un grand sot de risquer de me casser le cou , pour essayer à chaque moment les caprices d'une extravagante ! — Je regagnai ma chambre en m'occupant des réflexions les plus désagréables. Après avoir fermé ma porte , je me jetai sur mon lit , afin d'y rêver plus à l'aise aux vicissitudes de mon amour. Je ne pouvais concevoir pourquoi Clélie , après m'avoir donné tant d'assurances de sa tendresse , avait pu changer si promptement , et d'une manière si insultante. Mille idées différentes me passaient par la tête ; je

craignais quelquefois que le caprice n'eût plus de part aux actions de mon amante, que la folie. Comment pouvait-elle être, presque dans le même instant, distraite, tendre, emportée, raisonnable, inconséquente et brusque ? Le résultat de mes diverses réflexions, fut de m'en tenir à mon premier dessein, supposé qu'il devînt encore praticable; c'est-à-dire que je persistai dans le projet de faire naître un instant de faiblesse, et d'être alerte à en profiter. Je pensais qu'il était impossible qu'une Fole fût toujours sur ses gardes. J'étais encore raffermi dans cette résolution perverse par les légères fautes que j'avais dérobées, qui m'avaient procuré autant de plaisirs qu'elles m'avaient attiré de coups et d'égratignures.



## CHAPITRE XVI.

*Graves projets de mariage.*

TOUT en considérant le pour et le contre de mes desseins amoureux, avec autant d'attention qu'en apporte un profond Politique à peser les intérêts des Etats, je me laissai doucement aller dans le sein de Morphée. Mon paisible sommeil fut interrompu par des coups redoublés qui se firent entendre à la porte de ma chambre. Je me réveillai en sursaut, et courant l'ouvrir, encore à moitié endormi, je me trouvai, non sans une extrême surprise, dans les bras de Clélie, qui me serrant avec ardeur, ajoutait au doux nom d'époux, dont elle m'honorait, les épithètes les plus tendres. De si vives embrassades achevant de dissiper mon sommeil, j'aperçus derrière ma nouvelle moitié, ma très-chère sœur, qui paraissait faire tous ses efforts



pour s'empêcher d'éclater de rire. Bon ! pensai-je en moi-même, nous allons voir une folie d'une autre espèce. — Qui vous amène si matin, Mesdames, leur dis-je, après que Clélie eut un peu fait trêve à ses caresses ? — Mademoiselle, reprit ma sœur, en souriant malignement, ne m'a pas laissée en repos que je ne me sois levée, pour être témoin de la promesse qu'elle vient te faire de t'épouser, quand tu le voudras. — Oui, cher amant, reprit la passionnée Clélie, je viens vous protester, en présence de Madame votre sœur, que je n'aurai jamais d'autre mari que vous ; vous avez su gagner mon cœur par vos respects, vos empressemens et vos soumissions ; apprenez votre victoire ; soyez sûr d'une tendresse égale à la vôtre. — Un aveu de cette nature, bien loin de me combler de joie, me causa un mécontentement que j'eus peine à dissimuler ; car ce n'était point vers le mariage que se dirigeaient mes intentions. Je tombai dans un fauteuil comme un homme

anéanti de l'excès de son bonheur ; ma future ne douta pas que je ne fusse dans le ravissement, et craignant qu'il ne me devînt funeste, elle s'empressa de me faire respirer des sels, tandis que ma sœur riait aux larmes.

Dans le tems que cette amante emportée, à demi - panchée sur moi, me tenait les discours les plus affectueux, Madame d'Arval entra suivie de Mesdemoiselles ses filles. — Je ne m'étais pas trompée dans mes conjectures, dit-elle en élevant la voix, et ce qui s'offre actuellement à mes yeux, ne me confirme que trop dans une opinion qui ne vous est point avantageuse. C'est à vous que je parle, Mademoiselle, ajoûta-t-elle à Clélie, qui la regardait fixement. Vous avez aussi peu de retenue que de raison. — Il me semble, Madame, lui répondit Clélie d'un air modeste, que la médiansance ne peut rien trouver à reprendre sur la manière dont je me comporte avec mon époux. — Votre époux, s'écria Madame d'Arval ! — Son époux,

répétèrent les jeunes personnes ! — Oui Madame, oui, Mesdemoiselles, c'est mon mari, reprit froidement Clélie. Parlez, Monsieur, ajouta-t-elle, en m'adressant la parole, ne devons-nous pas être unis par des liens indissolubles ? — Cette question me rendit plus froid qu'un marbre, et l'embarras d'y répondre me fit garder le silence. Madame d'Arval, comprenant que notre himen n'était encore qu'imaginaire, dit à la future épouse, que comme ce mariage n'était point encore revêtu des formalités qui pouvaient le rendre valable, elle la pria de songer à le terminer ailleurs que chez elle. En achevant ces paroles, elle sortit avec ses filles.

Ma sœur se mit alors à rire de plus belle, et aurait long-tems continué de se livrer à toute sa bonne humeur, si ma femme prétendue ne lui eût demandé ce que signifiait les marques immodérées de sa joie. Elle eut la présence d'esprit de lui répondre qu'elle trouvait très-plaisante la surprise de Madame d'Arval



et de toute sa famille. — Eh bien, reprit Clélie, il faut les étonner bien davantage ; — et elle partit comme un éclair, nous laissant dans l'attente de ce qu'elle allait faire de nouveau. Ma sœur me demandait, le plus sérieusement qu'il lui était possible, si je conduirais bien mon ménage, si j'aurais assez de tête pour moi et ma femme ; et je la priais de cesser un badinage qui me chagrinait, quand je vis paraître d'Arval en robe de chambre, suivi peu-après du jeune Conseiller.

Les discours ironiques que me tinrent ces Messieurs en m'abordant, me firent comprendre qu'ils étaient instruits de la dernière équipée de mon amante ; et Madame d'Albon leur ayant demandé s'ils venaient faire compliment au nouveau marié, ils achevèrent de s'égayer à mes dépens ; chacun me félicitait sur un choix si judicieux, et paraissait envier le bonheur dont j'allais jouir, avec une épouse douée d'une raison extraordinaire,

Las de me voir le but de leurs plaisanteries , j'étais résolu de me fâcher , lorsque Clélie rentra toute habillée , car elle était d'abord venue , ainsi que ma sœur , vêtue seulement d'une robe légère du matin. — Allons, Monsieur, me dit-elle , mon carrosse est prêt, nous pouvons partir sur-le-champ , pour mettre le sceau à notre himénée. Cette action peut seule faire taire la médisance. — Je me trouvai alors dans un cruel embarras ; cependant je considérai en moi-même que je ne pouvais point être marié contre ma volonté , et que j'avais mes desseins amoureux en paraissant seconder les louables intentions de la jeune personne dont je prétendais faire une dupe. Ces réflexions rapides m'indiquèrent à l'instant le parti que j'avais à prendre. — Partons , Mademoiselle , m'écriai-je ; venez couronner l'amour le plus tendre : les rieurs qui se moquent de notre union future , se tairont peut-être , quand ils seront témoins de notre félicité. Je suis prêt à vous suivre ; laissez-moi simplement le

tems d'achever de m'habiller. — Mes amis, étourdis de ce que je venais de dire, n'eurent que la force de répliquer, qu'ils ne voulaient point troubler la bonne œuvre que j'allais faire ; et ils sortirent avec Clélie et ma sœur, cette dernière ayant déclaré qu'elle allait se hâter de procéder à sa toilette, attendu qu'elle ne pouvait rester sans moi à la campagne, et qu'elle voulait d'ailleurs s'édifier en voyant un inconstant, un libertin, un roué, pris enfin dans les filets du mariage.





## CHAPITRE XVII.

*Mademoiselle de M\*\*\* achève de conter son Histoire , et donne de nouvelles preuves de folie.*

**E**LLE s'exprimait avec bien des libertés sur mon compte , ma friponne de sœur , comme vous voyez. Mais que voulez-vous ? elle me connaissait depuis l'enfance , et , en faveur de l'habitude , je lui permettais de prendre quelques petites familiarités. Quoiqu'elle lût ordinairement dans mon cœur , aussi-bien que moi-même , il était pour elle lettre close dans ce moment ; elle me croyait des sentimens matrimoniaux , que je n'étais pas si simple d'avoir ; c'est à cette erreur où je la laissai , que se borna toute ma vengeance de sa façon cavalière de parler à mon égard.

Dès que je me vis seul , je me parai , non avec le faste d'un nouvel époux ,

mais avec l'élégance d'un amant, qui cherche à éblouir l'objet de son indiscrette flamme. J'ordonnai ensuite à mon laquais de faire bien vite mon portemanteau, et je descendis radieux des charmes que me prêtait une frisure flottante, et à grosses boucles : je ressemblais à bien des femmes, ma tête était artistement ornée de cheveux artificiels. J'avais encore un autre embellissement : un frac galamment brodé, garni de boutons plus larges qu'un écu de six livres, étiquetés chacun d'une lettre de l'alphabet, comme si j'avais besoin d'apprendre à lire ; outre qu'il pinçait à merveille ma taille, et en faisait remarquer la finesse, il donnait à ma phisionomie un air mutin, et à toute ma personne une grâce infinie.

J'avais à peine fait quelques pas hors de ma chambre, que je rencontraï d'Arval, qui m'apprit que les prières et les instances de ses sœurs ne pouvaient retenir Clélie, absolument résolue de partir. — Je t'engage, ajouta-t-il, de te joindre à nous pour lui faire changer de sentiment,

et je t'avoue de bonne foi que ma mère a d'autant plus de tort de l'avoir pris sur un ton trop haut, qu'elle sait combien la jeune personne a le cerveau timbré. — Si Mademoiselle de M\*\*\*, lui répondis-je, veut retourner à Paris, je n'ai garde de m'y opposer; tu me vois, au contraire, décidé à l'accompagner. Je sens bien que j'ai fait une sottise en venant la chercher ici; mais puisqu'elle est faite, je prétends la mettre à profit; ainsi, il n'est point de mon intérêt de rester ici sans l'Infante pour qui je cours les champs. L'agitation de mon esprit, autant que de mon cœur, m'empêchant d'être en état de remercier Madame d'Arval et tes sœurs de l'accueil que j'en ai reçu, je te prie de leur en témoigner ma reconnaissance. — Tu es un extravagant, répliqua mon ami, en haussant les épaules, de te piquer pour d'innocentes plaisanteries, très-permises à la campagne. — Comment d'innocentes plaisanteries, m'écriai-je presque en colère! comptes-tu pour rien les railleries aux-



quelles probablement je dois m'attendre , et que je ne pourrais peut-être repousser sans courir risque de me brouiller avec mes meilleurs amis. Je sens bien que je suis un fou ; mais ma folie n'est point encore assez grande , pour que je puisse supporter de bonne grâce les turlupinades que je mérite. —

A ces mots , je quittai brusquement mon ami , pour me jeter dans le carrosse , où étaient déjà ma sœur et Clélie , et nous nous éloignâmes de toute la vitesse de quatre bons chevaux.

J'admirais la rapidité avec laquelle nous franchissions notre route , lorsque mon amante rompant le silence que nous gardions depuis quelques instans , s'écria d'un ton d'enthousiasme : — Que ne sommes - nous tous les trois dans un ballon aérostatique ! Portés sur les nues , nous volerions aussi vite que les vents. Il semble que ce soit sur - tout pour les amans , que cette voiture si douce et si rapide a été imaginée. Les anciens la connaissent sans doute ; ne serait-ce pas là

les aîles de l'amour, ou le char de Vénus attelé de deux colombes? C'était peut-être aussi les dragons enflammés des Magiciens, sur lesquels ils fendaient les airs. La magnifique découverte dont l'Univers moderne est redevable à quelques habiles Phisiciens de nos jours! A l'aide d'une fumée de paille, ou produite par des matières grasses, et tout en vous boucanant comme des jambons, vous vous élevez majestueusement à perte de vue, et vous franchissez dans un instant les espaces des airs. Craignez-vous une épaisse fumigation, ou le danger d'être incendiaires et brûlés vifs? un Savant vous offre le gaz inflammable, avec lequel vous ne courez d'autre risque, que l'explosion de l'aérostate. Mais qu'il est beau, qu'il est grand, qu'il est glorieux à l'homme de parcourir un élément qui ne paraissait destiné qu'aux oiseaux! enchanté du triomphe de son intelligence, on oublie qu'il peut avoir le triste sort d'Icare. — C'est directement cette culebute si funeste, et la

nullité des aérostats, qui m'empêchent d'admirer cette invention, selon vous, si sublime, dis-je à Clélie pendant qu'elle prenait haleine. — Songez donc, mon cher, reprit-elle, à la commodité délicate de l'étonnante machine que vous osez dédaigner : on y voyage d'une vitesse immense ; on n'est point embarrassé dans le passage des rivières, des fleuves ; on n'y craint nullement les voleurs, et jamais on n'y est cahoté ; on n'a pas à craindre non plus d'être arrêté par les Douanes. — Du moins, reprit ma sœur, on dirige à volonté une barque, un navire, à l'aide du gouvernail et des voiles ; et grâce au mors et à la bride, les Postillons et les Cochers font tout ce qu'ils veulent de leurs chevaux. —

Je ne sais si Clélie dédaigna de répondre à ces objections, ou si l'activité de son esprit embrassa quelque autre idée, tout ce que je puis dire, c'est qu'elle tomba tout-à-coup dans une profonde rêverie, pendant laquelle, ma sœur et moi, nous nous regardions en souriant,



Quand elle fut lasse de garder le silence, elle m'adressa la parole en ces termes : — Je crois, Monsieur, que voici l'instant de reprendre la suite de mon Histoire, pour achever de vous expliquer le motif du duel bizarre que vous fîtes cesser. Mademoiselle votre sœur ne sera pas de trop dans les confidences que j'ai à vous faire. Je vous ai dit qu'étant à la campagne, je soupçonnai de perfidie Madame Bourdin et le Chevalier, et que pour m'éclaircir de la vérité de mes doutes, je suivais dans le jardin, pendant la nuit, la petite Javote, qui ne songeait qu'à me mener au lieu de son rendez-vous. En effet, elle me conduisit dans un cabinet fort peu élevé et si couvert de différens arbres, qu'il doit être impénétrable aux rayons du soleil. Nous y trouvâmes le petit bon-homme qui avait jeté un cri en m'apercevant de loin dans une des allées du jardin. Il avoua qu'il m'avait pris pour un revenant : une robe blanche que j'avais alors et la grandeur de ma taille pouvaient fort bien me

faire passer dans l'obscurité pour un spectre. Les deux jeunes amans se firent mille innocentes caresses. Je songeais à aller plus loin promener mon inquiétude et ma jalousie, quand j'entendis des voix qui ne m'étaient point inconnues, et peu après je distinguai clairement le Chevalier et Madame Bourdin, qui vinrent s'asseoir sur l'herbe près de l'endroit où j'étais. S'ils avaient su être à côté d'un cabinet charmant, propre aux amoureux tête-à-têtes, vraisemblablement ils y seraient entrés; et je n'aurais point eu la satisfaction... ou plutôt la rage, d'entendre la manière indigne dont l'un et l'autre parlaient de moi. — Vous me promettez donc de m'aimer toujours, disait la Bourdin, et de me préférer à cette grande dégingandée, qui a tout l'air de la Fée Urgande? — Oui, répondait le Chevalier, je sens vivement combien vous êtes différente de Clélie. Tout mon bonheur est d'aller chez vous; mais ne découvrons point encore notre intelligence secrète. — Jugez par cet

échantillon de toutes les choses désagréables qu'il me fallut entendre. Le silence qu'ils gardaient par intervalle me déchirait encore plus le cœur que leurs odieuses paroles. . . s'il est affreux d'apprendre de la bouche même de celui dont on se croit aimée, qu'il nous préfère une rivale, quel est donc le supplice d'être témoin du dernier outrage fait à l'amour le plus tendre ! Vingt fois j'eus envie de paraître, d'étrangler le perfide, et d'arracher les yeux à ma fausse amie ; mais les palpitations violentes que j'éprouvais, m'ôtèrent la force de me livrer à ma juste fureur. Plusieurs personnes que j'entendis approcher du lieu où nous étions, troublèrent les plaisirs des deux perfides, qui se sauvèrent chacun de leur côté ; et moi, m'efforçant de dissimuler mon trouble et mon indignation, j'allai rejoindre la compagnie, et ramenai la petite Javote, qui ayant eu le bonheur de passer quelques instans avec son jeune amant, était loin de se



douter de la douleur que j'éprouvais.

La Bourdin, qui ne s'imaginait nullement que j'eusse des preuves de sa fausseté et de sa mauvaise conduite, crut encore me tromper par les apparences de son amitié, lorsque nous fûmes retirées dans notre chambre. Elle vint à moi d'un air inquiet, et me dit que remarquant dans tous mes mouvemens une extrême agitation, elle craignait que je ne me trouvasse mal. Je lui répondis que j'étais en effet très-incommodée, et que je la priais de me laisser reposer. Elle se mit au lit en me recommandant de l'appeler si je me trouvais plus mal. Quelle horrible nuit je passai ! le sommeil ne vint point calmer mes douleurs : j'aurais repoussé cette utile consolation des malheureux ; je ne pus que m'occuper de mon affreuse situation ; je savourai, pour ainsi dire, le sentiment de mes peines. Qui est-ce qui n'a pas été en proie aux tourmens d'une infidélité, ou aux froideurs d'une personne adorée ? On se plonge avec une sorte de délice dans la tristesse qu'on

Éprouve alors ; l'âme en fait son unique aliment , et c'est un supplice pour elle d'en être retirée. Je vous dirais que tel était mon état , si la douleur et le plaisir pouvaient s'exprimer , et l'un et l'autre variant d'ailleurs selon le plus ou le moins de sensibilité des êtres qui s'y livrent.

Quand la Bourdin se leva , je feignis de dormir , et dès qu'elle m'eut laissée seule , je me hâtai de m'habiller , résolue de fuir une parente aussi dangereuse , et de retourner à Paris auprès de mon père , qui venait de s'y rendre , après avoir terminé ses affaires en Province. J'avais heureusement un carrosse à moi , que mon père m'avait donné à ma sortie du Couvent ; j'ordonnai au Cocher de mettre les chevaux sans en prévenir personne ; en sorte que je m'éloignai au moment qu'on s'y attendait le moins. Pouvais-je rester dans une maison où j'aurais eu devant les yeux les deux perfides qui me faisaient le plus sensible outrage ?

J'avais déjà fait quelques lieues , lorsque j'entendis crier : arrête , Cocher , arrête. Je mis la tête à la portière , j'aperçus M. d'Ormond , l'oncle de mon infidèle , monté sur un cheval efflanqué , couvert de sueur et d'écume , tant le Cavalier avait pressé des éperons le pauvre animal. Je voulus bien ralentir ma course , afin de savoir ce qu'on me voulait de si important. M. d'Ormond descendit de son cheval harrassé , dont il se passa la bride dans le bras , et tenant son chapeau de l'autre main , il s'avança en me faisant de profondes révérences : — Mille pardons , Mademoiselle , me dit-il en redoublant ses courbettes , si j'ai osé me charger , au nom de la société que vous avez quittée si brusquement , de venir vous demander les raisons de votre départ ? Chacun de nous se flate qu'il n'a point eu le malheur de vous déplaire : on sait les égards , le respect , les tendres sentimens qui vous sont dûs. — Je répondis à ces doucereuses paroles que je



n'avais point de compte à rendre aux personnes dont je me séparais ; que cependant je voulais bien lui dire , à lui en particulier , qu'on m'avait outragée d'une manière dont je me ressentirais toute ma vie. — Ce n'est sûrement pas mon neveu , reprit-il ; vous lui avez inspiré un amour éternel ; et s'il était possible qu'il se fût mis dans le cas de vous offenser , alors je vous supplierais de ne point confondre avec le coupable , un oncle qui ne cessera jamais de vous respecter et de vous adorer. — Il est bien vrai , répondis-je , que votre neveu a trop de franchise , et que vous , Monsieur , vous délayez votre façon de penser dans un nombre infini de vains complimens. — En achevant ces mots , j'ordonnai à mon Cocher de fouetter , et laissai cet humble adorateur de mes charmes , la bouche ouverte , commençant à me faire sa réplique , dont une partie se perdit dans l'air.

Mon père fut extrêmement surpris de me voir arriver seule , et le fut encore

bien davantage du compte que je lui rendis de l'indigne conduite de Madame Bourdin ; je vis toute la peine qu'il eut à feindre de me croire ; ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours qu'il parut certain de la vérité de mon récit , grâce à une visite que nous reçûmes.

J'étais avec mon père un matin ; on annonça M. d'Ormond. Après les révérences et les complimens dont il est dans son caractère d'être fort prodigue , il entra en matière sur le sujet qui l'amenaient. J'étais trop belle , trop aimable , pour devoir craindre de trouver jamais d'inconstant. Dès qu'il m'avait aperçue , un trouble extrême lui annonça combien je lui serais chère , s'il obtenait la permission de me faire la cour. Mais ayant vu que son neveu rendait aussi un juste hommage à mes traits et à mon mérite , et sentant avec la plus vive douleur qu'un jeune homme me convenait mieux qu'un amant approchant de la cinquantaine , il s'était déterminé , non sans la plus grande peine , à

faire le sacrifice de ses sentimens. Je l'arrêtai en cet endroit de son discours , et je lui fis observer que j'étais instruite du motif qui avait engagé son neveu à changer de langage à mon égard , et à feindre de m'aimer ; mes biens seuls étaient l'objet de son admiration et de son estime. M. d'Ormond m'assura que je n'avais aucun besoin de l'éclat de la fortune pour attirer autour de moi des adorateurs , et qu'il était si vrai que le Chevalier m'était sincèrement attaché , qu'il était prêt à m'épouser sans dot , si mon père daignait lui accorder ma main. J'interrompis encore une fois cet éternel complimenteur , et entrant dans une violente colère , je détaillai la scène de nuit dont j'avais été témoin , et les propos outrageans que j'avais entendus. M. d'Ormond n'excusa que faiblement son neveu , et supposant que j'étais trop irritée pour pouvoir lui pardonner , il me déclara que si je voulais agréer son hommage , il s'empreserait de se mettre en lieu et place du



Chevalier peut-être trop coupable , et de mériter d'obtenir et mon cœur et ma main. Comme je gardais le silence , mon père prit la parole , et déclara qu'il me laissait entièrement maîtresse de faire un choix , ne voulant pas imiter ceux qui sont les bourreaux de leurs propres enfans. Encouragée par cet aveu du meilleur des pères , je remerciai M. d'Ormond des sentimens qu'il avait conçus pour moi , et lui protestai qu'il ne serait jamais mon mari. Il se retira pénétré de douleur , mais en ne cessant de m'accabler de louanges outrées. La flatterie est un mets tellement à la mode , si délicieux pour tous les goûts , et l'on est si accoutumé à rencontrer dans le monde un grand nombre de ces complimenteurs éternels , que sans ma malheureuse passion pour le Chevalier , j'avoue que j'aurais épousé M. d'Ormond , principalement à cause de son habitude à débiter des choses agréables.

Deux ou trois jours après que je lui

eus donné l'exclusion , et tandis que j'étais sortie pour tâcher de dissiper à la promenade une humeur noire qui me dévorait , le Chevalier de Saint-Albin eut l'audace de se présenter chez mon père , et de lui dire qu'il venait pour se justifier des soupçons que je formais contre sa fidélité. La réception froide qu'il reçut , et la manière brusque avec laquelle mon père lui signifia que ses excuses et ses instances étaient inutiles , et que j'étais décidée à ne plus le revoir , lui ôtèrent sans doute l'envie de se présenter de nouveau : je n'ai plus entendu parler de ce trop aimable infidèle. . . . . Hélas ! que je suis infortunée de ne m'être pas trouvée à la maison lorsqu'il daigna y venir ! J'aurais eu la douce satisfaction de l'entendre se justifier ; tout ce qu'il aurait dit n'eût été que des mensonges ; mais enfin ils eussent enchanté mon cœur ; j'aurais peut-être pardonné la perfidie en faveur de l'art avec lequel on eût cherché à me tromper. Tous les plaisirs qu'on goûte dans le monde ,

monde, et sur-tout ceux de l'amour, sont-ils autre chose qu'une illusion continuelle? Cependant il vaut mieux les goûter tels qu'ils sont, que de s'en priver tout-à-fait, en voulant vainement les rendre plus réels.

Le désespoir de n'avoir point entendu les fausses justifications du Chevalier de Saint-Albin, redoublèrent ma fureur contre la perfide amie qui m'enlevait mon amant. Je méditais mille projets de vengeance; tantôt je rêvais aux moyens que je devais employer, sans faire attention aux discours qu'on m'adressait; tout-à-coup marchant à grands pas dans mon appartement, que je fusse seule ou en compagnie, je prononçais tout haut des mots vagues et sans suite, qui peignaient la violente agitation de mon âme. Quand je sortais de ce trouble affreux, un torrent de larmes inondait mon visage. Quelquefois je croyais voir et entendre le Chevalier de Saint-Albin. Je lui répondais comme s'il eût été réellement à mes pieds. Souvent de cet état



tranquille je passais à un autre où la fureur s'emparait de mes esprits : je voyais l'abominable Bourdin , elle vomissait contre moi mille injures ; je m'élançais sur elle , et je parlais de poignard , de sang et de mort. Ma situation pénétrait mon père de chagrin ; je m'en apercevais , et la crainte de l'affliger ne pouvait m'empêcher de retomber dans ces cruelles agitations. Je n'y suis que trop sujette encore , malgré tous mes efforts pour rappeler la tranquillité de mon âme.

J'ai oublié de vous dire que la Bourdin eut l'effronterie , au retour de la campagne , de venir souvent me voir , comme si elle eût été encore ma meilleure amie. J'eus la force de dissimuler avec elle , jusqu'à ce que je me fusse décidée sur le moyen de me venger. Je me contentai de lui faire quelques légers reproches sur les liaisons secrettes qu'elle paraissait avoir avec le Chevalier ; elle me protesta qu'elle n'avait pour lui que de l'indifférence , et crut que tout était fini.

Mais elle ne tarda pas d'apprendre qu'un véritable amour ne pardonne jamais les perfidies dont il est la victime. Je fus informée que le parjure qui m'était si cher, ne discontinuait point d'aller chez ma rivale ; cette funeste découverte réveillant toutes mes peines , accéléra l'instant de ma vengeance. J'invitai mon ennemie de venir un matin de bonne-heure déjeûner avec moi ; charmée de me croire sa dupe , ou de pouvoir me tromper encore , elle ne manqua pas de se rendre à mon invitation. Après que nous eûmes pris une tasse de chocolat , je lui dis , en affectant une extrême douceur , que j'avais besoin d'un entretien particulier avec elle , afin d'achever de m'expliquer sur ce que j'avais cru voir à la campagne ; et que dans la crainte que nous ne fussions interrompues , je pensais qu'il était à propos d'aller faire un tour dans le bois de Boulogne. Elle y consentit ; nous montâmes dans mon carrosse , que je fis arrêter du côté de Passy , et nous nous avançâmes seules

jusqu'au milieu d'une allée solitaire , à quelque distance de la grande route. Arrivées dans cet endroit , qui me paraissait propre au dessein que je méditais , je tirai deux épées de dessous ma robe , et forçai ma rivale d'accepter le combat. Elle voulut d'abord refuser lâchement un duel qui la faisait frémir , et se disposait même à prendre la fuite , en jetant les hauts cris ; mais je la menaçai d'un ton si décidé de lui passer mon épée au travers du corps , si elle ne se battait avec courage , qu'elle fut contrainte de défendre sa vie. Elle n'aurait pas tardé à recevoir le châtimement dû à sa perfidie , sans le hasard qui vous conduisit près de notre champ de bataille , et sans la générosité qui vous fit accourir nous séparer. Le Cavalier que vous vîtes venir vers nous au grand galop , était le parjure Saint-Albin : sans doute qu'il avait eu dessein de se promener à cheval dans le bois de Boulogne , et que la rencontre inopinée de mon carrosse l'aura engagé à vous chercher. —



Ma sœur s'était endormie pendant le long récit de Mademoiselle de M\*\*\*, que j'écoutais avec l'intérêt qu'inspire tout ce qui concerne la personne aimée. Quand elle eut enfin achevé de conter son histoire, elle baissa les yeux, poussa un profond soupir, et tomba encore dans une sombre rêverie. J'allais lui en demander la cause, et débiter de tendres fadeurs, ainsi qu'il est d'usage auprès des femmes qui nous inspirent certains sentimens, et même auprès de celles qui nous sont indifférentes; mais elle m'en épargna la peine, en s'écriant tout-à-coup : — Mon Dieu, je vois le Diable! — A cette exclamation, ma sœur se réveilla toute effrayée, et lui demanda s'il étoit bien possible qu'elle vînt de voir cet ange de ténèbre? — Oui, reprit Clélie, la chose est très-réelle; il s'est appuyé contre la portière, a avancé sa tête toute rouge, et m'a regardée en grinçant les dents : des cornes de feu jaillissaient de son front, et des tourbillons de flammes et de fumée sortaient de ses oreilles. Ne

soyez pas surpris s'il se présente quelquefois à mes yeux ; j'étudie la manière de l'évoquer et de le rendre aussi soumis qu'un petit chien. Vous savez qu'il est le gardien des trésors renfermés dans les entrailles de la terre ? Je le forcerai de me les prodiguer : ainsi j'espère être bien-tôt prodigieusement riche , et donner à mon mari une fortune immense. Vous voyez , mon cher futur , que vous ne pouviez pas trouver un meilleur parti que moi dans tout le monde entier. Vous auriez tort de traiter de fable l'empire que je me vante d'avoir sur les esprits souterrains : soyez bien sûr qu'une infinité de personnes dans Paris ont adopté une opinion pareille à la mienne ; elles ont formé à grands frais une collection de livres de magie , de grimoires , de manuscrits sur la cabale , les Sciences occultes ; vous y voyez le Diable représenté en vingt endroits , avec ses cornes et sa longue queue , et vous lisez à ses pieds , en grosses lettres : *Que me veux-tu ?* preuve infallible du pouvoir

qu'on a sur lui. Pour moi, je ne possède qu'un seul de ces livres rares et merveilleux, mais c'est celui qui peut produire le plus d'effets extraordinaires. —

Ma sœur, ouvrant de grands yeux étonnés, écoutait avec patience cet étrange discours. Moi, je l'aurais interrompu par des éclats de rire, si je n'avais craint d'irriter la crédule Clélie. Je pris le parti de paraître ajoûter foi à tout ce qu'elle venait de dire sur la vertu des livres cabalistiques. Cependant je souffrais un peu de ma bêtise apparente, et j'aurais bien voulu faire quelques représentations à Mademoiselle de M\*\*\*, mais nous arrivâmes devant la maison de son père; et je ne songeai plus qu'à me présenter d'une manière avantageuse aux yeux de celui qui avait donné le jour à mon amante.

*Handwritten signature or mark*



## CHAPITRE XVIII.

*Le père de Clélie.*

**J**E vis un vieillard d'une phisionomie intéressante et respectable, que décoraient ses cheveux blancs. L'aménité, la douceur de son caractère lui conciliaient les cœurs de tous ceux qui l'approchaient. Non-seulement son abord n'annonçait point la supériorité que lui donnaient son âge et son expérience; mais il était aussi poli, aussi prévenant, que si sa fortune avait été très-médiocre, et que son père ne se fût point enrichi par le commerce ou d'heureuses spéculations de finance. Combien des hommes si estimables sont rares dans le siècle où nous sommes, et l'ont été dans tous les tems! Je fus enchanté de cet honnête Citoyen dès que j'eus conversé un instant avec lui; ses précieuses qualités firent une égale impression sur ma sœur,

qui ne cessa pendant plusieurs jours , de m'en parler avec enthousiasme. Peu s'en fallut même que je ne renonçasse au projet que j'avais formé de séduire la fille de ce respectable vieillard : si l'estime qu'il m'inspirait n'eut point assez de force sur mes sens pour me rendre sage , j'avoue qu'il suffit du moins pour me faire rougir un instant de l'égarement de mes passions.

Monsieur de M\*\*\* nous invita avec instance , ma sœur et moi , de venir souvent voir sa fille ; nous le lui promîmes , et je n'eus pas de peine à tenir ma parole. Madame d'Albon , gênée par son mari , et plus encore par le procès qui les avait amenés à Paris , ne put que rarement fréquenter cette maison ; d'ailleurs , l'égarement d'esprit de Clélie lui faisait trop de peine pour qu'elle put se plaire à la voir souvent : moi , je fondais sur cette absence de raison les plus douces espérances..... Mais n'anticipons point sur l'ordre des événemens. J'en étais à ma première

entrevue avec M. de M\*\*\*. Je goûtaï le plus long-tems qu'il me fut possible le charme de sa conversation enjouée , tandis que Mademoiselle sa fille lisaït avec la plus grande attention. Je m'imaginai qu'elle s'instruisait dans la méditation d'un Ouvrage savant , ou pour le moins qu'elle s'amusait d'une brochure agréable ; mais son livre lui étant tombé des mains , je le ramassai , et vis qu'il avait en titre : *la Chiromancie , ou l'Art de connaître les lignes de la main.*

Nous quittâmes le vieillard pénétrés de la plus vive estime pour lui , et ressentant la douleur qu'il devait éprouver de l'égarement de sa fille , dont le carrosse nous reconduisit chacun chez nous.

A la troisième ou quatrième fois que j'allai dans la maison de M. de M\*\*\* , ce respectable vieillard me prit par la main , me mena dans son cabinet , et m'ayant fait asseoir à côté de lui , il me parla en ces termes : — Convenez , mon cher ami , que je suis le plus mal-

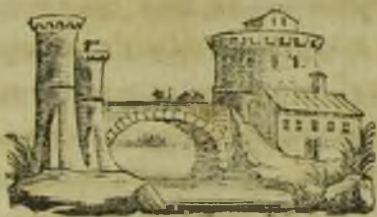


heureux des pères : je n'ai qu'une fille unique , et j'ai la douleur de m'apercevoir qu'elle a souvent des absences de raison. La première fois que je fis cette triste découverte , je crus remédier à l'aliénation d'esprit de cette infortunée , en recourant d'abord aux remèdes que prescrit la Médecine en cas pareil ; mais ils ont aggravé le mal , au lieu de le diminuer ; et quand j'ai pensé que la prudence exigeait que je ne laissasse pas une entière liberté à une jeune personne qui peut avoir des distractions dangereuses , j'ai eu lieu de connaître que je redoublais par-là les accès de sa folie ; en sorte que je me vois forcé de lui permettre de se répandre dans la société , et de flater ses caprices , ses idées bizarres et disparates. . . . O Dieu ! réservez-vous à ma vieillesse le désespoir d'être réduit à renfermer ce que j'ai de plus cher au monde , dans ces asiles où l'humanité dégradée est ravalée au dernier rang des brutes ? Si je dois éprouver cet affreux malheur , abrégez

plutôt tout de suite mes jours , qui s'éteindraient dans des chagrins insupportables pour le cœur d'un père..... Mon fils , continua cet intéressant vieillard , en arrosant mes mains de ses larmes , elle a de l'amitié pour vous , et plut au Ciel que ce dernier attachement rappelât le calme dans ses esprits , et que je goûtasse un jour la douce satisfaction de vous donner le nom de mon gendre ! Je vous la confie , veillez sur ses actions , accompagnez-la le plus souvent qu'il vous sera possible ; ayez pitié de cette infortunée et de mes cheveux blancs. Je la crois incapable de manquer à la sagesse , et vous êtes trop honnête pour chercher à mettre le comble à l'oubli de sa raison , et au triste sort d'un vieillard qui met en vous sa confiance. —

Je lui promis tout ce qu'il voulut , bien décidé de ne songer qu'à ma satisfaction particulière. On s'indignera peut-être à cet aveu honteux , qui prouve autant ma franchise , que la perversité de mon cœur. Mais , je le demande à

tout Lecteur versé un peu dans la connaissance du monde, ne se permet-on pas tous les jours des actions aussi criminelles que celle que je méditais, et qui sont même regardées comme des passe-tems sans conséquence et du bon ton? L'ami ne se fait aucun scrupule de séduire la femme de son ami; quand son intrigue est découverte, l'on ne fait qu'en rire, et il n'en passe pas moins pour un honnête homme.





---

CHAPITRE XIX.

*Me marirai-je , ou ne me marirai-je  
point ?*

**M**A sœur très-rieuse , très-frivole , et quelquefois très-grave et assez raisonnable , était , comme on l'a vu , la confidente indiscrette de mes travers. Je ne manquai pas de lui faire part de la bonhomie de M. de M\*\*\* , qui confiait une tendre brebis à la garde du loup. — Ce fils d'Echevin , s'écria-t-elle , est un personnage ancien , plus digne du bon vieux tems , que du tems actuel ; comment peut-il ignorer que de nos jours , il est d'une extrême imprudence de remettre en des mains étrangères sa fille , sa femme , sa maîtresse , ou son argent ? Dans quel coin du monde cet être bienévolé a-t-il donc vécu ? Soupçonnerait-on qu'il habite la Capitale de la France ... Mais anands ,

frère indigne , reprit-elle, en affectant un air sérieux, ne devrais-tu pas profiter de ses bonnes intentions à ton égard, et de l'estime si déplacée qu'il s'avise d'avoir pour ta futile personne? car enfin tâche de raisonner un instant, si tu en es capable; tu n'as presque que la cape et l'épée; ton bien est des plus médiocres, et encore l'écornes-tu tous les jours par ton inconduite. C'est donc un bonheur auquel tu n'aurais ôsé prétendre, que de trouver une Demoiselle d'assez bonne famille, et partagée d'une fortune immense, qui daigne t'épouser et te mettre dans le cas d'afficher toutes les impertinences, tous les travers des gens fort riches, tandis que, malgré ta qualité de bon gentilhomme et de Comte, tu semblais n'être destiné qu'à donner dans les désordres obscurs des libertins pauvres, non titrés, et par conséquent sans crédit. En vérité, tu es bien heureux qu'une femme honnête te rende au centuple ce que tu as follement dépensé pour des créatures méprisables,

et qu'en te laissant végéter dans ta sphère, elle ne se soit pas plutôt piquée de venger son sexe, que tu trompas si souvent dans ta vie. —

Je pris la liberté de répondre à ce persifflage de ma sœur, que j'étais décidé à ne point me soumettre au joug pesant de l'himen, parce qu'une femme coûtait beaucoup plus qu'une maîtresse, et ne procurait pas tant d'agrémens. Les dépenses nécessaires sont tellement multipliées et si onéreuses, ajoûtai-je, que lorsqu'on se met en ménage, quelque bon parti qu'on ait épousé, il est impossible de ne point contracter des dettes énormes. D'ailleurs, un mari joue toujours un sot rôle dans la société. —

Voilà, repliqua Madame d'Albon, comme vous êtes tous, Messieurs les célibataires, c'est-à-dire, Messieurs les libertins; vous tournez en ridicule l'union la plus respectable. Vous trouvez plus commode de porter le déshonneur dans les familles. Mais de quelle douceur ne vous privez-vous pas? Vos plaisirs ne



sont que passagers ; vous êtes toujours seuls avec vos passions et vos remords ; vous ne goûtez jamais les délices d'avoir une véritable amie ; de vous voir renaître dans vos enfans , et de vous entendre appeler du doux nom de père. Quand l'âge vous éloigne du monde, vous frémissiez alors , mais trop tard , d'être isolés , sans parens , sans appui , entourés de domestiques et d'étrangers qui vous volent et vous pillent de votre vivant , et attendent avec impatience l'instant de votre mort , afin d'achever de se partager vos dépouilles. Une épouse légitime jette , dites-vous , dans des dépenses prodigieuses : eh ! ne prodiguez-vous pas l'or à des créatures qui ne feignent de vous aimer que pour mieux accélérer votre ruine ? Il y a plus , ce sont les maris qui nécessitent le faste dans la plupart des maisons ; s'ils aimaient moins le luxe , leurs compagnes se piqueraient aussi d'économie. —

Ne me sentant point d'humeur d'argumenter contre un Caton femelle ,

enté sur une petite-maîtresse, je lui représentai humblement que ce serait le comble de l'extravagance que d'épouser une fole. Ma sœur prétendit qu'attendu que je n'avais jamais eu guère de raison, j'étais plus certain d'être heureux en épousant une personne avec laquelle j'avais une parfaite analogie. Elle m'avertit de prendre bien garde à me tromper dans mes spéculations; que je pourrais échouer en voulant séduire une fole, à qui son imagination exaltée servirait de préservatif contre mes cajoleries; et que me voyant frustré de mes espérances, il pourrait arriver de deux choses l'une, ou que je m'embarrasse dans mes propres pièges, et me laissasse prendre dans les filets du mariage; ou bien qu'adoptant peu-à-peu l'égarement d'esprit de la personne que j'aimais, je ne finisse par devenir tout-à-fait fou, catastrophe humiliante dont je n'étais pas fort éloigné, à juger des travers dans lesquels je commençais à donner.

Je quittai ma chère sœur la radoteuse  
en levant les épaules , et en éclatant  
de rire des discours extravagans qu'elle  
venait de me tenir.





## CHAPITRE XX.

*Les Loteries. Engouement ridicule.*

**I**L est bien vrai que j'adoptais en plusieurs choses la façon singulière de penser de Clélie; mais c'était pure complaisance de ma part, et dans le dessein de mieux réussir à la tromper. Il faut avouer pourtant que j'ai poussé un peu loin la complaisance en mettant à la Loterie, puisque dans l'espace de six mois, en société avec cette Belle, j'ai perdu à-peu près cinquante louis. J'avoue aussi que je m'en laissai imposer par l'air d'assurance avec lequel elle m'affirma qu'il y avait une science certaine, pour connaître d'avance les numéros qui doivent sortir de la roue de fortune. Plusieurs personnes, qui passent pour très-sages et très-éclairées, m'ayant confirmé la même opinion, je n'osai douter que les opérations aveugles du hasard ne pussent

se calculer et se prédire. En conséquence de ma crédulité , produite par mon amour , par ma politique et mon intérêt , je ne me lassai point de fournir ma cotte-part , et de voir évanouir mon argent dans le creuset de l'espérance. A chaque tirage malheureux , nous nous disions que notre calcul avait manqué d'une justesse exacte , et que nous serions plus fortunés une autre fois. Clélie avait acheté très-cher une table des chances heureuses , c'est-à-dire des numéros qui doivent nécessairement sortir ensemble ; c'était pour nous le livre du Destin , l'oracle de la Sibille , ou la Table de lumière des Mahométans.

Indépendamment des puissans motifs dont je viens de faire l'aveu , d'autres causes contribuaient à me rendre un des zélés actionnaires de la Loterie. Quand je sortais avec ma chère Fole , elle avait grand soin d'observer le numéro du premier fiacre que nous rencontrions ; et elle prétendait que ce numéro pris simple , et retourné de trois ou quatre manières ,

annonçait positivement les cinq qui devaient être favorisés du sort au prochain tirage. A force de l'entendre raisonner et déraisonner sur cette possibilité mystérieuse, j'en vins à penser qu'elle n'était pas hors de la règle des événemens possibles.

Une autre fois, tout en s'appuyant sur mon bras, elle arrêtait le premier enfant qu'elle trouvait dans la rue, et l'engageait à la suivre dans le Bureau de Loterie qu'elle avait adopté ; c'était rue Dauphine, chez le Sieur Lheureux, dont le nom lui semblait cabalistique et de bon augure ; arrivée dans cette antichambre de la fortune, elle faisait tirer quelques numéros à l'enfant dans une petite roue, et composait le billet que nous prenions en société. Des mains aussi pures qu'innocentes, me disait-elle, ne peuvent que se diriger sur les chiffres favorables. L'événement démentait-il sa prédiction, ( et cela n'arrivait que trop souvent ) elle prétendait alors que l'enfant commençait à avoir le cœur perversi, et



me citait en soupirant le proverbe : *Il n'y a plus d'enfans.*

Un jour qu'elle me pria de sortir avec elle , selon mon privilège d'être son Ecuyer , elle demanda si la personne qui devait venir avec nous était arrivée , on lui répondit que oui , et qu'on l'attendait dans son antichambre. Nous nous hâtâmes d'y passer , elle se montrant enchantée d'avoir l'objet de ses desirs , et moi m'imaginant que cette personne attendue était quelqu'un digne de beaucoup d'égards. Mais quelle fut ma surprise , quand je n'apperçus qu'un gueux sale et dégoûtant couvert de haillons crasseux , portant en bandoulière une gourde et une écuelle de terre , s'appuyant sur un gros bâton , comme s'il avait eu de la peine à marcher , et s'agitant souvent dans son harnais , d'une manière à annoncer qu'il aurait bien voulu se défaire de certains hôtes fort importuns. — Quoi ! m'écriai-je en reculant d'horreur , est-ce que ce Lazarille moderne va monter avec nous dans votre

carrosse? — Oui, Monsieur, me répondit-elle : ne savez-vous pas que l'humanité nous engage à aimer les pauvres? — Il faut les secourir, répliquai-je avec humeur, et non aller dans leur compagnie. — Souffrez avec joie ce mendiant à vos côtés, répliqua-t-elle; nous allons lui devoir notre fortune. — Curieux de voir comment s'opérerait un tel miracle, je pris patience; le Lazare se plaça dans l'équipage élégant de Clélie; mes yeux, pendant tout le chemin, parcoururent l'étonnant contraste de la misère hideuse de ce pauvre, et de la jolie physionomie de mon amante, relevée par tout l'éclat du luxe. Nous descendîmes dans notre Bureau favori des Loteries, et le gueux tira des numéros, tout en se gratant; mais on pense bien qu'il n'eut pas les mains plus pures que les jeunes enfans que nous avons employés.

Une autre imagination s'empara de l'esprit de Clélie : elle se persuada qu'un des fous renfermés aux Petites-Maisons, pourrait

pourrait lui indiquer de bons numéros. Elle m'engagea de l'y accompagner : j'avais eu trop de complaisances pour elle jusqu'à ce moment, pour lui refuser celle-ci. Nous nous rendîmes donc dans ce lieu d'horreur où sont rassemblées toutes les démences humaines, et que j'étais presque aussi digne d'habiter que ma compagne. . . . Je ne sais s'il est nécessaire d'achever le récit de ce qui nous y arriva ; car plusieurs personnes en ayant été les témoins, tout Paris ne tarda pas à le savoir, et les meilleures sociétés en ont ri et s'en sont entretenu pendant quelques jours. C'est assez dire que Clélie fut l'héroïne de cette aventure des Petites-Maisons, qui est devenue anecdote. Le premier fou qu'elle rencontra dans les cours, fut le grave Docteur qu'elle jugea à propos de consulter. — Mon ami, lui dit-elle, en lui mettant quelques monnoies dans la main, voudriez-vous bien me dire quels sont les numéros qui sortiront au prochain tirage de la Loterie? — Le fou demande un



petit morceau de papier et un crayon , rêve un instant , écrit cinq chiffres , et avale la bande de papier. — Madame , dit-il ensuite , donnez - vous la peine de repasser demain , et je vous promets que vos numéros seront sortis ; mais peut-être n'aurez-vous pas un terne sec. — A ces mots , les fous qui nous considéraient de leurs fenêtres grillées , et les spectateurs qui nous entouraient , se mirent à battre des mains et à rire avec un bruit effroyable. Nous nous sauvâmes à travers les huées , plus honteux qu'un Poète Dramatique , dont la Pièce vient de tomber.

Cette aventure humiliante ne guérit point Clélie de la manie d'aimer à consulter les prétendus Devins. C'est encore à elle qu'arriva l'histoire qui fut le sujet des conversations de tout Paris pendant un jour , et dont on a voulu mal-à-propos que deux Dames d'un haut rang eussent été les héroïnes. Elle me parla avec enthousiasme d'une fameuse Devineresse , logée dans un grenier , à l'extrémité

d'un fauxbourg , et me dit qu'elle se proposait d'aller l'interroger sur sa bonne ou mauvaise fortune. Je fis tous mes efforts pour la dissuader de ce nouveau ridicule ; mais j'eus beau lui représenter que ces gens-là étaient justement suspectés de fraude ou d'astuce ; qu'ils ne disaient que des choses vagues , qui pouvaient convenir à différentes personnes ; que souvent un compère les instruisait de l'état , des mœurs , des passions et de la vie de ceux qui avaient la simplicité de recourir à leur art illusoire ; et que s'ils avaient un don surnaturel , ils l'employeraient à s'enrichir. Elle persista dans sa prévention , et voulut absolument aller faire parler cette vieille Sibille , qui ne rendait ses oracles que dans le plus grand secret , et qu'à force d'argent. Malheureusement je ne pus pas l'accompagner au jour qu'on lui avait prescrit ; il me fallut aller avec ma sœur solliciter ses Juges au sujet du procès de son mari ; il ne me fut possible que de trouver l'instant d'aller la cher-

cher dans ce repaire de la bêtise et de la friponnerie, où il lui avait été enjoint de se rendre seule avec sa Femme-de-chambre, dans un fiacre qu'elle renvoya en arrivant à la porte de cette obscure maison. Quoique je m'en eusse fait donner l'adresse bien détaillée, j'eus beaucoup de peine à la trouver. Enfin, à force de renseignemens, je parvins à la déterrer, et montai, non sans craindre de me casser le cou, un escalier sombre et étroit, en réfléchissant sur la démarche indiscrete de tant de personnes titrées qui chaque jour s'abaissent à venir dans des lieux pareils. A mesure que j'approchais du grenier, j'entendais des cris perçans; plus à portée de les mieux distinguer, je crus démêler la voix de Clélie; j'entrai précipitamment dans un grand vilain galetas, où je ne vis que les quatre murailles. Les cris qui m'avaient étonné partaient d'un réduit fermé à la clé, et je ne fus que trop sûr qu'ils étaient poussés par Clélie et sa compagne. Je me mettais en devoir



d'enfoncer la porte mal-jointe, lorsque mon amante me pria de lui procurer auparavant quelques hardes pour se couvrir, attendu qu'elle était entièrement nue, ainsi que la Femme-de-chambre. Effrayé de plus-en-plus, j'appelai à grand bruit les voisins; ils accoururent, et des bonnes femmes prêtèrent des nipes, dont les deux recluses s'affublèrent du mieux qu'elles purent. Je confesse que pendant cette toilette burlesque, je n'eus garde de fermer les yeux; la Soubrette avait des attraits roturiers dignes d'être enviés d'une Duchesse; mais ce fut Clélie qui attira toute mon attention; les charmes dont elle me parut douée, réveillèrent dans mon cœur le desir de séduction que j'y couvais, et qui était devenu moins vif faute d'aliment; peu s'en fallut qu'à ce délicieux spectacle, l'amour plutôt qu'une passion désordonnée, ne s'emparât de tous mes sens. Quel homme n'aurait été ravi d'être à ma place! Je voyais, je dévorais, je savourais des

yeux les formes les plus parfaites ; une peau douce et unie , dont des cheveux noirs comme gai relevaient encore la blancheur. Ajoutez à ce tableau le vermillon de pudeur qui colorait les joues de Clélie , et le désordre de son habillement qui laissait voir d'un côté ce qu'on voulait me cacher de l'autre , et n'arrêtait que faiblement mon regard furtif. Un simple bonnet put à peine contenir les tresses de ses cheveux, et un casaquin, trop court pour sa taille haute et dégagée, se trouva métamorphosé en un léger corset.

Cependant j'étais aussi impatient de savoir les détails de cette aventure, qu'ardent à promener mes yeux sur les charmes que me faisaient découvrir les circonstances. J'avais déjà appris des voisins que la femme qui demeurait dans ce taudis , et passait pour sorcière dans le quartier , avait payé son terme échu ce jour-là , et fait emporter dans un logement ignoré le peu d'effets qu'elle possédait. Clélie ne se crut pas plutôt habillée avec quel-

que décence, qu'elle satisfit ma curiosité. La scélérate de Devineresse leur promit à l'une et à l'autre de leur faire parler à leur bon Ange, à condition qu'elles se dépouilleraient de tous les ornemens superflus, inventés par le luxe plus que par la nécessité, les purs Esprits ne se plaisant à converser qu'avec les personnes qui se trouvaient en état de pure nature. Après quelques difficultés, elles consentirent à se prêter à cette bizarre cérémonie; elles quittèrent leurs robes, leurs jupes, leurs coiffes, leurs boucles d'oreilles, leurs bagues, et jusqu'à la chemise. La maudite Sorcière, leur promettant des merveilles d'une telle docilité, les renferma dans une espèce de cabinet, où elles devaient voir apparaître leurs bons Génies, et leur recommanda d'attendre avec patience. Mais tandis qu'elles avaient la simplicité de soupirer après les effets merveilleux qu'on leur avait promis, la détestable Sibille fit un paquet de leurs nipes, de leurs bijoux, et décampa



sans mot dire. L'effroi ne tarda pas à les saisir; elles jetaient des cris depuis quelques instans, quand j'arrivai pour les délivrer de la prison volontaire où elles s'étaient mises.

S'il est peu étonnant que Clélie ait été assez dépourvue de raison pour se faire tromper de la sorte, il me semble qu'il l'est beaucoup plus qu'après un tel exemple, elle ait pu encore être la dupe des gens merveilleux qui viennent s'établir dans la bonne ville de Paris, comme dans un pays de cocagne. La suite fera voir que sa crédulité alla toujours en augmentant.

Elle ne s'y livrait pas seulement à l'égard des Sorciers, des Empiriques, des Alchimistes; elle l'étendait encore sur certains Auteurs, qu'elle regardait comme de très-grands hommes, quoi- qu'ils fussent les Mirmidons de la Littérature. Quelques-uns d'eux, à force de se louer dans leurs plates productions, lui paraissaient les premiers génies du siècle. S'ils n'avaient pas un vrai mérite,

disait-elle, oseraient-ils s'élever eux-mêmes jusqu'aux nues ? Je l'ai vue surtout engouée des rares talens d'un volumineux Romancier, dont elle n'avait pu lire les Ouvrages d'un bout à l'autre, et soutenir qu'il était un Écrivain original, modeste, très-décent.

Indignée de son enthousiasme à élever dans l'Empire des Lettres des Dieux de bois et de boue, et persuadée qu'elle admirerait l'être le moins fait pour attirer l'estime, si on le lui présentait comme l'un des plus fameux Savans de l'Europe, une Dame de ses amies lui amena un homme assez bien mis, qu'elle lui assura être de toutes les Académies de l'Univers. Aussi-tôt Clélie, voulant faire parade de son esprit et de ses connaissances, se mit à parler sur toutes sortes de matières avec une volubilité dont un Clubs de femmes pourrait seul se former l'idée ; l'homme écoutait et ne disait mot ; son silence passa pour une approbation tacite ; il se retira même sans avoir ouvert la bouche. — O le grand

homme ! l'homme divin ! s'écria Clélie ;  
il ne m'a pas seulement contredite ! —  
Il n'avait garde , car il était sourd et  
muet.





## C H A P I T R E   X X I .

*Extravagances des Modes.*

**I**L est inutile d'observer que je ne négligeais point les intérêts de ma passion ; mais j'avais beau être assidu , pousser de profonds soupirs , faire l'agréable , le complaisant , débiter ces tendres fadeurs qui font tourner tant de têtes femelles , me hasarder même à devenir entreprenant ; j'étais doucement éconduit , tout l'étalage de mon mérite manquait son effet , je n'obtenais que de ces menues faveurs qui peuvent passer pour de simples marques d'amitié , et mes sens étaient glacés par le mot terrible de *mariage* , qu'on faisait souvent retentir à mon oreille. Cependant je n'osais me rebuter , le diable me disait tout bas qu'elle succomberait enfin à la tentation , puisque tant de jeunes personnes , filles et femmes , après avoir été long-tems un exemple de sagesse , finissent par faire

successivement un grand nombre de faux pas , et qu'il serait trop honteux qu'une fole conservât mieux sa vertu que les Beautés qui se piquent le plus d'être raisonnables. Je ne perdais donc pas toute espérance ; mais je ne pouvais m'empêcher de pester tout bas contre une Fole beaucoup plus difficile à réduire que les belles Dames qui croient avoir la prudence de Caton.

Il est inconcevable combien il m'en a coûté de soins , de peines , de dépenses ; chaque jour mon amante bizarre avait une nouvelle façon de penser ; je ne parle pas des caprices , des fantaisies ; ils sont l'appanage des petites maîtresses , des femmes du bon ton ; ainsi nous y sommes accoutumés. Tantôt j'étais l'objet le plus cher qu'elle eût au monde ; et tout-à-coup elle ne pouvait me souffrir , me détestait ; j'arrivais de grand matin selon ce qu'elle m'avait prescrit , elle prenait de l'humeur , s'écriait que j'étais gauche , mal-adroït , que j'ignorais qu'il est d'usage de n'entrer chez les Dames qu'à midi

sonné; une autre fois elle m'obligeait de me retirer, sous prétexte qu'elle voulait rester seule toute la journée, et à peine arrivai-je chez moi, qu'un émissaire de sa part m'obligeait de retourner promptement auprès d'elle. Je me serais dégoûté de tant de gêne, de contrariété, de désagrément; mais j'aurais perdu la douce récompense que je me flatais de recueillir tôt ou tard.

L'inconstance des sentimens de Clélie ne se montrait pas seulement dans sa façon d'agir, elle éclatait aussi dans sa manière de se mettre. Peu satisfaite de saisir les modes nouvelles, et de les adopter sur-tout quand elles étaient le plus ridicules, elle en inventait très-souvent qui l'emportaient sur leurs modèles par une extrême originalité: elle aurait pu donner des leçons aux Coiffeurs les plus extravagans, à l'Ouvrière en modes la plus ingénieuse, à la Couturière la plus adroite à varier la bisarrerie de ses patrons. C'est elle qui a inventé la coiffure au hérisson, à l'enfant, à la conseillère;



elle s'avisait souvent de ne point poudrer du tout ses cheveux, dont les boucles, dans un désordre recherché, lui tombaient sur le front; elle a donné le premier exemple des bonnets chargés de girouettes, de forêts, d'un parterre entier, de vaisseaux, de moulins à vent; elle a donné lieu aux poufs, aux énormes chapeaux qui changent la tête des femmes en table à thé; c'est elle qui a porté la première des robes de drap à la Circassienne, à l'Arménienne, à l'Anglaise, à la Turque, dont les manches sont d'une couleur opposée au reste, à la Pierrette, garnie de gros boutons et de revers comme des justes-au-corps d'homme: on sent bien qu'il n'y a qu'elle qui ait pu imaginer ces énormes boucles d'oreilles pendantes jusques sur l'épaule, à la manière des Caffres et des Indiennes, et auxquelles on donne le nom mignard de *mimi*; ces larges bagues, appelées à *l'enfantement*, qui couvrent tous les doigts; ces *j'appartiens*, qui semblent annoncer qu'une

femme peut s'égarer , et n'a pas la fidélité d'un joli toutou.

Il arrivait quelquefois , grâce aux différentes coiffures , aux robes extraordinaires que Clélie adoptait , ou dont elle était la créatrice , il arrivait , dis je , que j'avais peine à la reconnaître. L'erreur de mes yeux m'a rappelé souvent l'aventure de ce mari , qui voyant sa femme coiffée au hérisson , et poudrée avec de la poudre rousse , ce qui lui donnait l'air d'une blonde , au lieu qu'elle était brune , la prit pour une beauté jeune et novice , devint tendre , passionné , pressant ; mais au moment qu'il allait triompher d'une faible résistance , le chignon et le toupet postiches se détachèrent , et il fut saisi d'une sueur froide en reconnaissant sa vieille moitié.

Je saisisais avec trop d'empressement les occasions qui se présentaient de m'insinuer dans l'esprit de Clélie , pour négliger de me costumer selon la mode du jour. J'avais des boucles qui me couvraient tout le pied ; des bas mi-partie

de blanc et de noir , ou bien entièrement rouges ou jaunes , et dont les coins tranchaient singulièrement par leur couleur opposée : mes culotes étaient couleur de soufre ; j'étais souvent affublé d'une longue lévite , qui me donnait assez l'air d'un Dieu Terme : mes fracs auraient pu jadis servir de veste , s'ils n'avaient eu des boutons larges comme un écu de six francs ; je portais des gilets bigarés ou entièrement noirs en l'honneur de Malborough , et mon cou paraissait en-goncé dans une ample cravate. Mais c'était sur-tout mes chapeaux qui se montraient du dernier goût ; j'en avais de retappés à la Suisse , qui me donnaient l'air d'un escroc , ou du beau Léandre ; j'en avais à la Hollandaise , tout ronds , la forme excessivement haute : ceux-ci me faisaient ressembler à Polichinelle. La frisure de ma perruque était à la grecque , et les trois boucles de mes faces étaient chacune au moins aussi grosses que le poing. J'avais à la main un gros bâton d'épine , ou bien une badine ex-



trémement menue ; et comme il n'était plus du bon ton de paraître avoir la force de porter sa canne , je mettais lestement la mienne dans ma poche , le bout en l'air derrière le bras , au risque de crever un œil aux passans.

J'eus souvent lieu d'observer que Clélie m'aimait d'autant plus que j'étais affublé d'une manière extravagante , et que , tout en m'admirant , elle s'efforçait de m'égalier ou de me surpasser. Nous nous piquions l'un et l'autre d'une noble émulation ; je me fis faire un cabriolet prodigieusement élevé sur les brancards , qu'on aurait pris pour une coquille de limaçon renversée et montée sur deux roues : Clélie aussi-tôt commanda à son Sellier une voiture à l'Anglaise , qui semblait être de jonc artistement tissu , et si légère , que , sans les chevaux , un coup de vent aurait pu la renverser. Elle ne manqua pas aussi de métamorphoser un petit polisson de Paris en Jocquet Anglais. — Voyez comme tout se perfectionne , me disait-elle à ce

sujet : il y a quelques années qu'on avait des enfans pour cochers, sans considérer que ces Phaétons adolescens exposaient leurs maîtres à se casser le cou ; maintenant on les relègue derrière sa voiture, ou on les fait grimper sur un cheval, tant bien que mal, à leurs risques et périls. —

Elle s'exposait elle-même à un danger qu'elle aurait bien dû s'éviter, et qui manqua lui être funeste. Quelques Médecins s'étant avisés d'écrire que l'exercice du cheval serait plus utile à certaines femmes attaquées de vapeurs, que l'usage immodéré des bains, qui ne fait que les affaiblir et augmenter la sensibilité de leurs nerfs, toutes s'empressèrent de devenir écuyères, les plus étourdies encore plus que les malades. Clélie ne fut pas la dernière à adopter cette manie, si mal-séante à la délicatesse des grâces, qu'elle transforme en espèce de Hussards, en Amazônes chevaleresques : les usages d'un sexe mâle et robuste ne peuvent convenir à la beauté,

faite pour plaire et attendrir. La souveraine de mes pensées en fit la triste expérience. Elle se promenait montée comme un Saint-George, dans l'avenue de Vincennes, accompagnée de son Jockey calvantadour et de moi son premier écuyer; nous trotions gaiement sur une verte pelouse, quand le destin ennemi fit passer une jument à peu de distance du lieu où nous étions; soudain le paisible coursier de Clélie regimbe, caracole et la jette par terre; je ne pus empêcher cette culbute, parce que j'étais alors occupé à regarder en l'air la nymphe et le cheval Pégaze qu'on venait de lancer des jardins de Ruggiéri: je volai relever mon infante étendue sur le gazon, les yeux fermés, sans connaissance, & les jupes levées un peu plus haut que le genou. Pour la faire revenir à elle-même, il fallut déboutonner sa *veste*. . . . . O amour! tu ne m'accordas de légères récompenses, qu'en faisant naître des accidens. Clélie, en rouvrant ses beaux yeux, rougit de son



aimable désordre : elle en fut quitte pour la peur et pour quelques meurtrissures. Mais si nous avions été sur le pavé , et que la tête de la belle Cavalière eût donné contre une pierre..... je frémis d'y penser !

Une aventure comique succéda bientôt à cette chute, plus effrayante que dangereuse. Quoique Mademoiselle de M\*\*\* fût très-alerte à saisir , pour ainsi dire, les modes à la volée, et qu'elle eût des ouvrières expéditives à servir son impatience, il lui arrivait quelquefois d'entendre parler de mode qu'elle ne connaissait point encore. Un jour on lui dit dans un cercle, que le règne des tailles fines allait passer avec les robes à la Léвите, et que quelques jolies femmes commençaient à se montrer dans le monde *en chemise*. Se croyant fort éclairée par cette conversation, elle voulut dès le lendemain se mettre du dernier goût. Après s'être fait coiffer au ballon, elle quitta son peignoir, mit sur son cou un ample fichu, ne garda que sa chemise,

qu'elle entourra d'une large ceinture rose ; et dans cet équipage fantasque, elle sortit de la maison , sans qu'on s'en aperçût. Je me rendais auprès d'elle , quand en approchant de son logis , au détour d'une rue , je la vis entourée d'une vile populace qui l'accablait de huées. Fondre sur ces misérables insolens à coups de cane, car on ne portait plus alors d'épée, me saisir de Clélie, l'emporter , pour ainsi dire, jusques chez elle , fut l'ouvrage d'un seul instant. — Laissez-moi donc, s'écriait-elle, tandis que je la débarrassais de la foule, je vais à quatre pas d'ici trouver une très-habile tireuse de cartes ; ne voyez-vous pas que ces gens-là ne sont point au fait de la mode nouvelle ? je suis *en chemise*. —

Comme je déposais mon précieux fardeau sur le seuil de la porte, le respectable M. de M\*\*\* parut, attiré par les clameurs de la populace. Quelle dut être sa douleur en connaissant que sa fille, sa chère fille, était l'objet de la risée publique ! Il nous fit promp-

tement entrer dans son appartement , et me sautant au cou , baignant mon visage de ses larmes , il s'écria que je lui rendais le plus important des services , et que la moitié de son bien suffirait à peine pour m'en témoigner sa reconnaissance. S'il avait lu dans le fond de mon cœur , il aurait sûrement modéré les éloges dont il me gratifiait. Je ne demandais pas mieux que de recevoir une récompense ; mais je voulais la tenir de sa fille , et qu'elle ne me fût point accordée en faveur du mariage.





## C H A P I T R E X X I I .

*Incident qui en promet d'autres.*

**L**E dernier service que j'avais eu le bonheur de rendre à l'innocente Beauté dont je convoitais la possession illégitime, m'offrit une perspective très-agréable, et me fit espérer que l'heure du plaisir ne tarderait pas à sonner. Alléché de plus-en-plus par l'espoir d'une victoire que je croyais prochaine, je redoublai de flateries, de zèle, d'assiduités, bien persuadé que la tête achèverait de tourner à la Belle.

L'apparence d'un bonheur certain ne m'empêchait pas d'imiter les jeunes gens de mon âge, qui ne se font nul scrupule d'avoir cinq à six maîtresses à la fois, et de n'être fidèles à aucune. Je me permettais de rendre de fréquentes visites à la Dame Bourdin, et de jouer auprès d'elle le rôle d'un amant passionné. Quoiqu'un

peu sur le retour , me disai-je dans mon petit comité , cette prude est encore appétissante , et il serait plaisant que je parvinsse à attendrir tour-à-tour et l'aimable Folie et la sévère Sagesse. La manière distinguée dont j'en étais reçu , flatait singulièrement ma fatuité , et me faisait penser que cette conquête édifiante était très-possible : un mot que j'entendis par hasard servit aussi à m'encourager. Un jour que j'arrivai jusqu'à la porte de son galant oratoire , sans trouver le domestique pour m'annoncer , je m'aperçus qu'elle n'était point seule , et ces mots , quoique prononcés fort bas , parvinrent jusqu'à mon oreille. — Si le Chevalier de Saint-Albin trompait mes espérances pour le mariage , je ne serais pas fâchée que M. le Comte de D \*\*\* ( en parlant de moi ) les réalisât. — Je ne me laissai point épouvanter par la triste fin qu'on voulait me faire faire ; j'en augurai , au contraire , favorablement ; car une femme ou une Demoiselle qui parle de mariage , est à moitié vaincue. N'entendant

tendant plus rien de la conversation qu'on tenait peut-être à mon sujet , je fus curieux de savoir quels étaient les interlocuteurs. Je frappai doucement , on m'ouvrit , et je vis l'homme noir qui avait toute la confiance de ma séduisante Prude.

Le Lecteur conviendra que j'étais autorisé à lui faire souvent des visites intéressées. J'avais soin alors de composer mon visage , mon maintien , et de prendre l'air d'un véritable hypocrite. Cependant , tout en baissant les yeux , ou en les élevant au Ciel , je lorgnais en tapinois les grâces et la fraîcheur de ma dévote , et je hasardais quelques caresses , qui pouvaient ou paraître innocentes , ou faites avec dessein , selon les sentimens avec lesquels on aurait voulu les interpréter.

Après le dernier trait de folie de Mademoiselle de M\*\*\* , qui avait fait beaucoup de bruit , je crus devoir aller chez Madame Bourdin , pour découvrir si elle en était instruite , et ce qu'elle pen-



sait de mes assiduités auprès d'une personne qu'elle ne pouvait souffrir. Je trouvai chez elle le Chevalier de Saint-Albin, l'air sombre et rêveur. La conversation ne tarda pas à tourner sur le chapitre de Clélie. — L'extravagance qu'on raconte est-elle vraie, me demanda Madame Bourdin ? — Je l'assurai que rien n'était plus réel ; et je racontai comment la chose s'était passée. — Mais quel est donc le motif qui la fait agir ! s'écria le Chevalier. — Bon, reprit Madame Bourdin, est-ce que vous ne savez pas qu'elle est folle, et que c'est l'amour qui lui a fait perdre la raison ? — Je vous jure que je l'ignorais, repliqua-t-il ; je n'aurais jamais cru qu'une personne douée de si excellentes qualités, fût exposée à les voir s'évanouir tout-à-coup. Quel est l'homme qui a le malheur d'occasionner une démence aussi touchante ? — Je sentis qu'il n'était pas de mon intérêt que le Chevalier fut éclairci, et je m'efforçai par divers discours d'éloigner la réponse qu'il attendait impa-

tiemment. Mais ce diable d'homme revenant toujours à sa question , je ne pus empêcher enfin que la Prude , babillarde et indiscrette , ne lui apprît que c'était lui-même qui tournait la tête à la pauvre Clélie , assertion qu'elle appuya sur les faits arrivés depuis l'étrange duel du Bois de Boulogne. Pendant cette maudite explication , je considérais attentivement le Chevalier ; je le vis pâlir , et j'apperçus une larme humecter ses yeux. Il se remit de son trouble extrême , et souriant à demi , il observa que si Clélie était devenue fole d'amour , elle était loin de ressembler à tout son sexe. Mais , reprit-il en se levant de dessus son siège et en se promenant à grands pas dans la chambre , je ne vois aucune apparence à cette aliénation d'esprit.

On annonça une visite ; nous prîmes congé de Madame Bourdin. Le Chevalier me suivit quelque tems sans prononcer un seul mot. — Excusez-moi , me dit-il en rompant le silence ; une affaire im-

portante m'occupe : — et il me quitta brusquement.

Mes craintes ne se réalisèrent que trop tôt ; mais je trouvai le moyen de me tranquiliser. Je sortais de chez Clélie le même jour, lorsque je rencontraï sur l'escalier un Jocquet à la mine niaise, qui me demanda si j'étais de la maison, et me pria tout de suite de remettre à Mademoiselle de M \*\*\* une lettre, sans vouloir me dire de quelle part elle venait. Ceci m'a tout l'air mistérieux, pensai-je en moi-même, après le départ du commissionnaire mal-adroit ; éclaircissons mes doutes. Je décachetai la missive, et j'y lus ce qui suit :

*Lettre du Chevalier de Saint-Albin à Mademoiselle Clélie.*

« S'IL était possible, Mademoiselle,  
 » que vous n'ayiez point oublié celui  
 » que vous avez cru infidèle et perfide,  
 » accordez-lui la grâce de se justifier.  
 » Il n'a jamais cessé de vous aimer, et  
 » n'a que trop expié les impertinences  
 » qui lui échappèrent le premier jour  
 » qu'il vous vit. En cultivant votre con-



» naissance , il a été plus à même  
» de remarquer vos charmes , et d'être  
» frappé des grâces de votre esprit et  
» des qualités de votre âme.... Ah ! Ma-  
» demoiselle , soyez persuadée que je  
» suis encore plus pénétré de ce que je  
» vous écris , qu'il ne m'est possible  
» de l'exprimer. Si j'ai fait ma cour à Ma-  
» dame Bourdin , ce n'était par aucun  
» sentiment de tendresse ; mais seulement  
» parce que son appui m'était nécessaire  
» auprès de vous. Ne pouvant démêler  
» les raisons de votre brusque départ de  
» la campagne , je laissai agir mon oncle  
» qui se flata de vous ramener. Quelle  
» fut ma douleur , quand ses tentatives  
» eurent été inutiles ! Nous ne tardâmes  
» pas de revenir à Paris ; et je pressai si  
» vivement mon oncle d'aller prier Mon-  
» sieur votre père d'agréer mes recher-  
» ches , qu'il y consentit dès le lende-  
» main de notre retour. Cette démarche  
» me parut nécessaire , afin de vous prou-  
» ver mon attachement et mon respect.  
» Mes vœux furent rejetés , sans que je

» pusse me dire avoir mérité votre co-  
» lère , et je faillis mourir sur le champ ,  
» lorsque Monsieur d'Ormond me déclara  
» qu'il fallait perdre tout espoir de vous  
» épouser. Une lueur d'espérance me  
» soutint ; je pensai qu'il ne me serait  
» peut - être pas impossible de rap-  
» peler dans votre cœur les sentimens que  
» vous m'aviez fait appercevoir. Je me  
» présentai chez vous ; mais Monsieur  
» votre père , insensible à mes instances ,  
» m'ordonna , en son nom et au vôtre , de  
» cesser toutes mes poursuites. Qu'avais-  
» je fait pourtant que de toujours vous  
» adorer ? Je crus que ma soumission vous  
» toucherait à la fin , et je me promis ,  
» au bout de quelque tems , de chercher  
» les occasions de vous voir , et de vous  
» supplier de m'apprendre quels étaient  
» mes torts. Je crus l'avoir trouvée , cette  
» occasion tant désirée , en rencontrant  
» votre voiture à l'entrée du Bois de Bou-  
» logne , et en apprenant que vous en  
» étiez descendue pour faire un tour de  
» promenade. Quelle fut ma surprise de

» vous voir de loin l'épée à la main contre  
» votre parente et ancienne amie ! J'ar-  
» rivaï trop tard pour vous séparer , et  
» une chaise de poste vous avait déjà éloi-  
» gnée du champ de bataille. Madame  
» Bourdin m'a toujours fait un mistère  
» du motif de votre combat. Mais s'il  
» était vrai que vous avez accusé de faus-  
» seté les sermens que je vous faisais de  
» vous aimer toujours ; si le discours  
» que je viens d'entendre était fondé , si  
» vous conserviez encore le souvenir d'un  
» homme qui vous aurait été cher sans  
» l'injustice de vos soupçons , dites un  
» seul mot , Mademoiselle , et je vole  
» à vos pieds vous reporter un cœur qui  
» n'a jamais cessé d'être rempli de votre  
» image ; levez une défense rigoureuse ,  
» dont je n'ai été que trop long-tems la  
» victime. C'est de votre réponse que  
» va dépendre le bonheur ou le malheur  
» de ma vie.... O Dieu ! si vous gardiez  
» le silence , quel serait le sort de votre  
» fidèle amant ?

» Le Chevalier DE SAINT-ALBIN ».



Si Clélie avait vu cette lettre, elle aurait certainement renouvelé des idées que je m'efforçais d'effacer : ainsi, tout bien considéré, je la déchirai en mille morceaux.

*Fin de la première Partie.*

---

*E R R A T A.*

Page 57, ligne 3, où je pusse, *lisez*, où je pus.

22.7.61  
M

